

MILLOT
HISTOIRE
ANCIENNE

3

JUNTA DELEGADA
DEL
TESORO ARTÍSTICO

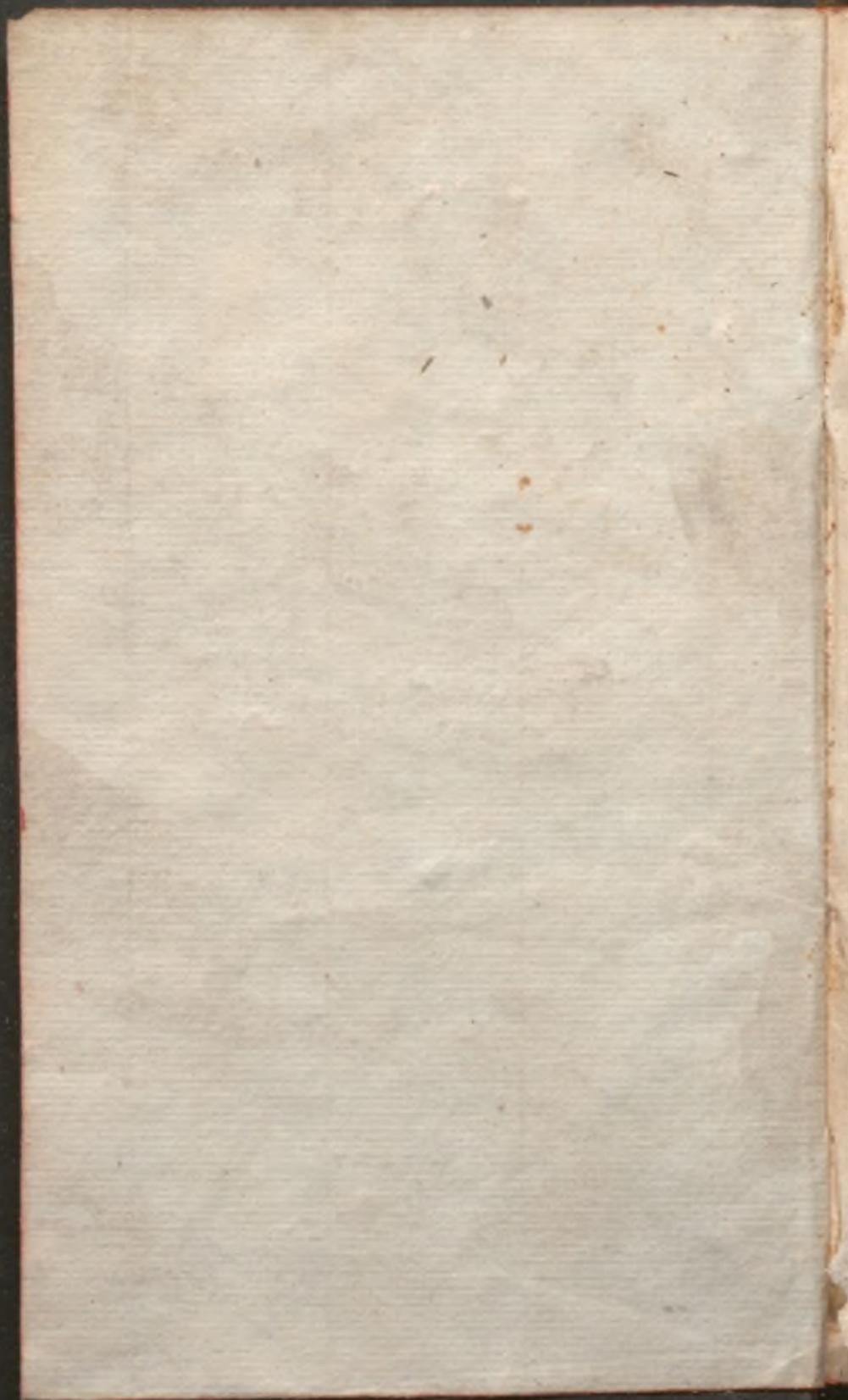
Libros depositados en la
Biblioteca Nacional

Procedencia

F. Madrazo

N.º de la procedencia





Mad. 1587

ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons in-12 des Œuvres de M. l'abbé Millot.

LE Public est prévenu que tous les exemplaires de la nouvelle édition des Ouvrages de M. l'abbé Millot, de format in-12, sont signés L. ARTAUD. Les exemplaires non revêtus de cette signature doivent être regardés comme provenant de contrefaçons, qui toutes sont plus ou moins fautives et inexactes.

Prix, brochés et étiquetés.

- Elémens de l'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
- Elémens de l'Histoire moderne, 5 vol. in-12, 12 fr. 50 c.
- Elémens de l'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de Georges II et de Georges III, 3 vol. in-12, 9 fr.
- Elémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, continués jusqu'à la mort de Louis XVI, et jusqu'au jour du couronnement de Napoléon I^{er}, empereur et roi, 4 vol. in-12, 10 fr. 50 c.
- Elémens de l'Histoire d'Allemagne, 3 vol. in-12 br., 8 fr.
- Histoire littéraire des Troubadours, 3 vol. in-12, 9 fr.
- Politique d'Aristote, traduite du grec, avec des notes et des éclaircissemens, par Ch. Millon, professeur de langues anciennes, 3 vol. in-8^o, avec le portrait d'Aristote, gravé d'après l'antique, par un des meilleurs artistes de la capitale. Prix, br., 15 fr.

E L É M E N S

D' HISTOIRE

G É N É R A L E.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE,

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Française.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

~~~~~  
A PARIS,

Chez ARTAUD, Libraire, Quai des  
Augustins, n° 37.

---

1808.

63508



ÉLÉMENTS  
D'HISTOIRE  
GÉNÉRALE.

---

SUITE  
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

*ABAISSEMENT DE CARTHAGE.*

ROME OPPRIME LES NATIONS  
ÉTRANGÈRES.

*Depuis l'an de Rome 552, jusqu'en  
620.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Guerres contre Philippe, roi de  
Macédoine, et contre Antiochus,  
roi de Syrie.*

CINQ cents vaisseaux carthaginois  
livrés à Scipion, et brûlés à la vue de  
*Tome III.*

Abaisse-  
ment  
de Carthage.

A

Carthage; cette puissance maritime réduite à dix petites galères; tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux; le fier Annibal forcé de souscrire à l'abaissement de sa patrie; le souvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires; tel fut le fruit de la seconde guerre punique. Tout devoit enorgueillir Rome en augmentant son empire. Elle reçut avec enthousiasme l'illustre vainqueur, qui rapporta au trésor cent vingt mille livres pesant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le surnom d'Africain étoit pour lui la récompense la plus glorieuse.

Triomphe  
de  
Scipion  
l'Africain.

L'ambition  
de Rome  
s'accroit.

Dès-lors le génie ambitieux des Romains se développa librement. Mille obstacles l'avoient contenu en Italie. C'est un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ses digues. Les victoires passées inspiroient le desir de vaincre encore; la passion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes; les richesses acquises par la guerre, offroient les moyens de réussir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonstances, à peine un peuple

modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entreprises ; et quel peuple fut moins modéré que les Romains , lorsqu'il s'agissoit d'agrandissement ?

Je supprime quelques expéditions contre les Gaulois en Italie, et contre les Espagnols, qui, par de fréquentes révoltes, donnèrent de l'inquiétude, sans arrêter les projets de l'ambition. De plus grands ennemis vont succomber. La Grèce et l'Asie vont s'ouvrir aux armes romaines. Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois ; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale, roi de Pergame ; les Rhodiens, les Athéniens, envoyèrent des ambassadeurs à la république, pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussitôt la guerre, car les Romains la desiroient. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne, le consul Sulpicius battit Philippe.

---

552.  
Guerre  
contre  
Philippe II,  
roi de  
Macédoine.

556.  
Il est défait  
par  
Flaminius,  
et soumis  
à  
un tribut.

Quintius Flaminius, (ou Flaminus,) proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près des Cynocéphales en Thessalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrain coupé et inégal, qui l'exposoit trop à se rompre. La légion romaine, au contraire, par ses divisions et ses intervalles, avoit ses mouvemens libres, se formoit avec promptitude, se portoit légèrement partout. Dès qu'on put éviter le front de l'ennemi, l'attaquer en flanc, déranger son ordre de bataille, il fut hors d'état de disputer le terrain. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage.

Liberté  
rendue en  
apparence  
aux villes  
grecques.

Dans l'assemblée des jeux isthmiques, le proconsul publie un décret du sénat et du peuple romain, par lequel la liberté est rendue aux villes grecques qui étoient sous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire, on exalte ce peuple guerrier et bienfaisant, dont les exploits ont pour

but la liberté des autres peuples. Joie stupide ! Vaines louanges ! Nous verrons bientôt si la Grèce eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle étoit dans un état de langueur, avant de connoître le nom de Rome : ce nom fatal lui présageoit une servitude prochaine.

Les Etoliens, peuple de brigands intrépides qui avoient beaucoup contribué à la dernière victoire, accusoient déjà les Romains de mauvaise foi, parce qu'ils retenoient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bientôt plus de sujet de se plaindre. Flaminius avoit traité avec lui pendant la guerre : la guerre finie, il ne le regarda plus comme un allié ; il le poursuivit comme un tyran, voulut l'obliger de se dessaisir d'Argos, l'assiégea dans Sparte, lui prescrivit des conditions de paix, et le laissa en possession de son état, après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute, en voulant que chaque ville de la Grèce fût indépendante, et se gouvernât par ses propres lois, on prévoyoit bien que toutes ces petites républiques

Les  
Étoliens ;  
et Nabis,  
roi  
de Sparte,  
accusent  
les Romains  
de  
mauvaise  
foi.

divisées seroient un jour plus faciles à vaincre. Ce beau zèle pour la liberté des Grecs n'étoit au fond qu'un moyen de les assujettir, quand les circonstances le permettoient. Les Etoliens le prévirent, et appelèrent un défenseur.

56r.  
Antiochus,  
roi de Syrie,  
se déclare  
contre  
Rome; mais  
il ne suit pas  
les conseils  
d'Annibal.

Antiochus le Grand, roi de Syrie, cinquième successeur de Séleucus, fut l'ennemi qu'ils suscitèrent aux Romains. Annibal s'étoit réfugié à sa cour, persécuté par l'ambition inquiète de Rome; car Rome avoit demandé qu'on lui livrât ce héros, tandis qu'il travailloit à réformer les abus et à réparer les maux de sa patrie. Plus animé que jamais contre ses anciens ennemis, il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui toute la confiance dont il étoit digne. Annibal conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, et de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudencé dirigea tout; tout réussit mal.

Sage  
politique de  
Rome pour  
se ménager  
des  
ressources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique consommée, se ménageoient des ressources inépuisables.

Leurs ambassadeurs agissoient en Asie et en Grèce. Ils inspiroient des soupçons contre Annibal ; ils faisoient alliance avec Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale ; ils s'assuroient de Philippe, de la ligue des Achéens, que l'illustre Philopémen soutenoit encore glorieusement ; ils entretenoient l'amitié des Grecs, à qui le nom seul de la liberté tenoit souvent lieu de tout ; enfin ils prenoient si bien leurs mesures, qu'on n'est point étonné de les voir parler en maîtres au puissant monarque de Syrie.

Ce royaume étoit encore le plus vaste démembrement de l'empire d'Alexandre, quoique déjà démembré lui-même, sur-tout par Arsace qui, depuis plus de soixante ans, avoit fondé la monarchie des Parthes. Les Séleucides, en voulant subjuguier l'Égypte, avoient trop négligé les soins essentiels du gouvernement ; et d'ailleurs, en succédant à la puissance des Perses, ils en avoient pris les mœurs efféminées. Rome étoit pour eux ce que les Macédoniens avoient été pour

État  
du royaume  
de Syrie.

Darius. Presque toutes les révolutions de l'univers se ressemblent dans le principe.

562.  
Mauvaise  
conduite  
d'An-  
tiochus.

Autant les Etoliens montrèrent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le superbe Antiochus fit-il connoître son penchant à la volupté. Il perdit dans l'île d'Euhée le temps que demandoient les affaires; il oublia bientôt à Chalceis l'objet même de son expédition. Là, éperduement amoureux d'une jeune fille, il l'épousa, s'endormit au sein des plaisirs, et laissa tomber la discipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le consul Manius Acilius marche à grandes journées; il court occuper le passage des Thermopyles; il envoie demander aux Etoliens du secours, car les troupes d'Asie n'arrivoient point. Les Romains arrivent. Caton, lieutenant du consul, qui avoit été consul lui-même, gagne le haut du défilé, par le sentier qu'avoient pris autrefois Xerxès et Brennus; il fond sur les ennemis, les met en désordre, et Acilius achève la victoire. Antiochus se sauve avec cinq cents hommes.

Les  
Romains  
forcent  
les Thermo-  
pyles,  
et accablent  
leurs  
ennemis.

L'Eubée est reprise. Les Etoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuse défense. Philippe leur enlève Lamia. Assiégés dans Naupacte, ils demandent et obtiennent une trêve, pour faire des soumissions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du sénat, qu'on ne leur expliquoit point, eurent ordre de partir le même jour. C'est ainsi que les Romains vouloient donner la loi en despotes.

Un nouveau consul, L. Scipion, va finir la guerre, accompagné de son frère Scipion l'Africain. Ce grand homme avoit demandé à servir sous lui. En passant chez le roi de Macédoine, ils lui remettent, au nom du peuple romain, le reste du tribut qu'il devoit payer. On venoit de lui rendre son fils Démétrius; et, dans son humiliation, il se vit du moins récompensé de ses services. Antiochus trembloit d'autant plus en Asie, que la perte d'une bataille navale lui annonçoit de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont,

---

563.  
L. Scipion,  
avec  
son frère,  
l'Africain,  
va finir  
la guerre.

Antiochus  
est  
entièrement  
défait  
à Magnésie,  
en Ionie.

il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermine malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes et cinquante-quatre éléphants, contre trente mille hommes, il est entièrement vaincu près de Magnésie par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche, et envoie demander la paix.

Dures  
conditions  
que  
lui imposent  
les  
Romains

Scipion l'Africain ne s'étoit pas trouvé à la bataille, soit qu'il fût malade réellement, ou qu'il le feignît, comme on l'a conjecturé, pour laisser toute la gloire à son frère. C'est lui qui déclara aux ambassadeurs la résolution du conseil. Il leur dit : « Que les Romains ne se  
« laissent ni abattre par l'adversité,  
« ni enfler par la fortune ; qu'ils se  
« contentoient, après la victoire,  
« de ce qu'ils avoient demandé au-  
« paravant ; qu'Antiochus eût à éva-  
« cuer toute l'Asie en-deçà du mont  
« Taurus ; qu'il payât tous les frais  
« de la guerre, évalués à quinze  
« mille talens ; qu'il donnât vingt

« otages, etc. » Et de plus, il devoit livrer Annibal et l'Étolien Thoas, afin de dissiper tout sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal s'enfuit, erra d'asile en asile, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumène.

Annibal  
poursuivi  
par  
leur haine.

Les Rhodiens, qui avoient rendu de grands services, députèrent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Asie. Eumène, dont l'alliance n'avoit pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'étoit une matière bien délicate de délibération. La politique demandoit qu'on favorisât les rois alliés ; la gloire exigeoit qu'on traitât les Grecs d'Asie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumène et les Rhodiens ; le premier, en lui donnant la Lycaonie, la Phrygie et la Mysie ; les autres, en leur adjugeant la Lycie, avec une portion de la Carie et de la Pisidie, et en assurant la liberté aux villes qui en jouissoient avant la défaite d'Antiochus. Il y avoit de la

Comment  
les Romains  
récompensent les  
Rhodiens  
et Eumène,  
leurs alliés.

Ils  
n'agissoient  
que par  
ambition.

vinces : il y en auroit eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avoit affecté de le promettre. Rome éblouissoit le monde, et ne combattoit réellement que pour agrandir son empire.

---

---



---

 CHAPITRE II.

*Caton le censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, etc.*

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples et austères se corrompirent bientôt par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûtèrent de la vertu : la semence des malheurs germa au sein de la fortune. Faut-il que tous les peuples se ressemblent à cet égard ?

Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux M. Porcius Caton, personnage consulaire, zélé partisan des travaux rustiques et de la frugalité, ennemi de toute espèce de luxe ; mais dont l'économie étoit taxée d'avarice, et dont le caractère dur

Les Romains commencent à se corrompre en Asie.

Sévérité excessive de Caton le censeur.

et l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes de la sagesse.

Son zèle  
pour  
la loi Oppia  
contre  
la parure des  
dames.

Il s'étoit opposé avec une extrême chaleur, en 548, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettoit pas aux dames romaines plus d'une demi-once d'or en ajustemens, et qui leur interdisoit les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avoit été faite lorsqu'Annibal menaçoit Rome et ravageoit l'Italie. Dès que la paix fut conclue avec Carthage, le motif de la loi ne subsistant plus, les femmes employèrent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives sanglantes de Caton, alors consul, elles réussirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel à leur sexe, ne dégénéroit pas encore en faste ruineux. Les dames réclamoient seulement leur ancien état; elles vouloient être distinguées du peuple; elles vouloient faire usage de leur aisance. Caton prévoyoit les fruits du luxe: il en prédit les abus et les excès pernicioeux; mais n'y avoit-il pas des moyens plus doux pour les prévenir? et pouvoit-il espérer qu'en

devenant riche, on vivroit toujours comme lorsqu'on étoit pauvre?

Valérius, son collègue, lui répond Raisons que son collègue lui oppose. sagement, dans Tite-Live, qu'il y a deux sortes de lois; les unes établies pour une utilité générale et perpétuelle: on ne les doit jamais abroger, à moins que l'expérience n'en ait démontré les inconvéniens, ou qu'elles ne soient devenues inutiles; les autres, nées des conjonctures et des besoins particuliers, variables par conséquent, comme le gouvernement d'un vaisseau varie dans le calme et dans la tempête. Il ajoute que les femmes ne pouvant exercer les magistratures, les sacerdoces, jouir des avantages du commandement et du triomphe; la propreté, la parure sont leur partage, et en quelque sorte leur règne domestique: légère satisfaction qu'on ne doit pas leur envier; qu'elles ne dépendront pas moins de leurs maris après l'abolition de la loi Oppia; qu'ils doivent les traiter comme des compagnes, non comme des esclaves, et souhaiter qu'elles les regardent comme de tendres époux, plutôt

que comme des maîtres impérieux. Caton fut sourd à tous ces raisonnemens, moins par vertu que par humeur.

566.  
Il fait  
accuser in-  
dignement  
Scipion  
l'Africain.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions, ni à la manière dont il l'exerça. L'Africain essuya les premiers coups. Deux tribuns, suscités par Caton, l'accusent devant le peuple, entr'autres articles, de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illustre accusé comparoît, déchire ses comptes, et dédaignant de se justifier : *A tel jour qu'aujourd'hui, dit-il, j'ai vaincu Annibal et Carthage ; suivez-moi au capitolé, Romains ; allons-y remercier les dieux.* Toute l'assemblée le suit, et laisse les accusateurs confondus. Ce grandhomme, cité de nouveau, se retira dans une maison de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il possédoit un mérite presque inconnu dans sa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité et des lettres. Assez sage pour se suffire à lui-même dans la retraite par l'étu-

de et la modération, il avoit coutume de dire : *Je ne suis jamais moins oisif que lorsque je n'ai point d'affaires, et jamais moins seul que lorsque je suis sans compagnie.* On doit le regarder comme le principal modèle qui perfectionna les Romains.

Après sa mort, Caton poursuivit avec la même animosité son frère l'Asiatique, et lui suscita les mêmes accusateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une grosse amende, comme ayant reçu de ce prince des sommes immenses, pour lui procurer une paix avantageuse. On saisit tous ses biens ; on n'y trouva aucun vestige de corruption : ils ne suffisoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accusé fut reconnue dans la suite, et l'on répara cette injuste condamnation. Sempromius Gracchus, quoique tribun du peuple, avoit défendu courageusement les deux frères. Il en fut récompensé par son mariage avec la célèbre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ses enfans jouer un grand rôle dans la république.

Il fait  
condamner  
injustement  
Scipion  
l'Asiatique.

Il passe  
les bornes  
dans  
sa censure.

Par-là  
il se rend  
agréable au  
peuple.

Caton flattoit le peuple en exhalant, sous le masque d'un zèle rigide, l'amertume de son fiel et de ses haines personnelles. Elevé à la censure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique sa conduite secrète ne fût point exempte de blâme. Il dégradâ un sénateur, uniquement pour avoir baisé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'ordre des chevaliers, où il étoit entré après sa disgrâce, et le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelque ornement superflu. Par-là il en imposoit à la populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs, qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante-quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût l'innexorable censeur, le préjugé populaire lui servoit plus que son mérite. C'est par-là que les enthousiastes règnent sur la multitude.

Du reste, on avoit déjà besoin de violens remèdes contre la corruption des mœurs. En 567, deux ans avant la censure de Caton, les consuls découvrirent une société formée en divers endroits, qui, sous prétexte des bacchanales, fête consacrée à Bacchus, se livroit aux désordres les plus honteux. Probablement de faux rapports avoient exagéré le mal; car toutes les assemblées nocturnes, dans les siècles d'ignorance, ont fait naître de semblables accusations, trop légèrement admises. Environ sept mille personnes de l'un et de l'autre sexe, furent impliquées dans cette affaire. On en punnit de mort un grand nombre: les autres prirent la fuite ou se tuèrent eux-mêmes. L'abolition des bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

Découverte  
d'une  
société de  
débauche.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition se développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie: *La victoire est glorieuse, quand elle se borne à dompter un en-*

L'ambition  
de Rome  
couverte de  
belles  
apparences.

*nemi* ; mais elle devient odieuse , quand elle opprime des malheureux. Il falloit pratiquer une maxime si équitable, Rome n'essuieroit pas le reproche de n'avoir souvent montré de la modération que par des intérêts politiques, et d'avoir cherché des prétextes pour subjuguier les peuples mêmes dont elle se montroit amie.

La suite de l'histoire n'est, pour ainsi dire, que le tissu de ses injustices, plus ou moins colorées.

Mouvements  
de Persée,  
roi de  
Macédoine,  
contre les  
Romains.

Un nouvel orage se forma sur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïssant toujours les Romains, sans pouvoir effacer la honte de ses défaites. Il avoit fait mourir son fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage. Ce fut le fruit d'une accusation calomnieuse de Persée, son fils naturel, jaloux de Démétrius, et qui brûloit d'enlever à ce jeune prince, très-estimable, la couronne qui devoit lui appartenir. Après un crime si noir, Persée ayant succédé à Philippe, se livra imprudemment à sa haine contre les Romains. Il faisoit des préparatifs ; il remuoit dans la Grèce.

---

582.  
On lui  
déclare la  
guerre.

Eumène en avertit Rome, et la guerre fut résolue. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs, pour offrir toutes les satisfactions qu'on exigeroit. Le sénat répondit qu'un consul alloit se rendre en Macédoine, et que le roi pourroit traiter avec lui sur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main.

Le consul Licinius Crassus arrive bientôt. Le roi ayant remporté sur lui une victoire, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son père avoit reçues. Ici, la fermeté romaine se fait admirer. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des Romains. Une constance opiniâtre et inflexible triomphoit de tout à la longue. Ce prince d'ailleurs, avare, timide et cruel, ne savoit ni s'attacher des alliés, ni se rendre formidable à ses ennemis.

Deux autres consuls ne réussirent pas mieux que Licinius; enfin la quatrième année de la guerre, les Romains eurent pour général l'homme

Les  
Romains;  
quoique  
vaincus,  
veulent lui  
faire la loi.

---

585.  
Paul-Emile  
le fait  
prisonnier.

le plus digne de la terminer. C'étoit Paul-Emile. Depuis long-temps il vivoit dans la retraite, bornant ses soins à l'éducation de ses enfans. Le vœu public le rappela aux honneurs. Devenu consul, il s'instruisit parfaitement de l'état des choses, et combina tout avant d'agir. L'exécution répondit à sa prévoyance. Il y eut une bataille décisive à Pydna en Macédoine. La phalange macédonienne fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à mesure qu'elle se dérangeoit par ses mouvemens; unique moyen de la rompre. Persée prit la fuite. Abandonné de ses sujets, il se livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe, et il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fussent déclarés libres.

La  
Macédoine  
est  
soumise.

Sagesse  
et vertu de  
Paul-Emile.

On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainsi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion Nasica lui conseillant de livrer bataille plus tôt qu'il ne convenoit, et lui représen-

tant qu'on imputoit ses délais à lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il ; *au mien, vous agirez comme moi*. Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état ; *il ne porta dans sa maison qu'une gloire immortelle* : Cicéron lui donne cet éloge, et ne pouvoit mieux le louer. La mort lui enleva tout d'un coup deux de ses fils. Haranguant ensuite le peuple, il témoigna qu'il se soumettoit à ce malheur, pourvu que les dieux daignassent épargner à la république les maux dont tant de prospérités la menaçoient. Sentiment d'un sage, qui sait combien le poison de la fortune est funeste, non-seulement aux particuliers, mais aux sociétés et aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ses victoires. Paul-Emile avoit amené d'Athènes le philosophe Métrodore. Il lui confia l'éducation de ses enfans. Peu de temps après, trois autres philosophes, en particulier le célèbre Carnéade, parurent à Rome, envoyés par les Athéniens en qualité d'ambassadeurs. Ils y répandirent les premières idées de philosophie, et

Philosophes  
Grecs  
à Rome.

ce fut une espèce de scandale qui exerça le zèle inexorable de Caton.

Les Étoliens  
subissent  
la loi, et  
sont soumis  
au tribut.

La Grèce sentit bientôt la pesanteur du joug romain. Les farouches Étoliens avoient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étoient obligés à marcher toujours sous les ordres des généraux de la république ; à ne secourir jamais ni ses ennemis, ni ceux de ses alliés, et à payer cinq cents talens dans un espace de six ans. C'étoit une punition de leurs entreprises. Mais Rome voyoit encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui seule maintenoit un reste de liberté.

Après  
la mort  
de  
Philopé-  
men, la  
ligue des  
Achéens  
n'est plus  
ménagée.

Philopémen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, venoit de mourir. Moins modéré qu'Epaminondas, son modèle, il avoit forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les lois de Lycurgue, et commis beaucoup de violences. Pris et empoisonné par les Messéniens rebelles, il avoit laissé les Achéens sans chef capable de les soutenir. Dans cette circonstance, le sénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, disperse les citoyens qu'il

qu'il soupçonne , et prépare ainsi l'assujettissement total de la Grèce. La ruine de Persée présageoit son infortune ; car il ne restoit plus de barrière contre l'ambition de ces avides conquérans.

Déjà leur orgueil regardoit les rois avec mépris, et la bassesse intéressée des rois sembloit justifier un orgueil si outrageant. Après la défaite de Persée, Prusias, roi de Bithynie, vint faire sa cour aux Romains : il parut dans une humble posture près de la porte du sénat, en baisa le seuil, et s'écria, *Je vous salue, dieux sauveurs!* Cette démarche tendoit à obtenir quelques graces : en effet il les obtint. \* Polybe déclare qu'il auroit honte de rapporter le discours de ce prince aux sénateurs, tant il le jugeoit indigne de la royauté, et peut-être capable d'humilier le sénat. Une basse et servile adulation déshonore ceux qui la goûtent, autant que ceux qui

Bassesse  
de Prusias  
à  
Rome.

---

\* Ce vil souverain fut détrôné par son fils Nicomède, qu'il avoit voulu faire mourir, et qui le fit assassiner.

l'emploient. Eumène, roi de Pergame, étoit en chemin pour venir à Rome. Une conduite équivoque l'avoit rendu suspect dans la guerre de Macédoine. On ne vouloit pas le recevoir, on ne vouloit pas l'offenser ouvertement : on défendit par un décret à tous les rois d'entrer dans la ville, sous prétexte des dépenses qu'ils occasionnoient à l'état.

Conduite  
despotique  
des  
Romains  
à l'égard de  
la Syrie.

Mais rien ne décèle mieux le caractère des Romains, que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit, au nom du sénat, à Antiochus Epiphane, usurpateur du trône, de faire des conquêtes en Egypte; défense d'autant plus hardie, que le succès de la guerre de Macédoine étoit encore incertain. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de sortir de ce cercle, lui dit-il, rendez réponse au sénat.* Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambassadeurs à Rome, auxquels on dit fièrement qu'on le félicitoit d'avoir obéi. Après sa mort, en 589, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'hé-

ritier légitime, en faveur d'Antiochus Eupator, fils d'Epiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens, ils déclarèrent Eupator pupille de la république, et envoyèrent trois membres du sénat pour gouverner en qualité de ses tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aspiroit évidemment à la conquête du monde; la ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

---

 CHAPITRE III.

*Troisième guerre Punique. — Les Romains détruisent Carthage, Corinthe et Numance.*

Les différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre Punique.

DEPUIS quelque temps le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains et sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. Elle porta ses plaintes au sénat : on envoya de Rome des commissaires pour terminer le différend. Caton en fut un. A son retour, il exagéra les forces des Carthaginois ; il les accusa d'armer contre la république, et ne cessa de crier qu'*il falloit détruire Carthage* : c'étoit comme le refrain de tous ses discours. Scipion Nasica, plus modéré et plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes, Nasica lui-même, qui venoit de finir leur querelle en mé-

diateur, ayant été exposé aux insultes de la populace de Carthage; la guerre s'étant rallumée entre Masinissa et ce peuple, il étoit impossible que Rome ne saisît pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

Elle y avoit envoyé de nouveaux ambassadeurs, en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. C'étoit depuis long-temps la politique du sénat, toujours impénétrable dans ses vues secrètes, malgré le nombre des sénateurs, et toujours tendant à l'exécution par les voies les plus sûres. Ses commissaires alloient partout, sous prétexte de terminer les différends, d'examiner les affaires, de réparer les torts, de défendre l'humanité et la justice: autant de ministres adroits, qui épioient les occasions, qui observoient les moyens d'assujettir les peuples et les souverains. Masinissa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulassa livra au massacre la plupart de ceux qui avoient mis bas les armes. Alors les ambassadeurs levant le masque, dé-

---

604.  
Rome  
déclare la  
guerre aux  
Cartha-  
ginois,  
vaincus par  
Masinissa.

clarèrent la guerre aux vaincus : conduite odieuse , suivie de procédés encore plus infâmes.

On les désarme sous prétexte de paix.

Les Carthaginois effrayés s'abaissent à d'humbles soumissions. Après avoir exilé Asdrubal, comme l'auteur de la guerre, ils offrent de se reconnoître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté, pourvu qu'ils fassent ce qu'exigeront les consuls, et qu'ils envoient trois cents otages. On se livre à la joie, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre; on envoie les otages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcus et Manilius arrivent cependant, à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions, et se plaindre de cet appareil de guerre. « Vous êtes sous la protection de Rome, leur disent les consuls; les armes dont vos magasins sont pleins vous deviennent inutiles: apportez-les pour preuve de la sincérité de vos sentimens. »

En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes. *Rome se charge de vous défendre : obéissez.* Cette réponse ne permettoit aucune réplique. On obéit.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes et de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite; qu'ils eussent à en sortir; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans fortifications, et seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le désespoir.

On leur ordonne d'abandonner leur patrie.

Le peuple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en ateliers; l'or et l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer et au cuivre; les femmes sacrifient leurs ornemens, elles coupent même leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut, et sont re-

Le désespoir leur rend le courage.

poussés; leur flotte est réduite en cendres par des brûlots.

Scipion  
Emilien  
souve  
l'armée, et  
acquiert  
une grande  
réputation.

Asdrubal, général des Carthaginois, rappelé de son exil, auroit taillé en pièces l'armée consulaire, si elle n'avoit eu pour défenseur Scipion Emilien, fils de Paul Emile, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros, avec trois cents cavaliers, couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passaient une rivière en présence de l'ennemi victorieux. Ses exploits et sa conduite arrachèrent des éloges au vieux Caton, qui n'avoit encore loué personne. Caton déchargea sa bile sur les autres officiers. S'il n'avoit loué personne jusqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable?

606.  
Il est chargé  
de la guerre  
en qualité  
de consul.

C'étoit à Scipion à finir une guerre si importante. Quoiqu'il n'eût que trente-sept ans, et que la loi Villia eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le consulat, non-seulement on le fit consul, mais sans le faire tirer au sort, selon l'usage, on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce

choix. Le siège est poussé avec plus de vigueur et de génie. On entreprend une digue pour fermer le port. Les Carthaginois s'en moquent, tant l'ouvrage leur paroît impossible; mais le voyant avancé, ils entreprennent d'ouvrir un autre passage à la mer, en perçant une péninsule; et cet ouvrage, plus difficile que le premier, est exécuté. Si leur flotte étoit sortie à temps pour surprendre celle des Romains, ils l'auroient infailliblement détruite. Ils ne purent combattre que deux jours après: on s'étoit préparé; la victoire fut indécise. Carthage resta bloquée pendant l'hiver. Néphérit, ville voisine, d'où elle tiroit des secours, succomba; les troupes du dehors furent taillées en pièces, la disette ne laissa plus d'espérance. Alors les Carthaginois offrirent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargnât leur ville. Scipion le refusa, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à l'ambition cruelle de sa patrie.

Par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte: il prend et ils avancent; ils mettent le feu aux détruit Carthage.

maisons, ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuse, transportée de fureur, l'accable de reproches, poignarde ses enfans, et se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage. Scipion, obéissant avec regret aux ordres du sénat, la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix-sept jours. Un triomphe magnifique et le surnom d'Africain couronnèrent l'expédition du proconsul; car son année de consulat étoit finie. Il avoit été secondé dans cette guerre par son ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, et par l'historien Polybe, digne d'écrire ses exploits. \* Scipion dit à ce dernier une parole bien remarquable. Gémissant sur les débris de Carthage, il récita deux vers d'Homère, qui

Lélius  
et Polybe.

---

\* Il étoit fils de Lycortas, qui avoit gouverné avec gloire la ligue des Achéens. Instruit par son père dans la politique, par Philopémen dans la guerre, il pouvoit rendre de grands service à Scipion.

annoncent d'avance la destruction de Troie : Polybe lui demandant quelle application il en faisoit, il répondit qu'il craignoit pour sa patrie le même revers de fortune. Ce grand homme prévint peut-être que la ruine de Carthage ébranleroit les fondemens de Rome, et seroit une des causes de sa chute ainsi que de son énorme puissance.

A la vue d'une ville si florissante en proie au carnage, ensevelie dans les flammes, quelques reproches que méritent les Carthaginois, on ne peut retenir une juste indignation contre les Romains. Ce qui révolte sur-tout la nature, c'est de les voir consacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils devoient solennellement leurs ennemis aux dieux infernaux, et Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça est singulière : *O redoutable Pluton! lâchez contre les Carthaginois la terreur et la vengeance. Que les nations et les villes qui ont pris les armes contre nous soient détruites. Je vous dévoue, ô Furies! tous les ennemis de ma république,*

Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre.

Imprécations contre les ennemis de la république.

*en mon nom , et au nom du sénat et du peuple de Rome.* Il suffisoit donc de se défendre de la tyrannie romaine, pour devoir être victime des dieux ! De pareilles imprécations augmentoient sans doute l'ardeur et la confiance du soldat ; mais combien ne devoient-elles pas coûter au cœur d'un homme sensible !

Carthage  
devoit  
succomber  
tôt ou tard ;  
pourquoi.

Montesquieu a parfaitement développé les causes de la supériorité de Rome sur Carthage. Je citerai seulement une ou deux de ses réflexions, « Carthage, dit-il, qui faisoit la « guerre avec son opulence contre « la pauvreté romaine, avoit par « cela même du désavantage : l'or « et l'argent s'épuisent ; mais la ver- « tu, la constance, la force et la pau- « vreté ne s'épuisent jamais. Les « Romains étoient ambitieux par « orgueil, et les Carthaginois par « avarice : les uns vouloient com- « mander, les autres vouloient ac- « quérir ; et ces derniers, calculant « sans cesse la recette et la dépense, « firent la guerre sans l'aimer..... Ce « furent les conquêtes même d'An- « nibal qui changèrent la face de

« cette guerre. Les conquêtes sont  
 « aisées à faire, parce qu'on les fait  
 « avec toutes ses forces : elles sont  
 « difficiles à conserver, parce qu'on  
 « ne les défend qu'avec une partie  
 « de ses forces. » Ajoutons qu'un  
 peuple de soldats doit vaincre un  
 peuple de marchands.

Malgré l'autorité de Caton, de  
 ce farouche censeur, qui vouloit  
 la ruine de Carthage en déclamant  
 contre les vices, Salluste et d'autres  
 historiens regardent cet événement  
 comme l'époque de la ruine des  
 mœurs. Rome trouvoit un frein  
 dans la crainte d'une puissante ri-  
 vale : dès qu'on cessa de la craindre,  
 on s'abandonna aux passions. Trop  
 de puissance enivre ; et il n'est  
 guère possible à un peuple d'être  
 sage, lorsque rien ne l'empêche d'être  
 vicieux.

La même année vit la ruine de  
 Corinthe et l'anéantissement de la  
 liberté en Grèce. Rome, dont la  
 modération trompeuse dégénéroit  
 en une sorte de despotisme, quand  
 les circonstances lui permettoient  
 d'opprimer ceux qu'elle caressoit

Sa ruine  
 funeste aux  
 Romains.

Rome  
 veut asservir  
 la Grèce.

d'abord, s'étoit fait une politique d'entretenir la division parmi ces peuples, de favoriser les traîtres qui la servoient, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, et de prendre insensiblement le même empire, que si elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre.

Les Achéens  
prennent  
les armes,  
et sont  
vaincus.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés tant qu'ils étoient nécessaires. On cherchoit à les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Persée, avoient successivement entrepris la conquête de ce royaume, et avoient été vaincus sans peine. Le préteur Métellus, tranquille de ce côté-là, tourna ses armes contre les Achéens, que deux chefs violens, Critolaüs et Diéus, entraînoient au précipice. Métellus les défit. Le consul Mummius acheva la guerre par le sac et la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cent cinquante ans, et l'une des plus florissantes de l'Europe. La Grèce, sous le nom

Mummius  
détruit  
Corinthe.

La Grèce

d'Achaïe, fut réduite en province romaine. est province romaine.

Rome s'enrichit et se décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvre de l'art, qu'on y transporta, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs suivit de près. Paterculus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius.

Les chefs-d'œuvre transportés à Rome, y introduisent le goût des arts.

Ce général, chargeant des entrepreneurs du transport de ce qu'il y avoit de plus précieux et de plus beau à Corinthe, leur déclara que si quelque ouvrage de peinture ou de sculpture venoit à se perdre ou à se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. L'historien ne balance point à préférer, pour l'intérêt de la république, cette ignorance grossière au raffinement de son siècle. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses et des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux arts eût poli ses mœurs et celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes et au massacre? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe : c'en est un plus grand qu'elles

Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis moins de barbaries.

se détruisent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils sont entre les extrêmes, vertueux avec politesse, polis et éclairés sans corruption!

613.  
 Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre Punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit les affranchir d'un joug odieux; il vouloit fonder par ses victoires un état indépendant: il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession: tout le reste de l'Espagne étoit abandonné à ces oppresseurs. Une perfidie exécrationnable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, et engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Il violent deux traités faits avec Numance.

Un crime en amène un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec

elle ; ils s'en font détester comme des ennemis sans foi et sans justice. Les Numantins prennent le parti de défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion Émilien , quoiqu'une loi toute récente ne permit pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage trouva encore des difficultés dignes d'exercer son courage et ses talens. La mollesse, le goût des plaisirs avoient corrompu les troupes : il les soumit à la sévérité de l'ancienne discipline. Résolu de prendre la ville par famine, il employa pour cet effet la science militaire, qui souvent réussit mieux que la valeur. Enfin il réduisit Numance à l'extrémité, et déclara qu'il ne recevrait aucune proposition, si les habitans ne lui livroient la ville, leurs armes et leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée ;

Scipion  
Émilien est  
envoyé  
contre les  
Numantins.

---

620.  
Il détruit  
leur ville.

mais on verra les Espagnols faire de nouveaux efforts pour briser le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une injuste politique, fournirent des alimens aux passions dont Rome sera bientôt la victime. Elle devoit venger le monde, en se déchirant elle-même. Avant que de suivre la chaîne des événemens, observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.

---



---

 CHAPITRE IV.

*Observations sur la milice, les mœurs, les finances et la littérature des Romains.*

Voici une réflexion importante de Montesquieu : « Nous remarquons aujourd'hui que nos armées « périssent beaucoup par le travail « immodéré des soldats ; et cependant c'étoit par un travail immense « que les Romains se conservoient. « La raison en est, je crois, que « leurs fatigues étoient continuelles, « au lieu que nos soldats passent « sans cesse d'un travail extrême « à une extrême oisiveté, ce qui « est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter

Force et exercices des soldats romains.

Leurs marches.

« des poids de soixante livres. On  
 « les entretenoit dans l'habitude de  
 « courir et de sauter tout armés ;  
 « ils prenoient dans leurs exercices  
 « des épées, des javelots, des flèches  
 « d'une pesanteur double des armes  
 « ordinaires, et ces exercices étoient  
 « continuel<sup>s</sup> \* . » Est-il étonnant que  
 de tels soldats, sous une discipline  
 sévère, aient remporté tant de vic-  
 toires ?

Leurs  
 légions,

La constitution des légions étoit  
 excellente ; elle réunissoit la légè-  
 reté et la force. Dans les combats,  
 on lançoit d'abord le *pilum*, javelot  
 de six pieds, armé d'une longue  
 pointe d'acier : l'effet en étoit terri-  
 ble à dix ou douze pas de distance.  
 On fondoit ensuite sur l'ennemi  
 l'épée à la main ; épée courte, poin-  
 tue, à deux tranchans. La victoire  
 se disputoit rarement contre les  
 Romains.

On avoit  
 toujours des  
 soldats dans  
 le besoin.

D'ailleurs, les ressources militai-  
 res de Rome paroissent inépuisables.  
 Quelque temps avant la seconde

---

\* Voyez Végèce, l. I.

guerre Punique, étant attaquée par les Gaulois, elle pouvoit, selon Polybe, armer sept cent mille hommes d'infanterie, et soixante et dix mille chevaux. Après la défaite de Cannes, elle eut bientôt des armées nombreuses. Tout étoit soldat. Cependant la guerre avoit enlevé tant de citoyens, qu'il fallut créer cent soixante-sept nouveaux sénateurs, pour rendre le sénat complet.

Les principes et les sentimens des Romains tendoient à les rendre invincibles. « Il n'y a rien de si puissant, dit l'illustre auteur déjà cité, qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement, toute la force que pourroit avoir une faction. » En effet, une sorte d'enthousiasme permanent fut l'ame des entreprises et la force de l'état.

Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincibles.

Récompenses et punitions militaires.

On a vu combien les récompenses et les punitions militaires avoient servi, dès les premiers temps, à

maintenir la discipline, et à enflammer les courages. Les unes et les autres étoient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la bastonnade, la mort, rien n'étoit plus efficace que la honte et l'infamie. Toutes sortes de récompenses, couronnes de toute espèce, triomphe, *ovation*, \* dépouilles *opimes*, tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; et lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur, (effet naturel des grandes conquêtes,) ce fut le signe infallible d'une prompte décadence.

La loi  
Porcia éleva  
les  
sentimens  
du  
citoyen sans  
affoiblir la  
discipline.

Pendant la seconde guerre Punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes lois, devoit élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conservèrent le droit de vie et de mort. Ainsi la discipline

---

\* *L'ovation* étoit un triomphe moins pompeux, décerné pour des victoires moins importantes, moins décisive que celles qui procuroient le grand triomphe.

militaire se soutint dans toutes sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres absolus de ses généraux, le Romain avoit cette élévation d'ame qu'inspire la liberté. Rendu à ses foyers, il ne sentoit plus que l'empire bienfaisant des lois, à moins que les lois mêmes ne fussent le jouet de l'ambition et de la discorde.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, quoique les auteurs n'en parlent guère, c'est la population, que produisoient la pureté des mœurs et la sainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre Punique, les censeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous un serment de se marier, et de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les anciennes lois. Carvilius qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fré-

La pureté  
des mœurs  
augmentoît  
la  
population.

Premier  
divorce dans  
le sixième  
siècle  
de Rome.

**Contrats de mariage.** quens à mesure que les mœurs se corrompirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

**Plusieurs vestales manquoient à leur vœu.** Il est singulier qu'on trouve dans tous les siècles plusieurs vestales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, et que dans l'espace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condescendance des lois. C'est que d'une part, les vestales étoient trop exposées à la plus dangereuse des tentations; et que de l'autre, l'union conjugale étoit cimentée par les bonnes mœurs.

**Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine.** Jusqu'au temps où Paul-Émile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, et en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui se régloit au cens selon les fortunes: on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce temps jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit

retiroit des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie et sur les provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre Punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, et fut nommé pour cette raison *Salinator*.

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes, du temps de Polybe, à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagène; et en tiroit chaque jour deux cent cinquante mines attiques, (plus de quatre talens.) Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencèrent les fraudes et les vexations des publicains, les concussions des magistrats: alors les richesses particulières introduisirent dans les maisons le luxe, la somptuosité, des besoins nouveaux et factices, des désordres qui sapèrent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avoit raison de dire, au sujet de deux consuls qui briguoient le département de l'Es-

Mines  
d'Espagne;  
butin des  
généraux;  
tributs  
des nations  
étrangères.

pagne, pendant la guerre de Viriathe, en 609 : *Je pense qu'il faut les exclure tous deux : l'un, parce qu'il n'a rien ; l'autre, parce qu'il n'a jamais assez.*

Ignorance  
grossière des  
Romains  
jusqu'au  
sixième  
siècle.

La ville fut pavée pour la première fois après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, sans qu'on eût aucune mesure du temps. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire : Scipion Nasica, plus de cent ans après ; fit connoître les clepsydres, qui servoient à mesurer les heures, le jour et la nuit, par l'écoulement de l'eau. Tout étoit dans une espèce d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine consistoit en recettes de familles, lorsqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainsi que la chirurgie, au temps du siège de Sagonte par Annibal.

Premiers  
poètes.

Ennius, le premier poète, ami de Scipion l'Africain, composa l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Névius, son contemporain, fit la même chose sur la première guerre Punique. C'étoient de foibles rayons du génie qui devoit

produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poésie cultivée avant la prose, et consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satire n'étoit que rusticité. Fabius Pictor, consul l'an de Rome 485, avoit écrit sur l'histoire romaine; mais nous ne connoissons point son ouvrage, moins digne sans doute du nom d'histoire, que de celui de mauvaise chronique.

Rome s'éclaira, se polit le goût et les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute et Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. L'un a plus de cette *force comique*, de ce sel piquant et âcre d'Aristophane. L'autre transporta l'atticisme de Ménandre dans un terroir où il n'étoit né, pour ainsi dire, avant ces deux poëtes, que des ronces. On prétend que Scipion Émilien et Lélius partagèrent avec lui la composition de ses pièces. C'est un éloge pour eux et pour Térence : c'est une preuve qu'il fut honoré de leur amitié, et qu'il profita de leurs conseils. L'historien Polybe, le philosophe Pénétius, accompagnoient ces grands

Le goût des lettres s'introduit.

hommes dans leurs expéditions. Déjà l'amour des belles-lettres, de la philosophie, des sciences, diminueoit la rouille de férocité que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres. Mais la nation en général, accoutumée au sang par des guerres continuelles, fit toujours ses délices des combats d'athlètes et de gladiateurs; de ces combats inhumains où l'on voyoit des malheureux, tantôt égorgés les uns par les autres, et se piquant de mourir dans une posture décente, tantôt déchirés par des bêtes féroces, s'ils avoient le malheur de ne pouvoir les terrasser. Le peuple aimoit mieux voir des hommes aux prises avec des ours, que d'écouter les belles pièces de Térence. C'étoit beaucoup qu'un nombre de citoyens choisis, commençassent à goûter la littérature, à sentir les avantages qu'elle pouvoit procurer.

Caton  
déclame  
contre  
les rhéteurs  
et les  
philosophes.

Caton le Censeur s'en plaignoit amèrement. Quoiqu'il fût lui-même historien et orateur, il se déchaîna contre les Grecs dont on alloit prendre les leçons. On chassa, par un décret, ces rhéteurs et ces philosophes;

qu'il représentoit comme dangereux, et qui l'étoient réellement lorsqu'ils n'apprennent qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs et des vices.

Mais qu'est-ce que Caton pouvoit craindre des vrais philosophes, des gens de lettres dignes de ce nom? Rome ne devoit-elle pas gagner infiniment à s'instruire? N'avoit-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse et plus humaine? N'avoit-elle pas besoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés; de chercher des secours dans la physique, l'astronomie, la géométrie, dans toutes les sciences? N'avoit-elle pas besoin des charmes de la littérature, pour adoucir son caractère, et pour servir de modèle aux nations, après en avoir été la terreur? Les deux Scipions, vainqueurs de Carthage, ne valoient-ils pas les anciens héros, qui ne connoissoient que la guerre et la charrue? Et les Varon, les Cicéron, les Virgile, les Horace,

La  
littérature  
étoit  
cependant  
très-utile.

et tant d'autres, auroient-ils illustré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ses généraux, si les maximes du farouche censeur avoient toujours prévalu ?

Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption.

Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même temps que la littérature y fleurira. Mais la corruption fut le fruit de sa grandeur, de son opulence; et la littérature, loin d'être la cause du mal, pouvoit y apporter du remède. Il en est de l'abus des lettres, comme de celui de la religion: c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien. Qu'on imagine les Romains, devenus maîtres des plus riches contrées, comme les Tartares dans l'Inde, et conservant toujours leur ignorance: ils auroient certainement changé de mœurs, ils auroient contracté tous les vices de la richesse; et de quels avantages n'auroient-ils pas été privés par leur ignorance même ?

Remarques sur Caton.

Il nous reste de Caton un ouvrage sur les choses rustiques, (*De re Rusticâ.*) C'est un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'a-

griculture. Mais si l'auteur avoit moins haï la littérature des Grecs, son livre eût été vraisemblablement meilleur. Il se repentoit, disoit-il souvent, de trois choses : d'avoir passé un jour *sans rien apprendre*, d'avoir confié son secret à sa femme, et de s'être embarqué lorsqu'il pouvoit voyager par terre. Comment, avec un si grand desir d'apprendre, se déclaroit-il ennemi des sciences étrangères? Il outroit tout: la vraie sagesse n'outré jamais rien.

Une chose admirable et com-  
mune chez les Romains, c'est qu'un  
même homme fût magistrat, guer-  
rier, juge et général, habile dans le  
barreau et dans le gouvernement,  
homme d'état et homme de lettres;  
qu'il pût se signaler et se rendre  
utile en tout genre. Quels hommes!  
que leur éducation devoit être dif-  
férente de la nôtre! quelle étroite  
sphère resserre aujourd'hui les ta-  
lens! Il faut se transporter sur le  
théâtre d'une grande république,  
pour concevoir toute l'énergie dont  
ils sont capables.

Un Romain  
se  
signalait en  
tout genre.

---



---

## HUITIÈME ÉPOQUE.

### LES DEUX GRACCHUS.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

*Depuis l'an de Rome 620, jus-  
qu'en 565.*

---

#### CHAPITRE PREMIER.

*Tribunat de Tibérius et de Caius  
Gracchus, etc.*

État  
malheureux  
du  
peuple ;  
source de  
disputes  
avec  
le sénat.

LES querelles entre le sénat et le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangères ; mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore ; et quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur

ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Il l'étoit d'autant plus, qu'on préféroit les esclaves pour la culture des terres; que la populace refluoit à Rome, y portoit son oisiveté, y croupissoit dans la bassesse qui suit la misère, et ne pouvoit guère y conserver des restes de fierté et de courage qu'avec de fatales dispositions à la discorde, à la licence, à la corruption même, quand des chefs de parti voudroient acheter ses services. Une prodigieuse inégalité de fortune rompoit l'équilibre entre les citoyens; les richesses des uns augmentoient la pauvreté des autres: ce mal croissoit à mesure que l'opulence irritoit les passions. Rome, en subjuguant le monde, étoit parvenue au point où les mœurs ne pouvant plus se maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrières, et miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius et Caius Gracchus, tentèrent une réforme que les circonstances rendoient impossible; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres

civiles, qui noyèrent la liberté dans le sang des citoyens.

Les  
deux frères  
Gracchus,  
et leur mère  
Cornélie.

Ces deux frères, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation : ils réunissoient aux grandes qualités de l'âme la culture de l'esprit, et sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau frère de Scipion Emilien, gendre d'Appius Claudius, personnage consulaire, s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république, lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zèle, peut-être à son ambition, la carrière où il devoit périr.

Projet  
de Tibérius  
Gracchus  
contre  
les nobles.

Cornélie, selon quelques écrivains, lui inspira le dessein de s'élever contre la noblesse, en lui disant : *Pourquoi m'appelle-t-on la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques? Votre nom n'est-il donc pas assez illustre? c'est à vous à le rendre plus fameux.* Ces paroles, sans doute, pouvoient exciter en lui l'amour de la gloire; mais il paroît fort douteux que Cornélie

lui ait suggéré une résolution imprudente. La vue des campagnes, possédées par les riches seuls; l'excès de l'opulence et de la misère; le desir de rappeler Rome à son antique vertu; en un mot, le patriotisme le porta vraisemblablement à cette entreprise; s'y étant engagé avec l'enthousiasme d'un citoyen, il s'y obstina avec la chaleur d'un factieux: tant le zèle a besoin de règle, pour ne pas dégénérer en passion funeste.

Depuis plus de deux siècles et demi, la loi Licinia étoit méprisée. Loin de se contenter de cinq cents arpens de terre, les patriciens avoient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendoient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois le séjour des plus illustres Romains, étoient peuplées d'esclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres, et qui étoient exempts et même exclus du service des armées. Le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédoit presque rien. Un tel abus paroisoit intolérable dans une répu-

Toutes  
les terres  
entre  
les mains  
des riches.

blique ; mais quelles précautions ne falloit-il pas pour le réformer ?

620.  
Tibérius  
propose de  
rétablir la  
loi Licinia.

Tibérius Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur, à condition néanmoins que l'on paiera des deniers publics ce que les riches possèdent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens se récrient ; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens et l'impossibilité d'une réforme qui, en détruisant des propriétés respectables, ébranleroit jusqu'aux fondemens de l'état. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes sauvages ont des tanières, disoit-il, et des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.*

Il réussit,  
malgré  
toutes les  
oppositions.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces discours, emploient leur politique ordinaire : ils gagnent un tribun dont l'opposition peut tout arrêter. Tibérius est étrangement surpris de voir Octavius, son ami jusqu'à lors, tourner contre lui l'au-

torité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramener à son parti, après les plus tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais sans aigreur de part et d'autre, il presse le peuple de déposer ou Octavius ou lui-même. Cette proposition hardie, contraire aux droits des tribuns, réussit au gré de ses vœux. La loi Licinia est renouvelée : on le nomme commissaire, avec son frère Caius et son beau-père Appius, pour veiller à l'exécution.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il cimenté solidement son ouvrage. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que les terres usurpées sur la république seroient enlevées aux possesseurs ; mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Attale, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume et ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les règles, d'être continué dans le

Il révolte  
les  
patriciens  
par  
de nouvelles  
entreprises.

tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, et intéressant le peuple à sa conservation. Il employa même des moyens qui semblent annoncer de la foiblesse : il se montra en habit de deuil ; présenta ses enfans comme de malheureux orphelins, et s'efforça d'exciter un sentiment de pitié que d'autres auroient peut-être dédaigné. La personne des tribuns étant sacrée, et leur magistrature si redoutable, une telle demande, qui tendoit à perpétuer le tribunat, devoit sans doute alarmer les sages, les bons citoyens.

Violences  
des  
sénateurs.

Tibérius  
est tué avec  
ses amis.

Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitolé où se tenoit l'assemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête, pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadème et que le peuple va le couronner. On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque*

*le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt assommé, avec plus de trois cents de ses amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler de sang romain. Le sénat pouvoit croire qu'un mal si violent exigeoit des remèdes extraordinaires, que la force devoit suppléer aux lois; mais quel remède qu'un massacre! On oublia l'ancienne modération, parce qu'on avoit perdu les anciennes mœurs. On justifia ce qui s'étoit fait; et pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie, où il mourut.

Telle étoit l'animosité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Emilien, son beau-frère, qui arrivoit de Numance, approuva lui-même le meurtre, supposé que le tribun eût voulu semer la discorde dans la république. Il fut insulté à ce sujet par la populace. *Misérables!* s'écria-t-il, *sans mon père*

Scipion  
Emilien  
insulté pour  
avoir  
approuvé ce  
meurtre.

*Paul-Émile et moi, que seriez-vous devenus ? Vous seriez les esclaves de vos ennemis. Est ce ainsi que vous traitez vos libérateurs ?*

Sa retraite. Le peuple rentra en lui-même ; mais le héros, avec son ami Lélius, s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquillité de sa campagne de Gayète,

Il revient combattre le tribun Carbon. Il revint combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, qui vouloit faire passer en loi, que les tribuns pourroient conserver leur autorité tant qu'il plairoit au peuple, sans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejetée, et les troubles continuant au sujet du partage des terres, Scipion alloit être nommé dictateur, quand il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Métellus, son rival de gloire, témoigna une vive douleur de cette perte, et dit à ses enfans : *Allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit : vous n'en verrez jamais de pareil.* On soupçonne que Scipion fut étranglé ou empoisonné. Quelques auteurs ont accusé d'un crime

624.

Sa mort.

si noir, non-seulement Sempronia sa femme, dont il n'étoit pas aimé, mais Caius Gracchus, son beau-frère, et même sa mère Cornélie, l'un et l'autre si respectables, que le soupçon paroît révoltant.

Caius Gracchus, aussi vertueux, aussi zélé, et plus éloquent que Tibérius, après avoir caché quelques années dans la retraite ses vastes desseins, se livra aux affaires publiques. Malgré les alarmes et les conseils de Cornélie, il aspirait au tribunat : il y parvint. On fit de vains efforts pour l'en éloigner. On l'accusa ; il prouva son innocence. Il avoit été proquesteur en Sardaigne trois ans ; il avoit quitté ce poste sans congé, parce que ses adversaires vouloient l'y retenir au-delà du terme : *J'ai porté, dit-il, ma bourse pleine dans cette province, je l'en ai rapportée vide. D'autres portent dans les provinces des tonneaux de vin d'Italie, et les en rapportent pleins d'argent et d'or.* L'affluence pour son élection fut prodigieuse. Plusieurs citoyens, faute de place, montèrent sur les toits, et donnè-

---

629.  
Caius  
Gracchus  
est  
élu tribun.

rent leurs suffrages par acclamation. On rendoit justice à son zèle : on n'en prévoyoit pas les suites funestes.

Son zèle  
pour  
le peuple.

Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établissemens, sur-tout des magasins de blé, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur subsistance : dangereux aliment de l'oisiveté ! Maître du peuple, autant qu'il étoit haï des nobles, il se fit continuer tribun sans craindre l'exemple de son frère.

Ses lois  
pour  
affoiblir le  
sénat.

Les  
tribunaux  
transférés  
aux  
chevaliers.

Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux, et qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéïens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa : les chevaliers y gagnèrent une nouvelle considération ; ils formèrent un ordre entre le sénat et le peuple. Mais la justice devoit-elle se confier aux fermiers de l'état, à des hommes que le commerce et les emplois de finance exposoient plus que les autres

aux tentations de l'intérêt ? On renouvella aussi la défense d'exécuter aucune sentence capitale contre un citoyen romain, sans le consentement du peuple comme du sénat. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de cité et de suffrages à tous les alliés de la république en Italie. Ils y aspireroient avec ardeur ; et c'étoit un nouveau sujet de dis-

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des sénateurs. Ils mirent en jeu les ressorts d'une adroite politique. On gagna Livius Drusus, jeune tribun, habile et irréprochable ; on lui suggéra la manière de l'emporter sur son collègue, non par voie d'opposition directe, mais en se montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devoit rebâtir Carthage. Des établissemens de colonies étoient une suite de ses systèmes populaires : il fut pris en quelque sorte dans le piège qu'il avoit tendu. L'absence diminua encore le nombre de ses

Politique adroite des sénateurs, qui lui opposent Livius.

partisans, tandis que Livius en acquéroit de nouveaux. A son retour, il s'aperçut du changement : ses collègues étoient devenus ses adversaires, et l'empêchèrent d'obtenir un troisième tribunat. Opimius, son ennemi mortel, fut nommé consul. Tout préparoit une catastrophe sanglante.

632.  
Le consul  
Opimius  
fait  
prendre les  
armes.

Le peuple assemblé devoit prononcer sur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltoient la noblesse. Un des licteurs d'Opimius, passant près des amis de Gracchus, s'écria insollement : *Faites place, mauvais citoyens*, et fut aussitôt tué. Le consul porte ses plaintes au sénat. On l'autorise à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république*. Cette formule l'armoit du pouvoir suprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus sortit de sa maison, sans défense, malgré les prières et les larmes d'une tendre épouse : *Après le meurtre de Tibérius*, disoit-elle, *qu'elle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux ?* Ennemi de la violence, il

avoit blâmé l'attentat commis en la personne du licteur, attentat qu'on avoit l'injustice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne respiroient que la vengeance : les effets en devoient être horribles.

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré sous la conduite de Fulvius, consulaire, ami du tribun. Il promet l'amnistie à ceux qui mettront bas les armes; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius et celle de Gracchus. Abandonné du peuple, ils périrent l'un et l'autre. Plus de trois mille de leurs partisans perdirent la vie dans cette émeute. Le consul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, et éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de sang. Triste fruit des entreprises séditieuses que le parti populaire avoit formées avec une audace qui annonçoit le renversement des lois!

Pour faire abroger les lois des Gracques, on établit sur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils possédoient, des rentes

Mort  
de Caius;  
massacre  
cruel.

Les lois  
des  
Gracques  
abrogées;  
Opimius  
justifié,

et le sénat  
trionphant.

perpétuelles dont le produit seroit distribué aux pauvres. Mais, bientôt ces rentes furent supprimées, et il ne resta au peuple que sa misère, augmentée par le faste des grands. Opimius, ayant été accusé du massacre de tant de Romains, gagna sa cause devant le peuple par l'éloquence du consul Papirius. On décida même que, sans attendre le jugement des comices, un consul, autorisé par le sénat, pouvoit délivrer la république des citoyens dangereux.

Si les  
Gracques  
aspiroient  
à la  
tyrannie.

Les deux Gracques étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagemens et moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppression; ils auroient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie; et le sénat, en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes et à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, plutôt que le salut de l'état. Les

prétextes lui tinrent lieu de justice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le sang romain. Le peuple érigea des statues aux deux illustres victimes du sénat.

Cornélie avoit toujours regardé ses fils comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une constance admirable. On crut que l'âge et le malheur lui ôtoient le sentiment; « mais ceux qui pen-  
« soient de la sorte, dit Plutarque,  
« ne sentoient pas combien l'édu-  
« cation, jointe à des qualités supé-  
« rieures, est une puissante res-  
« source contre le chagrin, et que  
« si la fortune l'emporte quelque-  
« fois sur la vertu, elle ne lui enlève  
« pas les moyens de supporter cou-  
« rageusement les revers. » Corné-  
lie vécut tranquille dans la société des savans, honorée par tout ce qu'il y avoit de respectable, modèle d'urbanité et de vertu, en un mot, digne de l'admiration de Rome. Montrant ses fils à une dame curieuse de parure, elle avoit dit autrefois : *Voilà mes bijoux*; expression

Fin  
de l'illustre  
Cornélie,  
leur mère.

d'une ame noble , qui fait de ses devoirs son premier plaisir.

Révolte  
des esclaves.

Pendant que la ville étoit agitée de ces troubles , les esclaves se révoltèrent en Sicile , et donnèrent le titre de roi à un d'eux , nommé Eunus. La plupart étant des captifs qui avoient porté les armes , qui devoient détester les oppresseurs de leur patrie et de leurs personnes , il n'est pas étonnant qu'ils joignissent à cette haine une résolution aussi ferme que courageuse. Trois consuls leur firent la guerre. Elle finit par la prise d'Enna , où l'on en fit un

Établis-  
sement dans la  
Gaule.

massacre affreux. Quelque temps après , les Romains s'établirent dans la Gaule Transalpine. Les Marseillois , colonie grecque , dont ils étoient alliés depuis quelque temps , les avoient appelés à leurs secours contre leurs voisins. Le pays devoit exciter l'ambition de ces avides conquérans , qui ne secouroient qu'avec le desir de subjuguier. Ils fondèrent Aix en provence et Narbonne ; ils vainquirent les Allobroges et le Auvergnats (*Arverni*) ,  
contre

contre lesquels ils employèrent la perfidie, ainsi que la force des armes. Les Dalmates furent attaqués et vaincus vers le même temps. L'empire romain s'étendoit de toutes parts.

La Dalmatie  
subjuguée.

Mon plan n'embrasse point ces détails. Il est plus utile d'observer que le consul Scavrus, revenant de la Gaule, en 638, fit creuser par ses soldats des canaux dans le Plaisantin et le Parmesan, où les débordemens du Pô et d'autres rivières formoient des marais impraticables. Un travail si salutaire est plus louable qu'une conquête.

Marais  
desséchés  
par  
des canaux.

Observons aussi un trait particulier de probité, qui peut servir de modèle. L'orateur Crassus, encore très-jeune, accusoit en justice Papius Carbon, homme consulaire, grand ennemi des Gracques. Papius fut trahi par un esclave, qui enleva sa cassette pleine de papiers secrets, et la remit entre les mains de l'accusateur. Celui-ci, pénétré d'horreur pour la trahison, n'ouvrit point la cassette, d'où il auroit pu tirer des preuves convaincantes. Il

Belle action  
de  
l'orateur  
Crassus.

la renvoya, avec l'esclave chargé de fers, à Papirius. *J'aime mieux, dit-il, voir un ennemi criminel se sauver, que de le perdre par un si lâche moyen.* L'accusé n'en fut pas moins convaincu, et s'exila volontairement ou s'empoisonna.

---

 CHAPITRE II.

*Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince.*

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les trésors de toutes les nations y avoient allumé la soif des richesses, y avoient éteint les sentimens d'honneur et de vertu. Il ne faut que lire dans Salluste la guerre de Jugurtha, pour regarder le sénat comme un corps presque vendu à l'injustice. La contagion, sans doute, ne pouvoit avoir infecté tous ses membres. On en vit, même en des temps plus funestes, opposer l'exemple des vertus à celui des vices; mais le mal étoit déjà si répandu, que les remèdes n'avoient plus de force. Trente-deux sénateurs furent en vain dégradés par deux censeurs. Le nombre des coupables augmenta

Corruption  
affreuse  
dans  
le sénat.

de jour en jour, avec la violence des passions corruptrices.

Jugurtha  
dénoncé  
à Rome  
pour ses  
crimes.

Le vieux Masinissa, ce fidèle allié des Romains, avoit laissé trois fils, qui gouvernèrent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des deux autres, se trouva maître de tout. Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal et Hiempsal, il avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses frères, et déjà célèbre par sa valeur. Il espéroit enchaîner son ambition par la reconnoissance; mais à peine Micipsa eut-il expiré, que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince présageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, et alla implorer la justice des Romains.

Il corrompt  
les  
sénateurs,  
et se fait  
absoudre.

Depuis long-temps le meurtrier s'étoit assuré qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlèrent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. On se contenta d'envoyer dix commissaires en Afrique, et leur chef

Opimius s'y laissa corrompre. Non-seulement Jugurtha fut déclaré innocent ; mais il obtint des commissaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout ce qu'il pouvoit obtenir de la partialité de juges avares dont il achetoit la faveur.

Résolu d'envahir le reste, il prend bientôt les armes, poursuit Adherbal, et l'assiége dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent, parmi lesquels étoit Scaurus, prince du sénat, personnage consulaire, mais d'une réputation plus imposante que solide. Scaurus, parlant d'abord en Romain, menace l'usurpateur, et lui ordonne de lever le siège sans délai. La fraude et l'argent triomphent encore. Adherbal, abandonné, capitule, et Jugurtha l'assassine. Ce monstre, souillé du sang de ses frères, jouit arrogamment de leur dépouille.

Il continue  
ses  
entreprises  
criminelles.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si crians. Le peuple à Rome vouloit en connoître. Le sénat se vit obligé de donner quelque marque de justice et de vigueur ; il

642.  
Commence-  
ment de la  
guerre  
contre  
Jugurtha.

résolus de porter la guerre en Numidie. Le consul Calpurnius Pison partit avec Scaurus, qui étoit son lieutenant, hommes avides, et par conséquent disposés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité.

Tandis que le sénat gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, et conclut à sommer Jugurtha de comparoître, pour qu'on jugeât de sa soumission, feinte ou sincère. Le Numide, comptant sur ses trésors et sur la bassesse de ses nombreux partisans, vint à Rome, et gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un petit-fils de Masinissa, qui demandoit sa couronne; il partiten s'écriant: *O ville vénale! tu périrois bientôt, si tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.*

Scaurus, qui avoit été corrompu, juge et punit les autres coupables.

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commission destinée à poursuivre les traîtres que ce prince avoit corrompus, exila son

propre complice Calpurnius, et d'autres sénateurs, un pontife même, quoique jamais on n'eût exilé de pontife. Les plus coupables affectent quelquefois le plus de sévérité; comme si, en punissant les autres, ils pouvoient échapper au jugement du public.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors

Métellus  
continue la  
guerre de  
Numidie.

Aulus Posthumius, lâche et imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie.

Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, (tant on s'étoit relâché sur ces principes d'honneur qui devoient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide,) il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Outre deux cent mille livres pesant d'argent, il devoit livrer tous ses éléphants, et une partie de ses chevaux et de ses armes. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, ranima

Jugurtha  
vaincu,  
se défend  
encore.

son courage en lui inspirant de la défiance. Quoique dépouillé, il résolut de continuer la guerre, aimant mieux, disoit-il, mourir à la tête d'une armée, que de présenter au joug une tête ornée du diadème.

Marius,  
lieutenant  
du consul,  
homme  
dangereux.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célèbre Marius, plébéien de naissance très-obscur, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siège de Numance les regards et l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, ensuite préteur, après avoir essuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguoit. Enfin, c'étoit un de ces hommes ardents, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt et des conjonctures.

Il décrie  
son général

Aspirant au consulat, Marius, pour se donner du relief, n'eut pas

honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il l'accusoit d'une lenteur timide; il se vantoit de pouvoir finir la guerre en une seule campagne, avec la moitié moins de troupes. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer la première dignité de la république. Là, il redoubla ses invectives, et contre l'illustre Métellus, et contre toute la noblesse. En un mot, il gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, et chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisième fois, cette province à Métellus en qualité de proconsul. Ainsi triomphoit l'ambition.

et la noblesse, pour devenir consul.

On lui donne le commandement.

○ Dans ses harangues au peuple, avant son départ, Marius, plus hardi que jamais, déchargea sa bile sur les nobles, les traitant avec le dernier mépris, s'exaltant lui-même avec une insolente fierté. Le discours que lui prête Salluste est l'image de son caractère et de ses sentimens. On y reconnoît l'ame forte et grossière d'un soldat, qui ne trouve de grandeur que dans les vertus mili-

Ses invectives contre les nobles.

taires. Ses déclamations outrées renferment cependant d'utiles maximes, propres à faire rougir tout homme orgueilleux d'une naissance qu'il déshonore par ses actions. « La gloire des ancêtres, dit-il, est un flambeau pour les descendans : elle fait paroître au grand jour ou leurs vertus ou leurs vices. La noblesse exige comme une dette tous les honneurs, au lieu de les mériter comme récompenses. Qu'ils se trompent étrangement, ces orgueilleux ! Leurs ancêtres leur ont laissé en héritage ce qu'ils pouvoient ; des richesses, des images, l'éclat de leur nom : ils ne leur ont pas laissé la vertu ; ils ne le pouvoient. C'est la seule chose qu'on ne donne, qu'on ne reçoit point, etc. »

Métellus  
rappelé, et  
pendant  
honoré  
à Rome.

Ce reproche ne pouvoit tomber sur Métellus. Il étoit sage et vainqueur. Il espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui dé-

cerna le triomphe avec le surnom de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier. *La plus forte preuve de son innocence*, disoient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie*. Une accusation ainsi terminée valoit elle-même un triomphe.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de ce prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la manière la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque temps flotté entre la nature et l'intérêt, fait arrêter son beau-père, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de

---

647.  
Jugurtha  
livré aux  
Romains  
par  
une infâme  
trahison.

Marius, essuie les insultes de la soldatesque, et meurt en prison, victime de sa propre scélératesse, et de la vengeance d'une république corrompue, qui s'avoilissoit au sein de la victoire.

Rome  
s'enrichit  
encore  
par cette  
guerre.

Trois mille sept cents livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre que pour en commencer une autre? Mais nous approchons du temps où les dépouilles de l'univers seront l'aliment des guerres civiles; où les citoyens, pour se les arracher les uns aux autres, deviendront les ennemis de la république; où enfin Rome sera punie de ses injustices par les crimes de ses propres enfans. Marius, contre la règle, avoit enrôlé pour l'expédition d'Afrique, tout ce qu'il y avoit de plus vil et de plus indigent dans la populace. De tels soldats ne pouvoient

avoir des sentimens de citoyens. Un sordide intérêt les rendoit capables de tout oser, de tout entreprendre. Ils coururent se ranger sous ses enseignes. Dès-lors il fut aisé de prévoir que si des chefs de parti vouloient se rendre maîtres de la république, ils ne manqueroient point de satellites prêts à se vendre à leur ambition.

---



---

 CHAPITRE III.

*Invasion des Cimbres et des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre sociale.*

Invasion  
des Cimbres  
et des  
Teutons.

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres et les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés sur le Norique, (aujourd'hui la Bavière et le Tirol) et ensuite sur la Gaule, où quelques peuples gaulois s'unirent à eux. Ils avoient franchi la barrière des Pyrénées. Victorieux partout, ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome perdit dans une seule journée quatre-vingt mille hommes, en 648, sur les bords du Rhône, où deux armées consulaires s'étoient réunies.

Révolution  
qu'ils  
devoient  
faire  
un jour.

Voilà donc ces *Danois* ou ces *Normands*, comme on les appela depuis, qui pénètrent déjà dans les

plus belles contrées de l'Europe, pour y excercer leurs brigandages et y former des établissemens. Une des grandes révolutions de l'univers doit s'opérer par eux et par leurs semblables. La barbarie se répandra du nord au midi, détruira l'empire romain, changera tout, et les mœurs, et les opinions, et les lois. Rome trembla, comme elle avoit tremblé au temps de l'invasion des Gaulois.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les lois ne permettoient point de nommer consul un absent; elles vouloient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux consultats du même homme: on passa sur les règles ordinaires, et Marius, avant son retour d'Afrique, étoit consul pour la seconde fois. Il le fut quatre années de suite, jusqu'à la défaite entière des barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Marius est consul plusieurs années de suite pour les combats.

Dans la Gaule, où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il assujettit les troupes à la plus sévère discipline. Son neveu, tribun légionnaire, fort

Son habileté et sa prudence dans cette guerre.

débauché, ayant été tué par un soldat auquel il faisoit violence, le soldat fut récompensé au lieu d'être puni. Marius, assez politique pour profiter de la superstition, conduisoit pompeusement une prétendue prophétesse, dont il dictoit les oracles, et qui sembloit mettre à tous ses desseins le sceau de la divinité. Défié à un combat singulier par un des principaux chefs de l'armée ennemie : *S'il a envie de mourir*, répondit froidement le consul, *il peut s'aller pendre.*

65r.  
Il défait les  
Teutons,  
ensuite les  
Cimbres.

Les Teutons, quoique alors séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude et leur bravoure. Il attendit, pour hasarder une bataille, qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin, il les tailla en pièces près d'Aix en Provence : on fait monter leur perte à deux cent mille hommes tués, et quatre-vingt mille prisonniers. L'année suivante, dans son cinquième consultat, il défait de même à Verceil les Cimbres,

qui ravageoient l'Italie, où ils avoient pénétré par le Tirol. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes et femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; et que les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs cheveux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués: mais ils ne savoient que se battre en furieux, et mourir avec courage. Leur science militaire se réduisoit, autant qu'on en peut juger, à ne point se charger de butin, et à tout détruire pour ôter à l'ennemi tous les moyens de défense. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entièrement oublié; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Insatiable d'honneurs, sa-

Marius  
sacrifie tout  
à  
l'ambition  
de dominer.

crifiant tout à l'envie de dominer, obtint un sixième consultat à force d'argent et de bassesses; il se fit donner un collègue sans mérite, tandis que la grand Métellus étoit sur les rangs; il s'unit de la manière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, et avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu et du bien public.

Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat.

Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : « Que le sénat s'obligerait par serment de confirmer tout ce qui seroit statué par le peuple; sous peine, pour les sénateurs qui refuseroient le serment, d'être dégradés, et condamnés à une amende de vingt talens. » Le rusé consul affecta d'abord de s'y opposer, se déclara ensuite pour ce serment avec une restriction équivoque, et entraîna les sénateurs dans le piège. Métellus, qu'il vouloit perdre, persista seul à refuser. C'étoit s'exposer à un péril imminent. Ses amis le lui représentèrent en vain. Il leur répondit : *S'il n'y avoit jamais de risque à faire le bien, qui voudroit jamais faire le mal ?* Saturni-

Exil de Métellus.

nus l'exila le lendemain, malgré l'opposition de quelques tribuns. On l'exila. *Ou les choses changeront, dit-il, en partant de Rome, et le peuple revenu de son erreur me rappellera; ou elles ne changeront point, et alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* Elle changèrent effectivement par les fureurs même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

Ce tribun, voulant que Glaucia fût consul, fit assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux consuls de pourvoir à la sûreté de la république. On prend les armes contre les séditieux. On poursuit Saturninus dans la capitolé; il est massacré, aussi bien que Glaucia, malgré le desir qu'avoit Marius de les sauver l'un et l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui se consolait de l'oppression au sein de la philosophie et de la vertu; et dont l'exil, selon Velleius Paterculus, étoit plus glorieux que toutes ses dignités et tous ses triomphes.

---

653.  
Saturninus.  
puni de ses  
fureurs.

Métellus  
rappelé.

Avant son arrivée, Marius passa en Asie sous un vain prétexte, pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival dont le nom seul auroit dû le faire rougir.

Tout  
dégénéroit  
dans la  
république.

La république, au plus haut point de grandeur, penchoit sur le bord des précipices. On ne connoissoit plus guère ce généreux patriotisme, qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenoient les victimes des méchants. Rutilius, indignement accusé, parce qu'il avoit réprimé les concussions des publicains, s'exila volontairement sans avoir daigné se défendre. Quelqu'un lui disant que bientôt une guerre civile faciliteroit son rappel : *Quel mal vous ai-je fait, répondit-il, pour me souhaiter un rétablissement si funeste ? Puisse ma patrie rougir de mon exil, plutôt que de s'affliger de mon retour !*

Vexations  
des  
publicains.

Les publicains, chargés de percevoir les revenus de l'état, dévoient en quelque sorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étoient chevaliers, et que leur ordre étoit en possession des tribunaux, ils crai-

gnoient peu les recherches et la sévérité de la justice. D'ailleurs, le fruit des rapines, qui leur procuroit la considération avec la fortune, ne faisoit-il pas en quelque sorte un titre d'impunité?

Parmi les principaux magistrats, on voyoit même cet étalage d'opulence, et ces fantaisies de luxe qui supposent ou amènent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Crassus, quoique revêtu de la censure, se distinguoit par une magnificence qu'on auroit punie auparavant comme un désordre scandaleux. Selon Macrobe, il étoit si amoureux d'une murène apprivoisée, qu'après la mort de ce poisson, il en prit le deuil, et lui érigea un monument. Le sénateur Daronius, tribun du peuple, (car tous ambitionnoient le tribunat,) fit abroger la loi qui modéroit les dépenses de la table: il représenta cette loi comme *la rouille d'une dure et sauvage antiquité*. En un mot, des vices nouveaux enflammant chaque jour les passions, une étincelle pouvoit allumer les guerres civiles. La guerre

Luxe  
énorme des  
grands.

Fantaisie  
de l'orateur  
Crassus.

*social* en fut comme le prélude

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie aspiraient aux droits de citoyens romains. C. Gracchus, pour fortifier son parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, et avoit péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance et par ses talens, forma le dessein chimérique de satisfaire tout à la fois les alliés et tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices sont dominans. Il proposa des lois agraires, des établissemens de colonies, des distributions de blé, pour le soulagement du peuple; il proposa encore de partager entre les sénateurs et les chevaliers l'administration de la justice, dont ceux-ci abusoient publiquement; et de soumettre au jugement les magistrats qui prévariqueroient dans ce ministère. On dit sans preuve, que pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des sénateurs. Comme les alliés avoient une in-

662.  
Lois  
de Drusus,  
qui  
donnent  
lieu  
à la guerre.

Il ôte aux  
chevaliers  
une  
partie des  
tribunaux.

fluence considérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens et de leurs amis, Drusus se les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses lois passèrent, malgré de vives oppositions, tant il sut manier adroitement les esprits.

Outre l'inconvénient de multiplier à l'infini le nombre des citoyens, il y avoit un obstacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains, qui les regardoient comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, le tribun eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de ce service, il fut lui-même assassiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que personne n'auroit vue sur lui : *Faites plutôt, répondit-il, que mes*

Il ne peut  
procurer  
aux alliés le  
droit de  
citoyens.

Drusus  
assassiné,  
malgré  
sa vertu.

*actions soient exposées à la vue de tout le monde.*

Guerre  
sociale.  
Révolte  
des alliés.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert; ils prennent les armes; ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline et la science militaire des Romains, et que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses et les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle, sur le plan de celle dont ils veulent se couer le joug. Ils se donnent des consuls, des préteurs et d'autres magistrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompeius Strabon, père du fameux Pompée. Après la première campagne, ils envoient demander justice; et représentent qu'ils ont eu assez de part au succès de Rome, pour en partager les avantages. Le sénat répond, avec sa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils se soumettent en reconnoissant leur faute; qu'autrement ils se gardent bien d'envoyer des ambassadeurs. On se  
bat

bat dès-lors avec plus d'acharnement, et les succès varient de part et d'autre.

Il fallut que la politique romaine joignît l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis, contre l'usage, et avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidèles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se rallentit tout à coup. Chaque peuple se détachoit de la ligue, pour obtenir, par un traité particulier, l'objet de ses prétentions. Les Samnites et les Lucaniens s'obstinèrent seuls à ne point quitter les armes.

La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens.

On trouva d'abord le secret de rendre presque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la supériorité des suffrages, on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernières. Ils y consentirent ; soit qu'ils ne prévis-

664.  
On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes.

sent pas les suites de cet arrangement, soit que la qualité de citoyens suffît pour les satisfaire.

Les  
chevaliers  
dépoüillés  
des  
tribunaux.

Toutes les lois de Drusus avoient été abolies après sa mort. Le tribun Plautius réussit mieux à dépouiller les chevaliers de leur juridiction. Il fit passer en loi, que chaque tribu nommeroit chaque année quinze citoyens, parmi lesquels on choisiroit les juges des causes civiles. Mais l'audace des méchans ne pouvoit plus supporter de frein. Afellion, préteur, qui protégeoit les pauvres contre les usures et les violences des créanciers, fut assassiné dans le temps qu'il faisoit un sacrifice, sans que le sénat pût découvrir les auteurs d'un crime si atroce et si éclatant.

Crime  
atroce  
impuni.

Victimes  
humaines  
défendues.

L'usage d'immoler des victimes humaines, avoit eu lieu en certaines conjonctures. On venoit récemment de le proscrire. C'étoit un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les passions furieuses immoler et les citoyens et la république.

---



---

 NEUVIÈME ÉPOQUE.

## GUERRES CIVILES.

## RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

*Depuis l'an l'an de Rome 665 jus-  
qu'en 724.*

---



---

## CHAPITRE PREMIER.

*Marius et Sylla commencent la  
guerre civile.*

DE la guerre sociale aux guerres civiles, il n'y avoit qu'un pas. On avoit appris à verser un sang que la nature et les lois devoient rendre cher; les factions s'étoient familiarisées avec la violence. Dès qu'un ambitieux vouloit l'emporter par les armes, pouvoit-il manquer de ministres de sa fureur? Marius et Sylla donnèrent ce funeste exemple.

La guerre sociale conduit aux guerres civiles.

Nous avons fait connoître le premier ; l'autre mérite davantage d'être connu.

Sylla ;  
distingué  
par  
sa noblesse  
et par  
ses talens.

Il étoit de l'illustre famille Cornélia, descendant de Cornélius Rufinus, que les censeurs chassèrent du sénat, l'an de Rome 477, parce qu'il possédoit plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'étoit depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit, cultivés par la littérature et la politesse, animés par l'ambition et par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande souplesse de caractère, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs, il savoit y renoncer pour la réputation et la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amassé des richesses, dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *Comment seriez-vous honnête homme, vous à qui votre père n'a rien laissé, et qui êtes maintenant si riche ?*

Il s'élève aux  
premières  
dignités.

Après la guerre de Numidie, l'argent et l'intrigue lui procurèrent la préture. Il donna le spectacle d'un

combat de cent lions contre des hommes; spectacle affreux, mais conforme au goût des Romains, et qui contribua peut-être à lui attirer beaucoup de partisans. Ses exploits dans la guerre sociale, où il éclipsa Marius, augmentèrent l'attachement pour sa personne. Sa générosité, son indulgence lui attachèrent sur-tout les soldats. Il s'en faisoit chérir aux dépens de la discipline. Albinus, qui commandoit sous lui, ayant été tué dans une sédition militaire: *Les troupes*, dit-il froidement, *expieront cette faute quand elles rencontreront l'ennemi.* Il devint consul, et fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connoître.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le succès de l'expédition de Numidie; et quoique vieux, pesant et infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à son rival, il s'unit avec Sulpitius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours escorté de satellites, qu'il appeloit imprudem-

---

665.  
Marius  
lui enlève le  
comman-  
dement  
de la guerre  
contre  
Mithridate,  
par  
le moyen du  
tribun  
Sulpitius.

ment son *anti-sénat*. Après un combat où les deux consuls furent en danger de perdre la vie, ce tribun fit passer en loi, que les alliés, nouvellement admis au nombre des citoyens, seroient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles, selon les dernières conventions. Il devint ainsi maître des suffrages. Il proposa ensuite de nommer Marius, alors simple particulier, général de l'armée contre Mithridate; et il n'eut aucune peine à l'obtenir.

Sylla entre  
à Rome  
l'épée à la  
main.

Sylla s'étoit rendu à son camp. Résolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de ses soldats, il marche vers Rome, où plusieurs des ses partisans avoient été massacrés. Il y entre l'épée à la main; il menace de mettre le feu aux maisons, si l'on fait de la résistance. Marius et Sulpitius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir, et empêche tout désordre. Il fait casser les lois du tribun; il rétablit l'ancienne règle, de ne proposer aucune loi que le sénat n'eût approuvée; il substitue même

Change-  
mens qu'il  
y fait.

les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple, intimidé, confirme tous ces changemens. La république étoit à un point d'instabilité, où le plus fort devoit imposer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Pour satisfaire sa vengeance, le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius et son fils, Sulpitius et neuf de leurs principaux partisans. Q. Scévoia, savant et vertueux citoyen, lui résiste courageusement. « Ni vos soldats, ni vos menaces, dit-il, ne m'obligent de déshonorer ma vieillesse, en déclarant ennemi de Rome celui par qui Rome et l'Italie ont été sauvés. » Mais les autres sénateurs se montrent faciles et complaisans. On rend un décret de proscription. La tête de Sulpitius, portée à Rome, devint un spectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes, où il se cachoit. Un soldat qui devoit être son bourreau, n'osa frapper ce grand général, et les Minturnois favorisèrent son évasion en Afrique. Le commandant de cette

Décret de proscription.

Marius sur les ruines de Carthage.

province lui ayant envoyé ordre d'en sortir, il répondit fièrement à l'officier qui faisoit la commission : *Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des vicissitudes de la fortune ! Il se retira ensuite dans une île, où avec son fils il attendit quelque révolution en sa faveur.

666.  
 Cinna ,  
 consul ,  
 se déclare  
 contre Sylla,  
 et se fait  
 chasser.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partisan de Marius, fut nommé consul. Sylla y consentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ses intérêts. Il témoigna même être charmé de ce que le peuple usoit de la liberté qu'il disoit lui avoir rendue. Cette modération ne désarma point la haine. Le nouveau consul, quoique son parent, le fit d'abord accuser par un tribun, et l'obligea ainsi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate; car les poursuites cessoient contre un citoyen employé au service de la république. Après son départ, Cinna se donne carrière. Il renouvelle la loi de Sulpitius par rapport aux

alliés. L'autre consul, Octavius, s'y oppose; on en vient aux armes, la place publique regorge de sang. L'ennemi de Sylla est chassé de Rome, privé du consulat, et on lui donne pour successeur Mérula, prêtre de Jupiter.

Cinna se retire chez les alliés, qui trouvoient leur avantage dans les troubles de Rome. Ils prennent les armes en sa faveur; et avec les Romains mécontents, ils forment bientôt une armée des plus nombreuses. La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient; il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux assiègent la ville. Le sénat augmente leur audace en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius et les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis; et ce massacre s'exécute.

Marius et Cinna assiègent Rome, et massacrent leurs ennemis.

Qu'on imagine une ville prise

Idee

générale  
des  
malheurs de  
Rome.

d'assaut par des barbares ; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues ; les richesses ou la puissance devenues un titre de proscription ; la soif du sang irritée par le carnage même ; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant, à l'âge de plus de soixante et dix ans, les cruautés de Ciinna ; c'est le spectacle que présente Rome.

Illustres  
proscrits.

Parmi les victimes de la proscription, furent ce même Catulus, qui avoit eu tant de part aux victoires sur les Cimbres et les Teutons ; Antoine, cet orateur célèbre dont Cicéron faisoit tant d'éloges, sans prévoir qu'il périroit comme lui ; Crassus, illustre sénateur, qui vit massacrer un de ses fils, et prévint le coup de ses meurtriers en se tuant. Mérula, grand-prêtre de Jupiter, se fit ouvrir les veines dans le temple de ce dieu ; il voulut mourir sur son siège pontifical, où personne n'osa depuis s'asseoir dans l'espace de près de quatre-vingts ans. \*

\* En 742 ; Auguste ajouta cette dignité à

Je rapporterai un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux frères se battirent sans se connoître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, et se tua lui-même sur le bûcher de son frère, pour mêler ses cendres aux siennes.

Frère  
qui a tué  
son frère.

A la fin de cette année de massacres, Cinna et Marius s'emparèrent du consulat; ils ne daignèrent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans ressources du côté de la raison, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, et il y trouva une mort digne de lui. Monstre de scélératesse et de cruauté, s'il sauva Rome, ce

Mort  
de Marius  
dans son  
septième  
consulat.

L'ambition  
le rendit  
malheureux.

---

ses autres titres. La superstition la rendoit précieuse pour la sûreté de sa personne; car on regardoit comme un augure des plus funestes la mort d'un prêtre de Jupiter (*flamen dialis*) pendant qu'il étoit en exercice.

ne fut que pour la perdre. Les lettres, qu'il affectoit tant de mépriser, auroient pu du moins lui apprendre qu'il se tourmentoit à la poursuite d'une chimère de bonheur; que sept consultats n'étoient qu'un foible remède aux agitations d'une ame livrée au crime; et qu'un pouvoir injuste, exercé avec barbarie, n'est qu'un fléau pour les oppresseurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas son exemple: il réfuteroit leurs invectives.

Barbarie  
de Fimbria  
contre  
le pontife  
Scévola.

Selon Valère-Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ses plus fougueux partisans, fit assassiner l'illustre pontife Scévola. La blessure n'étant pas mortelle, il le cita en justice. *De quoi prétendez-vous accuser un homme si respectable ?* lui demanda quelqu'un : *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devoit le tuer*. Ce récit paroît absurde; mais de tels hommes étoient pires que les bêtes féroces.

---



---

 CHAPITRE II.

*Expéditions de Sylla dans la Grèce  
et en Asie. — Mithridate, redou-  
table ennemi de Rome.*

IL est temps de suivre Sylla dans ses expéditions, et de connoître le fameux ennemi auquel il faisoit la guerre. On a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux souverains, protégeoit les uns, pour dompter les autres, et se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à cette ambitieuse puissance. Issu des anciens monarques de Perses, il étoit le seizième de sa race qui possédoit le royaume de Pont. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avanta-

Mithridate  
ennemi  
redoutable  
de Rome.

geuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, et son ambition ne connoissoit point de bornes. Trois cent mille hommes de pied et quarante mille chevaux, sans compter les auxiliaires, lui formoient une armée à laquelle il ne manquoit, pour devenir la terreur de Rome, que la discipline romaine.

Ses  
conquêtes  
en Asie  
et en Grèce.

Massacre  
des  
Romains.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, et la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Asie-mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel massacre, exécuté dans toutes les provinces avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome étoit odieux en Asie. Oppius et Manius, deux généraux qui tombèrent entre ses mains, furent chargés d'opprobres cruels. Il fit verser de l'or fondu dans la gorge du dernier, après l'avoir forcé de

déclarer publiquement que son avarice étoit la cause de la guerre.

Enfin Mithridate envahit la Grèce par ses généraux. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître. Aristion, sophiste ambitieux, lui inspira cet enthousiasme en faveur de Mithridate qu'il servoit alors. Il le rendit maître de la ville, et la gouverna en tyran : digne chef d'un peuple esclave, dont l'ancienne gloire se réduisoit à des disputes de mots.

Les  
Athéniens  
se livrent  
à lui.

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grèce, et résolut de prendre Athènes et le Pirée tout à la fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, (car il prodiguoit l'argent aux soldats pour les attacher à son parti,) il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'on ne pouvoit point douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses

667.

Sylla se rend  
maître  
d'Athènes,  
et  
l'épargne à  
cause  
des grands  
hommes  
qu'elle  
a produits.

*troupes.* Les Athéniens railloient de leur côté, quoique environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés ou plutôt ceux d'Aristion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamine. *Allez, leur répondit-il, heureux et glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles : je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut, et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raser, se laissa fléchir ; il *pardonna aux vivans en considération des morts* : ce fut son expression. Tant la gloire des anciens héros d'Athènes, et des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore du respect dans l'abjection de cette fameuse république ! Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il remporte  
deux  
grandes  
victoires.

Deux victoires complètes remportées ensuite par Sylla, l'une à

Chéronné, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, et affrontant le danger: *Il m'est glorieux de mourir ici, s'écria-t-il; vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomène.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisième fois, exerçoit avec son collègue Carbon, une tyrannie atroce. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la

Il rejette  
avec fierté  
les offres  
du général  
de  
Mithridate.

Belles  
paroles de  
Sylla.

flotte qu'il commandoit. Archélaüs  
répondit qu'il détestoit la trahison.  
*Quoi donc*, reprit Sylla, *toi, Cap-*  
*padocien, l'esclave ou l'ami d'un*  
*roi barbare, tu rougirois d'acheter*  
*à ce prix une couronne; et à un*  
*général romain, à Sylla, tu oser*  
*parler de trahison!* Il finit par  
prescrire les conditions, auxquelles  
Mithridate pourroit obtenir la paix:  
« Qu'il abandonnât toutes ses con-  
« quêtes, et se renfermât dans le  
« royaume de ses pères; qu'il rendit  
« les prisonniers et les esclaves  
« fugitifs; qu'il payât aux Romains  
« deux mille talens, et leur livrât  
« soixante et dix vaisseaux de guer-  
« re. » Archélaüs promit tout, sans  
l'aveu de Mithridate.

Flaccus  
envoyé  
contre  
Sylla, tué  
par  
Fimbria.

Cependant Valérius Flaccus, que  
Cinna avoit nommé général, venoit  
dépouiller Sylla du commandement,  
par ordre du sénat même: ordre  
difficile à exécuter. Ses troupes,  
excepté deux légions, passèrent sous  
les drapeaux de Sylla. Flaccus,  
ne pouvant rien contre lui, prit la  
route de Byzance pour attaquer  
Mithridate. Mais il fut tué par son

propre lieutenant, le fougueux Fimbria, qu'il avoit déposé, et qui ne respectoit aucun devoir. Fimbria s'empare du commandement; il commence la guerre en Asie avec beaucoup de succès. Il excitoit les troupes par le pillage et la licence, sans prévoir que des troupes corrompues ne seroient pas long-temps soumises.

Alors Mithridate ayant demandé à Sylla une entrevue, se soumet aux conditions déjà proposées. Le traité à peine conclu, Sylla marche contre Fimbria, son ennemi personnel. Il le fait sommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuse, est abandonné de ses soldats, et se perce de son épée, après avoir tenté inutilement de faire assassiner le général. Il avoit les talens et la méchanceté de Marius.

L'heureux Sylla, triomphant ainsi de tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, montèrent, selon Plutarque, à vingt mille talens. Il distribua partout

Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate.

Sylla enrichit son armée, qui se corrompt.

ses légions; il fit donner à chaque soldat seize drachmes par jour outre le logement et la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chute de la discipline. « On y  
 « alors pour la première fois, dit  
 « Salluste, une armée romaine  
 « prendre le goût du vin et de  
 « femmes, le goût des statues, de  
 « tableaux, de vases ciselés; et  
 « dépouiller les particuliers, les  
 « villes et les temples; piller enfin  
 « le sacré et le profane. » Cet  
 esprit de rapacité s'accrut tous les  
 jours. Autant Sylla mérite sans  
 doute de reproches, pour avoir  
 énervé la discipline, autant peut-  
 on l'admirer d'avoir suspendu son  
 ressentiment, d'avoir négligé ses  
 intérêts personnels, pour finir la  
 guerre contre Mithridate. « Il  
 « crut devoir abattre l'ennemi, dit  
 « Paternus, avant de se venger  
 « du citoyen. » Mais la cruelle ven-  
 geance souillera bientôt sa gloire;  
 et l'adversaire de Marius en sera  
 pour un temps l'imitateur.

Désordres  
 dans Rome.

Un dérangement universel dans  
 les finances de l'état, dans les for-

tunes particulières, causé par la défiance et par les alarmes des Romains, sur-tout par la perte de l'Asie, où ils avoient une infinité d'établissemens; la foi publique ruinée par les suites de cette violente secousse; des altérations de monnaie, qui rendoient tout incertain dans le commerce, augmentèrent les désordres de Rome après la mort de Marius.

Cinna et Carbon, toujours consuls, avoient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une sédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Castricius, premier magistrat de Plaisance, refusant de lui obéir : *J'ai bien des épées*, lui dit Carbon; *et moi*, répondit courageusement le magistrat, *j'ai bien des années*. On rapporte un mot assez semblable de Solon à Pisisstrate : il exprime les sentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien en comparaison de la vertu.

Un  
magistrat de  
Plaisance  
résiste  
au consul  
Carbon.

## CHAPITRE III.

*Retour de Sylla. — Ses proscriptions  
— Sa dictature et sa mort.*

670.  
Retour  
de Sylla.

On se jette  
dans  
son parti.

PLUS de deux cent mille hommes étoient en armes pour s'opposer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes; mais ses soldats le chérissoient, et il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. *C'est un lion et un renard*, disoit Carbon en parlant de ce général; *je crains plus le renard que le lion.* Céthégus, Verrès, Pompée, déjà distingué par son mérite, quoique fort jeune, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire, se rangèrent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis : *Je te donne pour es-*

*corte, dit Sylla, ton père, ton frère, les proches, indignement égorgés, et dont je poursuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Crassus, et la commission fut remplie avec succès.

Le consul Norbanus est défait <sup>Il remporte plusieurs grandes victoires.</sup> dans une bataille, où périrent sept mille hommes de son côté. L'année suivante, le jeune Marius \*, consul, après avoir fait massacrer un grand nombre de sénateurs, combat à son tour, voit son armée taillée en pièces. Selon les Mémoires de Sylla, cités par Plutarque, le vainqueur perdit seulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, et fit huit mille prisonniers. Comment le croire, en supposant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-temps avec une égale valeur ?

Une dernière victoire, remportée aux portes de Rome sur les Samnites et les Lucaniens, fut encore plus glorieuse pour Sylla. Ces indomp-

Télésius défait.

---

\* Les uns le disent petit-fils; les autres, fils adoptif du fameux Marius.

tables ennemis du nom romain continuoient opiniâtrément la guerre *sociale*. Ils avoient pour chef Télésinus, général aussi habile que vaillant. Ils ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Télésinus resta mort sur le champ de bataille. Sylla fit cruellement massacrer six mille hommes, qui avoient mis bas les armes, et auxquels il avoit promis la vie. La rage des guerres civiles devoit produire bien d'autres horreurs.

Cruauté  
perfidie  
envers les  
vaincus.

Il proscriit  
tous  
ses ennemis.

Dans l'histoire des barbaries humaines, il est peu d'exemples d'atrocités comparables à celles des proscriptions de Sylla. Quelqu'un lui disant : « Nous ne demandons  
« pas grace pour ceux que vous êtes  
« résolu de faire mourir ; mais du  
« moins tirez d'inquiétude ceux que  
« vous voulez sauver. » *Je ne sais pas  
encore*, répondit-il, *à qui j'accorde-  
rai la vie.* — Hé bien, répliqua-t-on,  
*nommez ceux que vous voulez ex-  
terminer.* Le lendemain parut une  
liste de quatre-vingts pros crits, dont  
les premiers étoient Carbon et Ma-  
rius, actuellement consuls ; le sur-  
lendemain,

lendemain, une autre liste de deux cent vingt, et une autre pareille le jour suivant. Enfin le tyran déclara qu'il ne pardonneroit à aucun de ses ennemis.

Leur donner asile étoit un crime capital, quelque liaison de parenté qu'on eût avec eux. L'esclave fut invité par des récompenses à tuer son maître, le fils même à tuer son père : la tête d'un proscrit étoit payée deux talens. On confisquoit les biens ; on punissait jusqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés, comme infâmes, à ne posséder aucune charge. Rome, les provinces, se changèrent en boucheries pour une foule de citoyens, dont plusieurs ne furent immolés que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'est ma terre qui me proscrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paisible, éloigné de toute affaire.

La cruauté  
poussée aux  
derniers  
excès.

Il suffiroit de dire que Catilina, le bourreau de son propre frère et de son beau-frère, fut le principal ministre de la fureur. Après avoir

Catilina  
se signale  
dans  
la proscrip-  
tion.

présenté à Sylla dans la place publique la tête sanglante d'un proscrit, il se lava les mains dans l'eau lustrale d'un temple, comme pour insulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort  
des deux  
consuls,  
Marius et  
Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Préneste (Palestrine), où il s'étoit retiré, convint avec un ami de se donner mutuellement la mort: ils se percèrent de leurs épées. Carbon, l'autre consul, avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds, et ordonna son supplice, quoique Carbon eût des droits à sa reconnaissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition. Ainsi leur patriotisme, éteint par le vice, ne laissoit aux citoyens que des passions furieuses, que des crimes et des massacres.

672.  
Sylla,  
dictateur  
perpétuel.

La république n'existoit plus; un seul étoit maître de tout: l'épée faisoit son titre et le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit pro-

poser au peuple de nommer un dictateur sans limitation de temps, pour réparer les maux de l'Etat; il s'offrit à remplir cette charge, si on vouloit la lui confier. C'étoit se nommer lui-même avec adresse, en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel, puisqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Sylla, que les conjonctures avoient rendu le tyran de Rome, fit des lois très-sages, quand il se trouva maître absolu. Il réprima le meurtre et les violences; il rendit au sénat les tribunaux; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vides que la guerre et les proscriptions y avoient occasionnés; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoir été questeur, et au consulat, qu'après avoir exercé la préture; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre, selon les anciennes lois; il restreignit la puissance tribunitienne, en

Il fit des lois propres à rétablir le bon ordre.

défendant aux tribuns de se mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, et qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure. Dès-lors le tribunat ne pouvoit guère tenter les ambitieux. Comment auroient-ils renoncé aux premières charges de la république?

674.  
Il abdiqua  
courageuse-  
ment la  
dictature.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes, quatre-vingt-dix sénateurs, et plus de deux mille six cents chevaliers par les proscriptions; qu'après avoir élevé sa puissance sur les ruines de tant de familles, de tant de villes, de la république même, Sylla voulût et osât abdiquer la dictature. Il le fit; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place, sans licteurs, avec un petit nombre d'amis; mais il avoit affranchi et élevé au rang de citoyens dix mille esclaves, il avoit donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats: il avoit répandu les bienfaits sur ses partisans: eux seuls

Ce qui  
pouvoit le  
rassurer  
dans  
le péril.

étoient en possession des emplois civils et militaires. Les défenseurs ne pouvoient donc lui manquer, et la terreur de son nom lui servoit de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *Ce jeune homme sera cause qu'un autre dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.*

Les plaisirs et la débauche, auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore d'affaires publiques, et travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus. Son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même, portoit en substance que *personne n'avoit fait tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis.* Il avoit pris le surnom d'*heureux*, soit qu'il crût la fortune attachée à sa personne, soit qu'il voulût le

Il meurt de ses débauches l'année suivante.

faire croire. Mais s'il fut heureux dans ses entreprises, il ne connut point le vrai bonheur, incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les passions. Un siècle plus tôt, il auroit peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le força, en quelque sorte, d'être méchant, et il ne devint oppresseur que pour se venger de l'oppression d'un scélérat. Tel est l'empire des circonstances sur le cœur humain, quand il n'a pas des règles fixes de sagesse.

---

676.  
Lépidus  
renouvelle  
la guerre  
civile par  
ambition.

On avoit appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvoit asservir la république. Ainsi les factions devoient se multiplier de jour en jour. Le consul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catulus, son collègue, lui tint tête. Ils alloient recommencer la guerre civile, si le sénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus, au sortir de charge, se crut dégagé de sa promesse; il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un second con-

sulat l'épée à la main. Repoussé, vaincu par Catulus et par Pompée, il passa en Sardaigne, où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de sa femme.

Il est vaincu, et meurt de chagrin.

---



---

 CHAPITRE IV.

*Guerre de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates.*

Sertorius  
soutient  
encore en  
Espagne  
le parti de  
Marius.

UN homme vraiment redoutable, Sertorius, relevoit le parti de Marius en Espagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices et des factions; après avoir essuyé beaucoup d'infortunes, il se retira chez les Lusitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Il fut bientôt maître de l'esprit de ces barbares. Une biche apprivoisée, par laquelle il se disoit instruit miraculeusement des choses qu'il découvroit par sa prudence, n'étoit pas un instrument trop grossier pour tromper leur superstition; mais à cette ressource il en joignit de plus efficaces, la sagesse du gouvernement et les victoires.

Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches savantes, les stratagèmes, les attaques brusques faites à propos sans rien hasarder, la discipline jointe au courage, l'admiration et la confiance qu'il inspiroit à ses soldats, sembloient augmenter ses forces dans toutes les occasions. Du vivant de Sylla, une foule d'illustres mécontents se réfugièrent auprès de Sertorius. Il en fit un sénat qu'il appelloit *le sénat romain*. En effet, il auroit eu quelque raison de dire, comme dans Corneille : *Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.*

Ses talens  
et ses  
victoires.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entière, sous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna, qui, cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ses soldats

678.

Il résiste  
à Pompée et  
à  
Métellus.

de se joindre à cet illustre général. Pompée et Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Il méprisoit même le premier; et l'ayant battu dans une action : *C'est un enfant, dit-il, que je renverrai à ses parens, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Le dernier n'eut pas honte de mettre sa tête à prix. Cent talens et vingt mille arpens de terre devoient être la récompense de l'assassin. Cette politique de brigands exposoit Sertorius à mille trahisons. Il devint sévère. Une conspiration se forma autour de lui : Perpenna en étoit le chef, et le fit lâchement égorger dans un festin.

---

680.  
Perpenna le  
fit  
assassiner.  
Bon trait  
de  
Sertorius  
à l'égard de  
Mithridate.

Peu de temps avant sa mort, Sertorius reçut une ambassade de Mithridate, qui lui offroit des secours, et lui demandoit la restitution de l'Asie. Il répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcheroit point de reprendre la Bithynie et la Cappadoce, sur lesquelles les Romains n'avoient aucun droit; mais qu'à l'égard de l'Asie-mineure qu'ils possédoient légitimement, jamais il ne souffriroit que ce prince les en

dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir*, ajouta-t-il, *à l'agrandissement de la république, et non m'agrandir de ses pertes.* Quel Romain !

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu et pris, il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on pouvoit découvrir ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, et ordonna le supplice de Perpenna ; ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits : il se vantoit, par l'inscription, d'avoir soumis huit cent soixante et seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, malgré ses succès, et qui voulut toujours être sans égal.

Pompée  
finit  
la guerre.

Sa vanité.

Quoique simple chevalier, il fut

Il eut les

honneurs  
du  
triomphe. honoré du triomphe. En 672, il avoit déjà eu cet honneur, après une expédition en Afrique. Sylla refusant alors d'y consentir : *Penses donc*, lui dit fièrement Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant.* Ces paroles hardies arrachèrent le consentement du dictateur.

Révolte  
et  
guerre des  
esclaves  
gladiateurs. Rome, accoutumée à vaincre les nations, mais déjà vaincue par leurs vices et leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante, contre ses propres esclaves. Deux révoltes d'esclaves en Sicile avoient appris combien le joug des Romains étoit abhorré. Celle-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés qui gémissaient dans la servitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante et dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites; un préteur reçut le même affront

Spartacus,  
leur  
général,  
remporte  
des  
victoires.

à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirèrent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse et aguerrie. On fit marcher les deux consuls et un préteur pour le combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, devoient d'être taillés en pièces par les Romains.

Déjà il menaçoit Rome; il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, et la termina heureusement, après avoir rétabli la discipline presque anéantie. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer: *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança longtemps. Les esclaves furent battus, et leur chef, couvert de blessures,

---

682.  
Crassus le  
défait.

expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

Pompée  
s'attribue  
l'honneur  
de la  
victoire.

Cinq mille fuyards se rallient; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat: *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves; mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rébellion.* Cet ambitieux citoyen tournoit tout à son avantage; il éblouissoit la multitude, en exagérant ses services; il vouloit qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout puissant; il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures lois de Sylla; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir; il devint l'idole du peuple, dont il flattoit les préjugés. L'opulent Crassus, son collègue et son rival, eut beau donner un festin de dix mille tables, et distribuer aux pauvres du blé pour trois mois, ces profusions immenses ne balancèrent point l'énorme crédit de Pompée, quoiqu'il n'y eût guère de moyen plus sûr de captiver la multitude.

Il devient  
l'idole  
du peuple,  
malgré les  
profusions  
de Crassus.

Des milliers de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infestoient les mers, pillotent jusqu'aux temples, désoloient les provinces, ruinoient le commerce et répandoient la famine. Les Ciliciens s'étoient livrés à ce genre de brigandage : ils y avoient acquis des richesses, de la puissance, au point de former une république, tandis que les Romains s'acharnent les uns sur les autres. Pompée paroît seul capable de les vaincre. Le tribun Gabinus propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats et de matelots qu'il voudroit ; de puiser dans le trésor public tout l'argent qu'il jugeroit nécessaire, sans avoir de comptes à rendre, et de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa puissance devoit s'étendre sur toute la Méditerranée, et jusqu'à cinquante milles en terre ferme. La commission étoit pour trois ans. Cette loi odieuse, qui tendoit à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppositions. Pompée lui-même y opposa une fausse mo-

686.

La loi  
Gabinia lui  
donne  
un pouvoir  
excessif.

destie. La loi passa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaisseaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, et six mille talens attiques. Avec de pareils moyens, l'homme le plus médiocre peut faire de grandes choses en apparence, et surprendre l'admiration sans la mériter.

Il dissipe les pirates.

Les pirates furent détruits ou dissipés en quatre mois. L'enthousiasme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abusa point de sa puissance, c'est qu'il craignoit le soupçon de tyrannie. Il en devint plus puissant, comme il l'espéroit sans doute, et la guerre d'Asie lui ouvrit un autre théâtre.

## CHAPITRE V.

*Fin de la guerre de Mithridate. —  
Lucullus supplanté par Pompée.*

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre; car sa haine implacable pour les Romains ne cédoit à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le temps où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever cet héritage au peuple ambitieux qui vouloit l'empire de l'univers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique; il y substitua les armes et la discipline des Romains; enfin il avoit formé des soldats, et il étoit grand capitaine.

Mithridate avoit recommencé la guerre, et aguerri ses troupes.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta et Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des

679.  
Lucullus  
envoyé  
contre ce  
prince.

Conduite  
et succès de  
ce général.

lettres et des sciences tous les talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Cicéron exagère par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général, par les livres seuls et les conversations, dans le trajet de Rome en Asie. Lucullus débute comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers et à la licence des troupes; il sauva son collègue, battu par Mithridate; il fit lever à ce prince le siège de Cyzique, où périt presque toute son armée, quoique extrêmement nombreuse; il le chassa de la Bithynie, et ensuite de son royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs et ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

684.  
Il défait  
Tigrane,  
roi  
d'Arménie.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle. Mais Tigrane, dont la domination s'étendoit jusques en Syrie, où les Séleucides avoient tout perdu par leur foiblesse, Ti-

grane, dis-je, avec des troupes innombrables et de grands trésors, n'avoit qu'un sot orgueil et une aveugle témérité. Lucullus passe l'Euphrate et le Tigre sans peine, parce qu'on ne le croyoit pas assez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un observant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier : *Hé bien, dit-il, j'en ferai un jour heureux.* En effet, il tailla en pièces les ennemis. Sa victoire fut suivie de la prise de Tigranocerte. L'année suivante, il passa le mont Taurus. Tigrane et Mithridate étoient réunis : il les attaqua et les mit en fuite. Rien n'égaloit encore la vaillance des Romains; mais il manquoient de vertus, non moins nécessaires pour assurer le succès des entreprises.

Lucullus, avec des qualités sublimes, n'avoit pas le talent de se faire aimer. Officiers et soldats souffroient d'autant plus impatiemment sa hauteur, sa sévérité pour

La  
mutinerie  
de  
ses troupes  
occasionne  
des revers.

le maintien de la discipline, que les mœurs corrompues se porteroient davantage à la licence. On savaient que ses envieux déclamoient contre Rome contre lui, et l'accusoient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt et d'ambition. Enfin les troupes se mutinèrent plusieurs fois. Tigrane et Mithridate, profitant des conjonctures, rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine, sous les ordres de Tiagrins, fut entièrement défaite; et Lucullus se vit abandonné de ses soldats, lorsqu'il s'empressoit de réparer ces malheurs.

---

687.  
La loi  
Manilia fait  
passer le  
commandement de  
cette guerre  
à Pompée.

C'étoit une circonstance aussi favorable à Pompée, que honteuse pour la république. Vainqueur des pirates, il se trouvoit en Asie : ses partisans saisirent avec zèle l'occasion. Le tribun Manilius proposa de rappeler Lucullus, et d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et Tigrane, en lui laissant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Par-là on lui confioit toutes les forces de l'état, on le rendoit maître

absolu de la mer et de la terre. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais César, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des lois; Cicéron, alors préteur, qui avoit besoin de l'amitié de Pompée; d'autres personnages illustres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, soutinrent la loi de Manilius. Le peuple suivit son penchant, sans prévoir qu'il pourroit un jour en être la victime.

On voit ici combien les souplesses de l'ambition sont quelquefois basses et grossières. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-je donc jamais du repos, disoit-il? Ne pourrai-je vivre dans la retraite avec une épouse chérie? Heureux les hommes qui passent des jours tranquilles au sein de l'obscurité! » Cette hypocrisie choqua même ses amis; mais le

Pompée  
dissimule  
son  
ambition en  
hypocrite.

vulgaire en fut vraisemblablement la dupe. Les apparences le trompent si aisément!

Il déprime  
les exploits  
de Lucullus.

Leurs  
reproches  
mutuels.

Si Pompée avoit été digne de sa fortune, il auroit du moins respecté le mérite et les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. L'entendre, Lucullus n'avoit eu que des succès faciles, et ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci, blessé des reproches injurieux de son rival, lui reprochoit avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le combat contre des ennemis déjà vaincus, et de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer; semblable à ces lâches oiseaux, qui ne fondent que sur des corps morts. Une entrevue qu'ils eurent ensemble, augmenta leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus; car ses victoires ne pouvoient être oubliées.

Retraite  
de Lucullus.

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais conse-

crée à l'étude et au commerce de l'amitié. Personne n'avoit porté aussi loin que lui la magnificence et le luxe, qui, après les conquêtes d'Asie, devoient changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-Sa magnificence.  
 d'hôtel l'ayant fait servir, un jour qu'il mangeoit seul, moins somptueusement qu'à l'ordinaire : *Ne savois-tu pas*, lui dit-il en se fâchant, *que Lucullus devoit souper aujourd'hui chez Lucullus ?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphosé, pour ainsi dire, en un satrape de Perse.

Mithridate, affoibli par tant de Mithridate ;  
 revers, abandonné de ses alliés, vaincu, veut porter la guerre en Italie,  
 que l'artifice ou la terreur fit passer du côté de Rome, succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit, et gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre jusqu'en Italie, et de suivre les traces d'Annibal, lorsque Pharnace, un de ses fils, excita contre lui une révolte. Le roi, assié-Perfidie de son fils, récompensé  
 gé dans un château, craignant

par les  
Romains.

d'être livré aux Romains, essaya inutilement de finir ses jours par le poison, et se fit tuer par un esclave fidèle. On dit qu'il s'étoit accoutumé aux antidotes dès sa jeunesse, de manière que le poison ne pouvoit lui ôter la vie. Ses cruelles défiances, à l'égard de sa famille même, ne l'avoient point mis à couvert de la trahison. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de quarante ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, et Pharnace obtint le royaume du Bosphore, pour récompense d'un parricide. Le Pont fut réuni à la province de Bithynie.

Expéditions  
de  
Pompée en  
Asie.

Pompée, au lieu de poursuivre Mithridate, s'étoit jeté sur la Syrie, royaume toujours déchiré par des guerres intestines. Tigraue l'avoit possédée dix-huit ans. Lucullus y avoit établi Antiochus XIII, surnommé l'Asiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement

quement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduisit la Syrie en province romaine, sans aucune résistance. Il passa en Judée : il se déclara en faveur d'Hyrchan, contre Aristobule son frère, qui lui disputoit la couronne; il força le temple de Jérusalem, emmena prisonnier Aristobule, rendit à Hyrchan la dignité de grand-prêtre, avec le titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir distribué à ses troupes des sommes immenses, qu'Appien fait monter à seize mille talens. Chaque fantassin eut quinze cents drachmes. C'est ainsi que les généraux achetoient des partisans et des soldats, aux dépens de la république.

Il enrichit  
ses soldats  
et ses  
partisans.

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe et le faste, dont les exemples étoient si communs; mais il donnoit à ses amis toute licence, il abandonnoit les peuples à leur avarice et à leurs vexations. Démétrius, son affranchi, ayant des richesses sans bornes, étaloit l'insolence d'un esclave parvenu au plus haut degré

Pompée  
permet tout  
à  
ses amis.

de pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme dont les amis, les esclaves même se permettent tout, sous la sauve-garde de sa puissance?

---

## CHAPITRE VI.

*Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Crassus et César.*

AVANT le retour de Pompée, Conjuration de Catilina. peu s'en fallut que Rome ne fût ensevelie sous ses ruines, par la scélératesse d'une partie de ses citoyens. Sergius Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux que nulle entreprise n'effrayoit, capable cependant d'une dissimulation artificieuse; abîmé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, et de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité souveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaisirs, promesses, espérances, il les employa pour parvenir à son but. Les débauchés, les mécontents, les ambitieux, la noblesse ruinée et insatiable, le peuple aveugle et volage,

entroient en foule dans son parti, chacun au gré de ses passions particulières. Il falloit un grand génie pour sauver la république : la gloire en étoit réservée à Cicéron.

Cet orateur, admirable, dont on admireroit encore davantage les talens, les lumières et les vertus, si la vanité n'en avoit un peu obscurci l'éclat, briguoit la dignité de consul, lorsque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conspirateurs, étoit amoureux de Fulvie. Se voyant méprisé d'elle, après lui avoir sacrifié tous ses biens, il se flatta de regagner ses faveurs en lui révélant la conspiration, et lui annonçant les richesses qu'il en espéroit. Une femme infidèle à son mari, ne pouvoit rougir de l'être à un amant disgracié. Fulvie parla, Cicéron fut instruit du secret. Il s'en servit habilement pour obtenir le consulat, malgré les intrigues de la noblesse, qui méprisoit en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, son compétiteur ; on lui donna pour collègue Antonius, dont l'indolence

690.  
Le complot  
découvert  
à Cicéron.

Il parvient  
au consulat.

étoit propre à lui laisser toute la gloire du gouvernement.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, presse l'exécution de ses desseins. Le jour étoit pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville; pour assassiner, à la faveur de cet incendie, les principaux du sénat, et en particulier Cicéron; pour s'emparer du capitolé; pour renouveler et surpasser même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veilloit sur la république, et rien n'échappoit à sa prudence. Les lois ne permettoient pas d'arrêter les accusés avant la conviction. Cet abus de la liberté civile, en des temps si dangereux, étoit peut-être le plus grand obstacle à son zèle. Il dévoile au sénat tout le complot. On donne aux consuls un pouvoir illimité, par la formule en usage dans les périls extraordinaires. Catilina ose néanmoins encore paroître; mais confondu en plein sénat par l'éloquence de l'orateur, il sort de la ville. Cicéron acquiert toutes les preuves nécessaires pour dissiper les doutes du

Il prévient l'effet de la conjuration.

peuple. C'étoient des lettres de Catilina et de ses principaux complices, Lentulus, Cethegus, Statilius, Gabinius. Ceux-ci, arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, sont exécutés de nuit dans les prisons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule; on l'attaque, il se défend avec fureur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, et y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Catilina  
vaincu et  
tué.

Loi agraire  
de  
Rullus.

Avant que la conjuration éclatât, Cicéron avoit fait rejeter, même par le peuple, une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commissaires devoient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité presque sans bornes. De pareilles lois, en un siècle où la probité devenoit si rare et l'ambition si violente, ne tendoient qu'au bouleversement de l'état. Elles ne pouvoient s'exécuter qu'en produisant

des guerres civiles. Les décemvirs auroient employé leur pouvoir à leur fortune ; le peuple auroit eu de nouveaux tyrans, la république des maîtres. Rullus se proposoit lui-même de dominer, et son zèle apparent du bien public, étoit un masque pour couvrir l'intérêt particulier.

Un patricien qui le surpassoit infiniment, soit par l'éclat de la naissance, soit par le mérite des talens, Jules-César, gendre de Cinna, formoit en silence de plus vastes entreprises. La mollesse, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer ni rien à craindre. On le peignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez-vous pas, dit-il, dans ce jeune homme plus d'un Marius ?* César s'enfuit alors. Il cultiva son génie ; il fit bientôt connoître son grand caractère. Allant à Rhodes étudier l'art oratoire, il fut pris par des pirates. Il osa les braver jusques aux

Commence-  
mens  
de César.

menaces les plus fières, en attendant une grosse somme qu'il avoit promise pour sa rançon. A peine sorti de leurs mains, il rassembla quelques vaisseaux, les poursuivit, les prit à son tour, et les fit mourir sur la croix, comme il les en avoit menacés. Dès qu'il entra dans la carrière de l'ambition, à l'âge de trente - sept ans, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence et d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Ses dettes furent énormes; mais il étoit sûr de les acquitter, s'il parvenoit à la puissance. Il acheta impunément les dignités; il ranima les restes du parti de Marins.

Son  
ambition  
soutenue  
par  
de grands  
moyens.

Traits  
qui  
dévoilent  
son  
caractère.

Tout son ame se portoit aux honneurs et à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre : *Hélas !* dit-il, les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, et moi je n'ai rien fait encore de mémorable !* Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, et entendant quelqu'un

de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguoit aussi les charges en cet endroit, il répondit : *J'aimerois mieux être ici le premier, que le second à Rome.* De semblables traits peignent le fond d'un caractère.

Mais Pompée, de retour à Rome, en 692, accoutumé au commandement et aux succès, ne vouloit souffrir ni supérieur ni égal. Il avoit étalé dans un triomphe magnifique tout ce qui pouvoit éblouir le peuple, et effacer en quelque sorte la gloire des autres généraux : la liste de ses conquêtes étoit prodigieuse, et les dépouilles ne l'étoient pas moins. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par foiblesse d'ame, plutôt que par sagesse de conduite, il avoit licencié ses troupes en arrivant; et il s'étoit flatté de rester, sans leur secours, le maître de la république. Il trouva dans Crassus un adversaire, à qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient; la balance flottoit entre eux dans le

693.  
Il réconcilie  
adroitement  
Pompée  
et Crassus,  
pour  
s'appuyer  
de  
leur crédit.

Triumvirat.

Caton  
en prévoit  
les suites.

sénat. César, après avoir commandé en Espagne, voulant être consul, ayant besoin de l'un ou de l'autre, et ne pouvant s'attacher à l'un sans se faire de l'autre un ennemi, exécuta un nouveau plan de politique, dont lui seul étoit capable. Il les réconcilia; il unit ses intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit. Caton, si célèbre par sa vertu stoïque poussée au-delà des bornes, prévint que le triumvirat entraîneroit nécessairement la ruine de la liberté. Cependant on applaudissoit à une réconciliation qui sembloit éteindre la discorde.

César  
fait passer  
une loi  
agraire plus  
sage que les  
précédentes.

A peine César eut-il obtenu le consultat, par le moyen de Pompée et de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour attacher davantage le peuple à son parti. Cette loi n'avoit pas les inconvéniens des précédentes. Elle se bornoit à certaines terres de la Campanie, qu'on devoit distribuer à vingt mille pauvres citoyens, ayant au moins trois enfans. Elle étoit faite de manière à

éloigner tout soupçon de tyrannie. Cependant Caton, le consul Bibulus et la plupart des sénateurs s'y opposèrent. On eut recours au peuple. Pompée et Crassus se déclarèrent hautement pour la loi. Bibulus fut chassé de l'assemblée avec outrage ; le sénat, réduit au silence, ne fit plus d'opposition. Depuis ce jour, l'autorité du consulat fut toute entre les mains d'un seul : son collègue n'osa plus paraître. Cicéron dit plaisamment que c'étoit le consulat, non de César et de Bibulus, mais de Jules et de César.

César, avec une adresse infinie, approche toujours de son but. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlèvent cet appui. Il fait passer une loi, par laquelle on oblige les sénateurs et les magistrats de prêter serment, qu'ils ne proposeront jamais rien contre ce que les assemblées populaires ont décidé sous son consulat. Craignant le zèle et l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Clodius, ennemi mortel de l'orateur, et qui,

Sa politique pour s'assurer de Pompée, et pour se défaire de Cicéron.

de race patricienne, s'étoit fait adopter dans une famille plébéienne pour devenir tribun du peuple : vrai scélérat, accusé tout récemment d'avoir profané les mystères de la *Bonne déesse*, et d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de César. Enfin, il obtient pour cinq ans le gouvernement des Gaules, (Cisalpine et Transalpine) et quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins. Caton dit alors : *Nous venons de nous donner un roi, et nous l'avons établi avec ses gardes dans notre citadelle.*

---

695.  
Clodius  
opprime  
Cicéron.

Bientôt après Clodius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron, dupe jusqu'alors des artifices du triumvirat. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, et la nécessité des conjonctures justi-

fioit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractère trahit son génie. Abattu, suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours, et n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte. Ce même Pompée qui, le comblant de louanges artificieuses, disoit peu auparavant : *J'ai servi la république, mais il l'a sauvée.* Cicéron prévint le décret de son exil, sortit de Rome, se retira en Grèce. Sa douleur excessive, ses plaintes amères contre ses meilleurs amis, sont une preuve que la philosophie, dont il se paroît avec complaisance, étoit moins dans son ame que dans ses discours.

Clodius venoit aussi d'éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne cessoit de combattre les vices et la tyrannie. Il lui fit donner la commission de détrôner Ptolémée, roi de Chypre, dont on prétendoit que le royaume appartenoit aux Romains. Le tribun, ennemi personnel de ce prince, l'avoit fait condamner comme ennemi de la république. Celui-ci s'empoisonna avant l'arrivée de Caton.

Il éloigne aussi Caton.

Royaumes  
légés à la  
république.

Ptolémée Alexandre, roi d'Égypte, chassé par les Alexandrins, avoit légué à la république, non-seulement Chypre, mais l'Égypte même. Il donnoit ce qu'il avoit perdu : c'étoit probablement pour se venger d'un usurpateur. Par quel motif trois autres souverains avoient-ils de même légués leurs états! *Coutume fort singulière*, dit Rollin, *et qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit!* Disons plutôt qu'elle fut le fruit ou des manéges de Rome, ou de la terreur du nom romain. Ces tyrans des rois et des peuples écrasoient tout par leurs vexations comme par leurs armes. Et l'on veut que des legs de royaumes aient été un hommage à leurs vertus!

696.  
Pompée  
fait rappeler  
Cicéron,  
qui  
lui procure  
un nouveau  
pouvoir.

Pompée s'aperçut enfin de ses erreurs. Clodius cessa de le ménager; et la première campagne de César dans la Gaule parut éclipser toute sa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avoit si lâchement abandonné. L'orateur fut

comblé d'honneurs à son retour ; il traversa l'Italie comme en triomphe ; on rebâtit ses maisons aux frais de l'état. Son crédit se signala bientôt en faveur de Pompée. Saisissant l'occasion d'une disette de grains, il lui procura pour cinq ans la surintendance des vivres, dans tout l'empire, avec un pouvoir excessivement étendu. Par de telles commissions, on s'accoutumoit à mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, et on les accoutumoit à en faire leur fortune particulière.

Comme les triumvirs avoient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée et Crassus obtinrent le consulat et des gouvernemens considérables : le premier eut celui de l'Espagne ; le second, celui de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce ; tous deux pour cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, et à exiger des

---

697.  
Commandemens  
accordés  
pour  
cinq ans aux  
triumvirs.

rois et des peuples alliés de Rome; autant d'argent et de secours qu'ils le jugeroient convenable. Ils pouvoient donc disposer absolument de tout.

---

700.  
Crassus  
défait et  
tué par les  
Parthes.

Pompée régnoit presque à Rome, et se garda bien de s'éloigner: il se contenta d'envoyer en Espagne ses lieutenans, comme un souverain envoie ses officiers dans les provinces. Crassus, qui accumuloit trésors sur trésors; qui disoit qu'un citoyen n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée; qui sans doute étoit pauvre lui-même, au milieu de son opulence, se hâta de passer en Asie, où il espéroit d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, sans aucun autre motif de guerre que leurs richesses; mais les Parthes étoient un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adresse à tirer de l'arc et à manier les chevaux. L'armée romaine fut taillée en pièces, et Crassus tué avec son fils. Il avoit tenu

la balance entre César et Pompée : sa mort devoit rompre l'équilibre, et faire éclater la discorde. On ne voyoit à Rome que factions, que désordres de toute espèce. Tout s'y vendoit publiquement ; la violence accompagnoit la brigue, c'étoit à force d'argent qu'on s'assuroit les suffrages ; c'étoit avec l'épée qu'on attaquoit ses rivaux. Les lois étoient foulées aux pieds ; les partis immoloient tout à l'intérêt personnel. Milon tua Clodius, et ce meurtre fut un signal de combats et d'incendies au centre de la ville.

Meurtre  
de Clodius.

Les partisans de Pompée s'efforcèrent de le faire nommer dictateur. C'est ce qu'il ambitionnoit secrètement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant sous le joug des lois, proposa de l'élire seul consul, parce que, du moins, il resteroit comptable de sa conduite. La chose étoit sans exemple, elle s'exécuta. Pompée fut seul consul. On lui accorda de nouvelles troupes, et mille talens de revenu pour l'entretien de son armée ; on lui continua le gouvernement

701.  
Pompée,  
seul consul.

d'Espagne, avec la permission d'envoyer des lieutenans. Avant la fin de son consulat, il se choisit un collègue. Feinte modération qui éblouit les sénateurs!

Il viole  
ses lois.

Deux lois nouvelles qu'il publia contre la violence et la brigue, auroient été bonnes si elles avoient pu s'exécuter. Milon fut condamné à l'exil, pour le meurtre de Clodius, malgré l'éloquence de Cicéron, son ami et son défenseur. C'étoit une suite de la première loi; mais Pompée lui-même viola publiquement la seconde, en sauvant par son crédit Métellus Scipion, accusé de brigue, et prêt à être condamné. Quand la force et l'intérêt dominent, la volonté de celui qui peut tout est proprement l'unique loi.

Procès  
de Milon.

Le procès de Milon fournit même une preuve du désordre le plus violent. Une multitude furieuse menaça dès le commencement ses défenseurs. Pompée fit prendre les armes, et environna de gardes le *forum* pour contenir le peuple. Cet appareil militaire, inoui jusqu'alors, un nouveau tumulte, les cris des

partisans de Clodius, intimidèrent Cicéron. Son plaidoyer fut foible, en comparaison de celui qu'il écrivit après le jugement. Milon fut condamné, et le méritoit. Il prévint la sentence en s'exilant à Marseille. Cicéron lui ayant envoyé ce chef-d'œuvre d'éloquence : *Quel bonheur*, dit-il après l'avoir lu, *qu'il n'ait pas été réellement prononcé ! Je ne mangerois pas des figues si excellentes.* Milon n'avoit jamais démenti sa fermeté. Son caractère, soutenu dans l'exil, fait un contraste frappant avec celui de Cicéron.

---

---



---

 CHAPITRE VII.

*Conquête des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile.*

Succès  
de César  
dans  
la Gaule,  
depuis l'an  
de  
Rome 696.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviste, prince Germain, usurpateur d'une partie du pays des Séquanois; subjugué les Belges, les plus redoutables des Gaulois; réduit en province romaine toute la Gaule, et porté la terreur de ses armes deux fois au-delà du Rhin, deux fois jusques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cents places de prises, trois cents peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les assujettit, non-seulement par sa valeur, et par ses talens militaires, mais par

son adroite politique, en fomentant leurs dissensions, en les armant les uns contre les autres, et ne négligeant aucun moyen d'étendre et d'assurer ses conquêtes.

Peu s'en fallut cependant qu'un illustre Auvergnat, Vercingétorix, ne lui enlevât rapidement tout le fruit de ses exploits. En l'absence du général romain, qui avoit coutume de passer l'hiver au-delà des Alpes, se forma une ligue formidable de presque tous les Gaulois pour s'affranchir d'un joug odieux. Vercingétorix en fut le chef, et se montra digne de l'être. César accourt avec une diligence incroyable; surmonte toutes les difficultés, répare tous les malheurs; il s'empare de Bourges, (*Avaricum*) que défendoit une armée entière; à la nouvelle d'une défection des Eduens, il lève le siège de Gergovia en Auvergne (peut-être Clermont); il passe la Loire à gué devant les ennemis; il défait ensuite Vercingétorix, et le réduit à se renfermer dans Alise, place très-forte, située sur une montagne du pays qu'on

---

702.  
Ses  
victoires  
sur  
Vercingé-  
torix.

appelle aujourd'hui l'Auxois, et la Bourgogne. C'est au siège d'Alise que se déploie tout le génie de César. Il fait des travaux prodigieux, il met en fuite une armée de deux cent cinquante mille hommes qui assiége son camp; il force les assiégés à se rendre après sept mois de résistance, si opiniâtre, qu'on avoit proposé dans leur conseil de guérir de manger les personnes inutiles. Telle fut la septième campagne de César.

Sa conduite  
pour  
devenir le  
maître  
à Rome.

Intrépide, sobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires; en même temps qu'il poursuivoit les ennemis, il veilloit sur les intrigues de Rome; il répandoit l'or à pleines mains pour acheter les suffrages, pour se faire des créatures: le consul Emilius lui coûta seul cent cinquante talens. Il enrichissoit ses officiers et ses soldats, qui n'étoient plus ceux de la patrie. Il avoit douze légions, accoutumées à vaincre sous ses ordres, attachées par affection et par intérêt à sa fortune. Enfin il se permettoit tout pour régner, et son

génie s'élevoit au-dessus de tous les obstacles.

Le terme de son gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, on l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous main son rappel; mais le tribun Curion, vendu à César, détourna le coup sans paroître d'aucun parti. Il proposa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avoit garde de consentir à se dévouer le premier, Curion fut d'avis qu'on les déclarât l'un et l'autre ennemis du peuple romain, s'ils vouloient retenir leurs gouvernemens. Le ressentiment de César étoit d'autant plus vif, qu'on lui avoit permis, contre les règles, de briguer même le consulat sans venir à Rome, et sans quitter sa province. Il offrit cependant d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci, moins habile et moins

Brouillerie  
ouverte  
entre César  
et  
Pompée.

clairvoyant, persuadé que les troupes de César abandonneroient leur général, portoit sa confiance jusqu'à dire, qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir une armée*. Julie, sa femme, étant morte, nulle espèce de lien ne l'attachoit plus à son beau-père; tout l'excitoit à le traiter en ennemi.

Ce dernier,  
par une  
confiance  
aveugle,  
rejette tout  
accommodement.

Après quelques négociations, Pompée, par ses refus d'accommodement, rendit inévitable la guerre civile. De son côté, étoient les consuls et le sénat; de l'autre, le peuple et une armée victorieuse, sous les ordres du plus grand capitaine qui fût jamais. Là, il y avoit plus d'apparences de justice; ici, plus d'habileté, de courage et de ressources. La justice même, quand elle seroit sans nuages, se trouveroit bien foible en pareilles circonstances.

704.  
César passe  
le  
Rubicon;  
Rome est  
consternée.

On avoit déclaré César ennemi de Rome, s'il refusoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fût pas consul. César est au bord du Rubicon, petite

cette rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. La plupart de ses légions étoient encore dans la Gaule transalpine, et c'étoit probablement l'effet de sa profonde politique : d'un côté, il inspiroit par-là une aveugle confiance à ses ennemis ; de l'autre, il se ménageoit les moyens de détruire les forces de Pompée en Espagne. Cependant, selon le récit de Plutarque, il hésite au bord de cette rivière, dont le passage est une hostilité manifeste. *Si je ne passe point, dit-il, je suis perdu ; si je passe, de quels malheurs Rome est menacée !* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie : *Le sort en est jeté.* Il passe le Rubicon, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte*, c'est-à-dire que la ville est en danger, et que les citoyens doivent tous prendre les armes.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi si actif et si redoutable. Il ne trouve presque partout que des déserteurs qui se joignent à ses trou-

*Tome III.*

H

---

705.  
Guerre  
civile  
Bataille  
de  
Pharsale.

pes. Pompée abandonne la ville et l'Italie. César, après s'être emparé du trésor public, et en avoir tiré des sommes immenses, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire étoit puissant. Il revient victorieux. Marseille, dont il avoit commencé le siège, et que ses lieutenans n'avoient pu prendre, lui ouvre ses portes dès qu'il reparoit. Nommé dictateur, contre les règles, par le préteur Emilius Lépidus, élu ensuite consul par les comices, il poursuit en Épire son rival, lui offrant toujours la paix, poussant toujours vivement la guerre. Pompée, maître de la mer, et supérieur en forces, perdit une occasion de vaincre. César décampa, l'attira en Thessalie, y remporta une victoire décisive à Pharsale. On vit dans cette action, que la supériorité du nombre n'est rien contre la discipline et le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenoient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paroissoit certaine, et ils en partageoient d'avance les fruits. Leur

impatience, irritée par les fatigues de la guerre et par l'attrait des plaisirs de Rome, contribua beaucoup à précipiter le général, qui devoit prudemment éviter cette bataille. César avoit recommandé à ses vétérans de les frapper au visage : il prévoyoit que la crainte d'être défigurés feroit plus d'impression sur eux que le desir de la gloire. En effet, ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique. Quinze mille morts, vingt-quatre mille prisonniers, tandis qu'il ne perdit que deux cents soldats et trente centurions ; c'est de quoi étonner dans une victoire de César lui-même, sur-tout contre un ennemi tel que Pompée.

Il jeta au feu les papiers de son rival, sans en lire aucun. *J'aime mieux, dit-il, ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.* Il soupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts ; et du moins il s'efforça de réparer

Modération  
du  
vainqueur.

par sa clémence les maux qu'on l'avoit, disoit-il, contraint de faire.

La cour  
d'Egypte  
fait  
assasiner  
Pompée.

Ce fameux Pompée, si long-temps le maître de la république, et en quelque sorte de la fortune, maintenant vaincu, fugitif, errant au hasard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée Aulète, détrôné par les Alexandrins : il se flattoit d'éprouver la reconnoissance du jeune Ptolémée, fils et successeur d'Aulète. Mais l'infortune laisse si peu d'amis ! César le poursuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devoit prendre. On suivit le conseil de Théodote, lâche rhéteur, qui persuada une trahison et un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi ; mais, au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation et de la douleur.

César donne  
l'Egypte  
à Cléopâtre.

Cléopâtre, sœur et femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les

dispositions de leur père. Elle soutenoit ce droit par les armes. César voulut terminer le différend au nom du peuple romain; et la beauté de Cléopâtre lui inspira des sentimens qui le rendoient trop suspect de partialité. Photin, ministre de Ptolémée, excita pour cette raison la guerre d'Alexandrie, dans laquelle périrent et le roi et le ministre. César y courut les plus grands dangers; la littérature y fit une perte irréparable, puisque la meilleure partie de la bibliothèque des Ptolémées fut la proie des flammes d'un incendie.

Guerre  
d'Alexan-  
drie.

Ayant mis Cleopâtre sur le trône, César marcha rapidement contre Pharnace, fils de Mithridate et roi du Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. La promptitude de cette expédition justifie les trois mots célèbres dont il orna ses trophées : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Sa victoire  
sur  
Pharnace.

Consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef perpétuel du collège des tribuns, autorisé à faire la paix et la guerre comme il le ju-

706.  
Il revient à  
Rome,  
où il est le  
maître.

geroit à propos ; deux ans après le passage du Rubicon , il reparut à Rome avec un pouvoir absolu. Loin de le cimenter , à l'exemple de Sylla , par le sang des citoyens , il s'empessa de pardonner ; il combla même de bienfaits plusieurs de ses principaux ennemis. Tous n'étoient pas encore domptés. Pendant son séjour en Égypte , où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts , Scipion , Caton , avec les fils de Pompée , et d'autres républicains , avoient rassemblé des forces en Afrique ; Caton refusa le commandement , parce qu'il étoit dû à Scipion , en qualité de consulaire. Ils avoient pour allié Juba , roi de Mauritanie. Ils se préparoient à une vigoureuse défense. Mais qui pouvoit vaincre César ?

Guerre  
d'Afrique.

Ayant passé la mer , dépourvu d'abord de munitions et de subsistances , il donna bientôt de nouvelles preuves de sa supériorité. Il vouloit combattre ; les ennemis devoient éviter le combat. Après plusieurs mois d'inquiétudes , il les at-

tira enfin sous les murs de Thaspe qu'il assiégeoit ; il les défit , et n'eut que des succès rapides. Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique , il sembloit y faire revivre le sénat de Rome et la liberté. Ses espérances s'évanouissent enfin. Il voit le découragement répandu partout ; il invite ses amis à prendre la fuite , ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui , résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie , après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes , et avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame , essayant la pointe de son épée , il dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort ; il se perce Caton se tue. à son réveil. On accourt au bruit , on panse la blessure ; il la r'ouvre lui-même , et expire. César , à cette nouvelle , s'écria : *O Caton ! je t'envie ta mort , puisque tu m'as envié la gloire de te conserver la vie.* Sauver un tel ennemi , eût été en effet plus glorieux que de le vaincre. Rien ne résista plus en

Afrique. Juba, désespéré, se donna la mort ; Scipion périt ; les fils de Pompée se sauvèrent en Espagne.

Ce vertueux  
romain  
manque de  
prudence.

Si Caton n'avoit pas été enthousiaste dans la vertu, et qu'au lieu de heurter avec rudesse les mœurs de son siècle, il eût cherché par des moyens praticables à en corriger les désordres, son patriotisme et sa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien, ou empêcher beaucoup de mal. Mais la remarque de Cicéron est juste : en se conduisant *comme dans la république de Platon, et non dans la lie de Romulus*. Sa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuse. Ce n'étoit plus le temps des Fabricius. Rome, entièrement corrompue, ne pouvoit plus se gouverner par les anciens principes républicains. Il falloit donc les plier aux circonstances et aux besoins. Caton se rendit respectable, en observant ces grandes maximes de vertu, tombées dans l'oubli : il manqua le but, en voulant trop les faire observer. La sagesse doit-elle tenter l'impossible ?

D'ailleurs, on remarque dans la vertu de Caton ces excès de singularité qui annoncent presque toujours moins de raison que d'enthousiasme. Il affectoit souvent de se montrer en public sans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, disoit-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement honteux. Fort attaché à sa femme Marcia, dont il avoit eu plusieurs enfans, il la céda néanmoins à Hortensius, et la reprit après la mort de ce Romain. Un soufflet qu'il avoit reçu ne lui paroissoit point une offense, parce que l'injure, selon ses principes, ne pouvoit parvenir jusqu'à lui. Honorons en lui le grand homme, le vertueux citoyen, le martyr de la liberté et des lois; mais avouons que la vertu plus tempérée mérite davantage l'amour des mortels.

Sa vertu  
outrée.

---



---

 CHAPITRE VII.

*César devient maître de la république. — Sa mort.*

708.  
 Honneurs  
 excessifs  
 prodigués à  
 César.
 
 LES honneurs prodigués à César, après son retour, prouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solennellement les dieux de ses victoires; on prolongea sa dictature pour dix ans, et ensuite pour toute sa vie: on lui donna, sous le titre de *réformateur des mœurs*, toute l'autorité de la censure, que deux magistrats partageoient auparavant; on déclara sa personne sacrée et inviolable; on mit sa statue dans le capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège: *A César, demi-Dieu*. On lui décerna quatre triomphes, qui eurent pour objet les Gaules, l'Égypte, Pharnace et Juba. Il y étala des vases d'or et d'argent estimés soixante-cinq mille talens.

Ses profusions aux soldats et au peuple, les repas, les jeux, les spectacles superbes qu'il donna, enchantèrent une multitude, que l'attrait du plaisir conduisoit à l'esclavage. Vingt-deux mille tables, servies dans les rues de la ville pour une fête, font juger de sa prodigalité. Les mœurs étoient si avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas honte de combattre avec les gladiateurs.

Ses  
profusions.

La douceur de César, son application au gouvernement et la sagesse de ses lois, étoient les meilleurs moyens de colorer ses entreprises ambitieuses. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenses; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, et à deux pour les consulaires.

Il rétablit  
l'ordre, et  
fait  
de bonnes  
lois.

En qualité de souverain pontife, il réforma le calendrier. Les pontifes, soit par ignorance, soit par intérêt, y avoient mis une étrange confusion. L'année étoit de douze

Il réforme  
le  
calendrier,  
où  
les pontifes  
avoient  
mis la  
confusion.

mois lunaires : on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement ; mais on faisoit ou l'on omettoit l'intercalation, tantôt pour abrégér, tantôt pour prolonger le temps des magistratures. Ainsi, tout ordre étoit renversé. Sosigène, astronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos, et César établit l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter soixante-sept jours.

Ce bel  
ouvrage fut  
censuré.

Un ouvrage si digne d'éloges fut censuré, comme tout ce qui choque les coutumes et les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que personne d'en sentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ses indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine constellation devoit se lever le lendemain : *Oui*, répondit-il, *et par l'ordre de César*. Cet orateur sacrifioit tout à ses bons mots. Le vrai sage peut-il jamais se permettre l'injustice ?

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Espagne, César y accourut, et porta le dernier coup à la liberté par sa victoire de Munda. Il avoit, disoit-il, combattu ailleurs pour la victoire; mais à Munda il combattit pour sa personne, tant il essuya de périls avant d'être victorieux. *N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfans?* dit-il plusieurs fois à ses soldats, au milieu de la mêlée. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel et empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs et les esprits. Il renvoya même ses gardes; il fit relever toutes les statues de Pompée; il augmenta le nombre des magistratures, pour multiplier les récompenses; il prodigua les bienfaits même à plusieurs de ses ennemis; il remplit le sénat de ses créatures; mais il l'avilit, en y ajoutant six cents sénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étoient pour son ambition des instrumens nécessaires. Le titre militaire

César  
dictateur  
perpétuel,  
après  
la bataille  
de  
Munda.

d'*imperator*, (empereur) conféré auparavant par les soldats comme purement honorifique, ne subsistoit plus après le triomphe des généraux qui l'avoient reçu : il deviendra bientôt un titre de souveraineté.

---

709.  
Il irrita  
les républi-  
cains.

Quelques zélés républicains abhorroient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, son collègue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadème. On applaudit au refus qu'en fit César : mais son intention étoit de sonder les sentimens du public ; et l'on sut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, si détesté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup sur les hommes. César jouissoit de l'autorité suprême et absolue ; qu'avoit-il besoin de ce titre, qui n'étoit propre qu'à soulever les esprits ?

Une conspiration se forma d'abord. Cassius en étoit le chef. Il y engagea Marcus Brutus, descendant du premier consul, gendre et imitateur de Caton; que César aimoit comme son fils; qu'il avoit comblé de graces après lui avoir sauvé la vie; et dont il s'étoit fait un ami, sans pouvoir dompter sa haine pour une domination usurpée. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillèrent dans son ame les sentimens républicains. *Tu dors, Brutus, lui marquoit-on; tu n'es plus le même.* L'ayant ainsi ébranlé par des voies obliques, Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Conspira-  
tion de  
Cassius  
et de  
Brutus.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'aperçut que son mari étoit vivement agité, et lui cachoit quelque chose d'important. Elle se fit une profonde blessure à la cuisse, pour essayer ses forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un secret dans les tourmens même, elle découvrit sa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette

Courage  
de  
Porcia.

action courageuse, et obtint la confiance qu'elle souhaitoit. *Fasse le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia!* L'ame de Caton respiroit dans une femme que la philosophie avoit élevée au-dessus des hommes de son siècle. Cependant le jour de l'exécution du complot, elle ne fut pas maîtresse de ses sens. Agitée d'une violente inquiétude, troublée au moindre bruit, elle envoya message sur message pour savoir des nouvelles de son époux. Enfin elle tomba en défaillance; on la crut morte, on courut en avertir Brutus. Il sentit la plus vive émotion, mais ne quitta point sa place. La femme peut le disputer à l'homme en courage, sans pouvoir vaincre une sensibilité qui, dans le courage même, fait éclater souvent la foiblesse.

César  
est  
assassiné.

On devoit assassiner le dictateur en plein sénat, lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens, plutôt que les

prétendus oracles rapportés dans toutes les histoires, le firent balancer s'il se rendroit à l'assemblée; mais s'imaginant, comme ses flatteurs le lui disoient, que sa conservation intéressoit la république, et qu'on n'oseroit pas attenter sur sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi aussi, mon fils Brutus!* Il cesse alors de se défendre; et se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros étoit alors âgé de cinquante-cinq ans.

Selon les maximes et les lois de la république, quiconque vouloit usurper la souveraine puissance, étoit un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état, César sembloit donc être condamné : un meurtre suppléoit à l'impuissance de la justice; mais si Rome ne pouvoit plus demeurer libre; s'il falloit nécessairement qu'elle subît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs et

Réflexions  
sur  
ce meurtre

les principes, soutiens de la liberté, étoient détruits; si l'exemple de Sylla, si les richesses énormes et le crédit de quelques particuliers, devoient tôt ou tard changer la république en monarchie, César ne méritoit-il pas que sa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles? L'action atroce de Brutus, qui tue son bienfaiteur, son ami, dans l'espérance chimérique de sauver l'état, est un trait de ce fanatisme républicain, dont les excès ressemblent beaucoup à ceux du fanatisme religieux.

Suivant  
Cicéron, il  
falloit tuer  
tous  
les amis de  
César.

Cicéron, qu'on n'avoit point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité étoit trop connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur tous les principaux amis de César. *Ils ont exécuté un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivoit-il à Atticus; *l'arbre est abattu, mais les racines subsistent*. Couper les racines de la tyrannie étoit impossible alors: elles tenoient aux mœurs, qu'on ne pouvoit plus changer. Parmi les conjurés même, peut-être

auroit-on vu bientôt un usurpateur. Cicéron va s'égarer dans sa politique : il deviendra l'auteur et la victime de la fortune d'Auguste.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcoururent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux ; mais le peuple ne témoigna que de la consternation et des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au capitolé. Le consul Marc-Antoine, et Lépidus, général de la cavalerie, se montrent alors, prêts à venger le dictateur, c'est-à-dire à s'emparer du pouvoir suprême, l'objet de leur ambition. Le sénat s'assemble. On délibère si César doit être déclaré tyran ou légitime magistrat. Sa mémoire alloit être flétrie, lorsqu'Antoine présente avec adresse, que le dictateur ayant nommé à presque toutes les charges, les magistrats et les gouverneurs seroient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanoient leurs titres passeroit pour usurpateur et tyran ; qu'il en résulteroit une funeste anar-

Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple.

Délibération imprudente du sénat.

chie, des troubles, des guerres civiles. On laisse la question à l'écart. On convient de ne point poursuivre les meurtriers du dictateur, et en même temps on confirme toutes ses ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, ne pouvoit rétablir le calme. Il falloit montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Marc-Antoine, maître des papiers de César, y supposa ce qu'il voulut, et l'exécuta au gré de son intérêt.

Marc  
Antoine  
soulève le  
peuple  
contre les  
meurtriers  
de César.

Cependant les esprits se rapprochèrent en apparence. Les conjurés descendirent du capitolé; Antoine et Lépide les reçurent en citoyens; mais une démarche d'Antoine ranima bientôt les dissensions. Il fit lire le testament de César: plusieurs de ses meurtriers y étoient nommés avec honneur, et le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâser par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus; il déploya sa robe ensanglantée; il

montra les blessures qu'il avoit reçues de ses assassins; car le cadavre étoit exposé pour les obsèques. L'impression fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci sortirent de Rome. Le consul, pour gagner ensuite le sénat, affectant un zèle républicain, proposa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Espagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piège, et préconisa Antoine, qu'il devoit bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

Il trompe  
le sénat.

## CHAPITRE IX.

*Politique hardie d'Octavius. — Triumvirat. — Bataille de Philippe, où le parti républicain est détruit.*

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup sur la scène, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit fils de Julie, sœur de César, et si célèbre depuis sous le nom d'Auguste. Le dictateur, son grand-oncle, l'avoit adopté en lui laissant les trois-quarts de sa succession. Il étudioit l'éloquence à Apollonie sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement qui changeoit la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption et à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce conseil, il se rendit à Rome, et se déclara l'héritier de César. Antoine qui dominoit, ne lui étoit point favorable. Il ne laissa pas de tendre à

Octavius,  
adopté par  
César,  
se déclare  
son héritier.

son but, avec une politique également ferme et adroite. Ce consul ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit son patrimoine, pour acquitter les legs contenus dans le testament : moyen infailible de s'attacher le peuple, et de l'irriter contre un homme qui, en offensant le fils, paroissoit ingrat envers le père, et injuste envers la nation.

Antoine et Octavius se réconcilièrent, se brouillèrent plusieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de César; celui-là sembloit aussi le souhaiter, parce que la multitude le souhaitoit; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles produisirent enfin une guerre. Plusieurs membres du sénat en furent charmés, dans l'espérance qu'ils se détruiraient mutuellement. Cicéron, moins sage que ceux qui restèrent neutres, embrassa le parti d'Octavius, se déchaîna contre Antoine, et s'attira ce reproche de Brutus, qu'il cherchoit moins la liberté de sa patrie, qu'un bon maître pour lui-

Brouillerie  
ouverte  
entre  
Antoine  
et  
Octavius:

Cicéron  
prend  
le parti  
du dernier:

*même*. Ennemi personnel de l'un, séduit par les flatteries et la feinte confiance de l'autre, il satisfaisoit sa haine et sa vanité, croyant peut-être servir uniquement la patrie. On peut se tromper soi-même, jusqu'à ne pas distinguer les motifs de ses actions, tandis qu'ils n'échappent point aux yeux des autres.

Quel étoit  
le caractère  
de cet  
orateur.

Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur, expliquera le secret de ses démarches.

« Je crois, dit-il, que si Caton s'é-  
« toit réservé pour la république,  
« il auroit donné aux choses un tout  
« autre tour. Cicéron, avec des  
« parties admirables pour un second  
« rôle, étoit incapable du premier ;  
« il avoit un beau génie, mais une  
« ame souvent commune. L'accès-  
« soire, chez Cicéron, c'étoit la  
« vertu : chez Caton, c'étoit la  
« gloire. Cicéron se voyoit toujours  
« le premier : Caton s'oublioit tou-  
« jours. Celui-ci vouloit sauver la  
« république pour elle-même, ce-  
« lui-là pour s'en vanter. »

Les petits  
motifs  
entraînent à

Tant de sensibilité à la vaine gloire, est certainement d'une ame foible,

foible, que de petits motifs peu-vent entraîner à de grandes fautes. de grandes fautes.

D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune César, croyoit se ménager un appui. Ses éloquentes Philippiques sont fort suspectes de passion, et n'en sont pas moins, comme celles de Démosthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état.

Le gouvernement de la Gaule cisalpine, qu'Antoine se fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occasion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avoit reçu du dictateur ce gouvernement, et vouloit s'y maintenir. Antoine fait marcher des légions, se met à leur tête. Octavius avoit déjà une armée, quoique sans titre pour le commandement. Ses soldats le pressent de prendre la qualité de propréteur. Il refuse par une modestie politique, prévoyant bien que le sénat lui tiendra compte de ce refus. En effet, sur l'avis de Cicéron, le sénat non-seulement le nomme propréteur, mais encore lui érige une statue, et lui permet de

Il fait prodiguer les honneurs à Octavius.

prétendre au consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois. Cicéron n'avoit déjà que trop souvent sacrifié les lois à ceux dont il recherchoit l'amitié.

Antoine,  
vaincu,  
se joint à  
Lepidus.

Déjà Antoine assiégeoit Décimus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève incessamment le siège, et s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux nouveaux consuls, Hirtius et Pansa, reçoivent ordre de le combattre, Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu et tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandoit Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général, et Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné sans retour.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le

710.  
Octavius  
forme avec  
eux un  
triumvirat.

parti républicain se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit temps de lever le masque. Cicéron, encore dupe de ses artifices, ayant proposé en vain de lui donner le consulat dans l'espérance d'être son collègue, et cette proposition ayant été accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique et l'audace du dictateur même. Il employa tout, argent et promesse, pour s'attacher les soldats, qui devenoient les arbitres du gouvernement; il marcha vers Rome à la tête d'une armée; il se fit élire consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans, il unit ses intérêts à ceux d'Antoine et de Lépide; enfin il se mit en état, par son adresse plutôt que par son courage, de satisfaire l'ambition qui le dévorait. Le triumvirat fut autorisé par les suffrages du peuple; car depuis long-temps les plus forts étoient les maîtres des suffrages. Décimus, abandonné de ses troupes, arrêté, assassiné, fut comme une première

victime d'une fureur insatiable de sang.

Ils  
conviennent  
de  
poursuivre  
les  
meurtriers  
de César.

Ils veulent  
exterminer  
leurs  
ennemis.

Brutus et Cassius s'étoient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, et l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans le secours d'Antoine et de Lépide, le décret porté contre ces derniers par le sénat, fut aussitôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entre eux le pouvoir suprême pour cinq ans; que Lépide demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius et Antoine feroient la guerre aux conjurés; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proscription qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes. Ainsi devoient se renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque manière par la clémence de César. Mais César avoit été poignardé malgré

sa clémence : les triumvirs ne l'oublioient point.

Il seroit impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches et de leurs amis ; Lépidus, celle de son frère ; Antoine , celle de son oncle ; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de secourir ou de cacher aucun des proscrits ; on promet récompense à quiconque les tuera, et même le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maîtres. Au milieu du carnage et des trahisons, quelques esclaves se déguisèrent pour mourir à la place de leurs maîtres, quelques femmes donnèrent des preuves héroïques de fidélité ; mais le crime fit de Rome une boucherie. A la vue de la tête de Cicéron , tué par un tribun que son éloquence avoit sauvé , Antoine triompha de joie : Fulvie, femme du triumvir et veuve de Clodius, goûta le plaisir affreux de percer avec un poinçon la langue de cet

Horrible  
proscrip-  
tion.

illustre orateur. Trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richesses étoient un crime pour ceux que l'on n'avoit nulle raison de haïr. Cependant les biens confisqués ne suffisant pas encore, on mit une taxe sur les mères, les filles, les parens des proscrits. Enfin, c'est ici une de ces scènes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les passions, surpasser entre eux la rage des tigres. Et qui étoient les tyrans de la république? Un jeune fourbe, dont le grand talent étoit de tromper un général crapuleux, dont le génie s'abrutissoit continuellement dans les plus viles débauches; un autre général, dont on n'auroit jamais parlé, si le hasard ne l'avoit élevé aux honneurs en dépit de la nature. Combien César méritoit d'être admiré et regretté, si l'on compare sa conduite avec celle des nouveaux oppresseurs de Rome!

Octavins  
et Antoine  
marchent  
contre  
Brutus et  
Cassius.

Après tant de massacres et de rapines, les triumvirs hâtèrent l'exécution de leur projet contre les

républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collègues passèrent en Macédoine, où Brutus et Cassius se réunirent. Le second arrivoit de Syrie, et venoit de fouler les Asiatiques, pour soutenir les dépenses de la guerre. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoient de part et d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, et animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition, l'avarice ou la liberté. Cassius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuroient, ils désertoient: leur impatience décida les officiers et les généraux.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action, autant que hardi dans le

---

711.  
Bataille  
de  
Philippes.

cabinet, ne se montra point, sous prétexte de maladie, réelle ou feinte. Brutus mit en déroute ses légions. Mais, tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça et dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leur camp. Celle des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se règle sur le plan de Cassius. Le succès en eût été infaillible, si la mutinerie des soldats ne l'avoit contraint de hasarder une seconde bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aîle que commandoit Octavius; et croyant la liberté anéantie, il se tua d'un coup d'épée, à l'exemple de son collègue.

Mort  
de Cassius et  
de Brutus.

Fautes  
de ces deux  
Romains.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvoient mieux mériter ce titre. Cassius, d'un caractère violent et impérieux, fut soupçonné

d'agir moins par zèle pour la patrie, que par haine contre César. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux lois, plein d'humanité et de justice, respectant jusques dans ses ennemis la qualité de citoyen, se livra trop à cet enthousiasme qui empêche la réflexion. Tantôt il agit foiblement, de peur d'aller au-delà des bornes; tantôt, mais rarement, il crut la violence permise pour l'intérêt de sa cause. Avant la seconde bataille de Philippes, il promit à ses soldats le pillage de Thessalonique et de Sparte, s'ils remportoient la victoire. C'étoit, comme l'observe Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenoit lieu de tout. Depuis long-temps on n'avoit des soldats qu'à ce prix: on achetait leurs services par des gratifications énormes, par des promesses de distributions de terres. Ils s'en faisoient un droit; leurs sermens tenoient à la seule espérance de voir leur avidité satisfaite. Que devoit-il en résulter? Le despotisme militaire. Brutus se flattoit en vain de délivrer

sa patrie de ce fléau, s'il étoit victorieux. *J'attends l'événement,* écrivoit-il à Atticus : *la liberté ou la mort en sera la suite.* Rome étoit-elle donc encore libre sous Pompée lui-même. Cassius peut-être auroit voulu remplacer César.

Reflexions  
sur  
le suicide,  
alors  
si commun.

Brutus et Cassius, en se tuant, ensevelirent avec eux la république. On les blâme avec raison de ce désespoir précipité. Mais il ne faut pas attribuer à un défaut de courage le suicide, alors si commun parmi les Romains. « Il est certain, « dit le célèbre Montesquieu, que « les hommes sont devenus moins « libres, moins courageux, moins « portés aux grandes entreprises, « qu'ils n'étoient, lorsque, par cette « puissance qu'on prenoit sur soi- « même, on pouvoit à tous les « instans échapper à toute autre « puissance. » La religion chrétienne inspire une juste horreur du suicide; et les exemples que nous en voyons aujourd'hui, presque tous occasionnés par le vice et par le désordre, prouvent assez combien sa divine morale est nécessaire. Il n'en

est pas moins évident que les Catons et les Brutus n'étoient point lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raisonnemens subtils sur cette matière n'affoiblissent point les preuves de sentiment.

---

---



---

 CHAPITRE X.

*Fautes d'Antoine utiles à Octavius.—Bataille d'Actium, et fin de la république.*

Nouvelles  
cruautés  
d'Octavius.

Favonius  
exécuté.

Profusions  
aux soldats.

OCTAVIUS s'abreuva encore de sang, après la victoire qu'Antoine avoit remportée pour lui. Un grand nombre d'illustres victimes subit le supplice, entre autres, le sénateur Favonius, philosophe, ami de Brutus; mais qui n'avoit point trem-pé dans le meurtre de César. La plus injuste tyrannie, selon lui, étoit préférable à une guerre civile; maxime trop souvent confirmée par l'expérience.

Comme l'intérêt seul, l'appât des richesses, procuroient des troupes aux tyrans, les triumvirs devoient payer cinq mille drachmes à chaque soldat, outre les récompenses des officiers. On peut juger quelles extorsions souffrirent les peuples. Antoine alla épuiser l'Asie, où Brutus

et Cassius avoient laissé peu d'argent. *Puisque vous doublez nos taxes, lui dit un orateur, doublez aussi nos étés et nos automnes, sans quoi nous ne pourrons vous satisfaire.* Mais que peuvent les raisons contre la force ?

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Égypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Il étoit probablement d'accord avec elle, et saisissoit un prétexte pour l'attirer auprès de lui. Cette princesse comparut à Tarse, où elle se rendit, non en accusée, mais avec l'appareil d'une Vénus triomphante. Elle n'eut pas de peine à captiver par ses charmes un homme insatiable de plaisirs. Le grand général, l'ambitieux politique s'endormit au sein de l'amour : il oublia tout le reste. Octavius, uniquement occupé de ses propres intérêts, et résolu de régner seul, profita d'une passion si aveugle : il suppléoit par une habileté profonde aux qualités militaires dont il étoit dépourvu.

Antoine  
captivé par  
Cléopâtre.

C'est lui qui distribua aux vété-

Terres  
distribuées

aux  
soldats.

rans les terres qu'on leur avoit promises en Italie; ou plutôt, il autorisa l'injuste rapacité avec laquelle ils s'emparèrent des meilleurs cantons. Les citoyens paisibles, Virgile entre autres, furent dépouillés de leurs patrimoines pour satisfaire ces usurpateurs. On s'inquiétoit peu des murmures que de telles violences devoient exciter : en s'assurant l'affection des troupes, on s'assuroit les moyens d'affermir et d'augmenter la puissance. Aussi, dès qu'Octavius cessa de craindre Sextus, fils de Pompée, maître de la Sicile et de la Sardaigne, et dont les flottes causoient les plus vives inquiétudes, il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépibus, homme sans mérite, qui ne s'étoit élevé que par des bassesses. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, et fut content de la traîner dans le mépris et l'obscurité, quoique pontife, jusqu'en 740.

Chute  
de Lépibus.

Son  
orgueilleuse  
bassesse.

Un trait singulier donnera l'idée du personnage. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe pour une petite expédition, il dressa

lui-même, du consentement de ses collègues, un décret qui commençoit ainsi : *A tous ceux qui honoreront notre triomphe, santé et honneur; aux autres, misère et proscription.*

Sextus Pompéius, moins par ses talens que par les forces de son parti, s'étoit maintenu long-temps en Sicile, s'étoit même rendu redoutable. Les triumvirs avoient même traité avec lui, tandis qu'il affaïmoit l'Italie, et que le peuple commençoit à se soulever; mais à la première occasion de rupture, on reprit les armes. Enfin, le célèbre Agrippa, général d'Octavius, le défit dans une bataille navale. Il se sauva en Asie, où il fut tué par l'ordre d'Antoine, en 718. Celui-ci pouvoit seul disputer l'empire à son collègue : il lui en facilita au contraire l'usurpation, et il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Fulvie, sa femme, également vindicative et courageuse, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut

Mort  
du jeune  
Pompée.

Antoine se  
rend  
odieux et  
méprisable.

la cause d'une petite guerre dont Pérouse fut la victime, (en 713). La réconciliation s'étoit faite; ils avoient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie, où il étoit revenu. On raconte qu'il perdoit toujours en jouant aux dés avec Octavius, qu'il en avoit de l'humeur, et qu'un astrologue égyptien, sans doute pour plaire à Cléopâtre, lui conseilla de s'éloigner de ce rival : *Car votre génie craint le sien*, lui dit-il; *le vôtre est fier loin de lui, mais sans courage en sa présence*. Si tel fut son motif, on y reconnoît toute la foiblesse de l'esprit humain.

Sa conduite  
à l'égard  
des  
Athéniens  
et de  
Cléopâtre.

719.

Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, et lui offrirent, dit-on, leur déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition malheureuse contre les Parthes, il se rend odieux et méprisable par de nouveaux excès. Il donne à Cléopâtre le spectacle de son triomphe sur Artabaze, roi d'Arménie; et cette pompe glo-

rieuse est prostituée à l'amusement de sa maîtresse. Octavie, sœur d'Octavius, qu'il avoit épousée, et qui méritoit sa tendresse comme son estime, Octavie venoit le joindre; elle attendoit ses ordres à Athènes: il craint de déplaire à Cléopâtre en la recevant, et lui envoie l'ordre de s'en retourner. Il avoit déjà proclamé Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie; il prodigue les provinces et les royaumes aux enfans nés de leurs amours; il déshonore à chaque instant le nom romain. Cléopâtre est déclarée son épouse; Cléopâtre est tout pour lui.

Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, et l'accuse ensuite devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins et des plaisirs. En répudiant la sage Octavie, il s'étoit privé de toute espérance d'accommodement. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste et les hauteurs de cette reine augmentoient l'indigna-

Octavius  
se déclare  
son  
ennemi.

tion. On publioit qu'elle vouloit régner à Rome. C'est à elle qu'Octavius, en qualité de consul, faisoit déclarer la guerre. Avec une adresse infinie, il affectoit de défendre contre un ennemi étranger les droits de la république, en n'agissant que pour la mettre sous le joug.

722.  
Bataille  
d'Actium,  
suivie  
de la mort  
d'Antoine  
et de  
Cléopâtre.

Les deux rivaux se déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avoit voulu suivre Antoine, non par courage de reine, mais par jalousie de femme; il avoit eu la foiblesse d'y consentir, sans égard pour les sages conseils qu'on lui donna; il eut encore pour elle la fatale complaisance de combattre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galères pendant le combat. Son amant, dont la valeur étoit éprouvée, s'oublie lui-même, et abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions et de douze mille

chevaux, l'ayant attendu en vain, ne pouvant plus douter de sa fuite, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Égypte est bientôt soumise. Antoine se tue à Alexandrie : Cléopâtre est réservée pour l'ornement du triomphe ; mais elle évite cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piquûre d'un aspic, soit par quelque autre poison. Son royaume fut réduit en province.

Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses, de souplesse, d'audace et de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspirait dès sa jeunesse. Sa politique égala toujours son ambition. Son intérêt régla ses démarches : il ne se trompa ni sur les momens favorables, ni sur les moyens les plus sûrs ; tantôt courtisant le sénat pour l'animer contre Antoine, tantôt s'unissant à Antoine pour opprimer le sénat. Il sut attacher les troupes à son parti, et éloigner adroitement de l'armée, non-seulement des esclaves qui déshonoroient la milice, mais des vétérans qui montroient un esprit

---

724.  
Octavius  
reste ainsi  
le maître  
de la  
république.

de mutinerie. Son mariage avec Scribonia lui procura une liaison passagère avec le jeune Pompée dont il avoit alors besoin. Il la répudia bientôt, quoique dans une grossesse avancée, pour épouser Livie qu'il aimoit, et qui pouvoit lui être plus utile. Nous verrons de quelle manière il affermit son empire, en paroissant respecter les lois. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuse république fut anéantie. Il n'en resta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Les vices  
produits par  
les  
richesses  
devoient  
entraîner la  
ruine de  
la liberté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amènent les richesses. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvoient tout acheter, et leur énorme opulence augmentant les besoins et la misère des autres; il falloit bien que les principes cé-  
dassent à la corruption, que la probité disparût, que l'intérêt servit de règle, que les mœurs dépravées infectassent le gouvernement. Il falloit que l'amour de la patrie fût

étouffé par mille passions contraires; que le luxe, les plaisirs et la débauche rompissent le joug des devoirs; que l'ambition forçât les obstacles à main armée; enfin, que le plus fort asservît les foibles. Quand on voit le peuple séduit par des profusions sans bornes, les soldats vendus au général qui les enrichit, les magistrats appliqués à se soutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas déposer le commandement, lorsque l'autorité des lois les y oblige, on peut hardiment conclure: c'en est fait de la liberté.

En une seule année (715), plus de soixante préteurs parurent, disparurent successivement, comme il plut aux triumvirs. Ils faisoient de même passer rapidement le consulat d'une tête à l'autre. C'étoit un titre d'honneur, conféré pour satisfaire la vanité ou pour payer des services. Une chose plus monstrueuse encore, c'est qu'un sénateur vouloit s'avilir jusqu'à figurer avec les gladiateurs aux yeux du public, et qu'il fallut un décret du sénat pour

Abus  
énormes:

empêcher cette infamie. D'autres en donneront bientôt l'exemple sans rougir ; car nous voici arrivés au terme où l'on ne rougira plus de rien.

---

---



---

## DIXIÈME ÉPOQUE.

### LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN  
MONARCHIE MILITAIRE.

*Depuis l'an de Rome 726 ; avant  
J. C. 27 , jusqu'au règne de  
Constantin.*

---



---

## AUGUSTE.

---



---

### CHAPITRE PREMIER.

*Règne d'Auguste , jusqu'à la  
mort d'Agrippa.*

LA politique raffinée d'Auguste,  
(c'est le nom qu'Octavius se fit don-  
ner par le sénat), n'a été jusqu'à  
présent que celle d'un méchant  
homme, qui sacrifie tout à la fureur

Idée  
du règne  
d'Auguste.

d'établir son injuste domination. Si ne change pas de caractère et de principes, du moins il ne se changera plus dans le sang humain ; il paroitra même un bon prince, au tant que son intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppresseur, l'homme impartial lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

Ce fut un bonheur que l'ordre s'établit après la perte de la liberté.

« Auguste, dit Montesquieu, établit l'ordre, c'est-à-dire une sè-  
 « vitude durable ; car dans un état  
 « libre où l'on vient d'usurper la  
 « souveraineté, on appelle règle  
 « tout ce qui peut fonder l'autorité  
 « sans bornes d'un seul, et on  
 « nomme trouble, dissention, mau-  
 « vais gouvernement, tout ce qui  
 « peut maintenir la liberté des  
 « sujets. » Mais, puisque les Ro-  
 mains devoient cesser d'être libres,  
 cet ordre qu'Auguste établit, com-  
 paré aux désordres et aux malheurs  
 précédens, efface une partie des ta-  
 ches de sa mémoire. Le temple de  
 Janus fut fermé ; Rome respira  
 paisiblement sous son règne : c'étoit  
 beaucoup

beaucoup après les horreurs des guerres civiles. A son retour, chargé des dépouilles de l'Égypte, il distribua des sommes immenses à l'armée et au peuple; il donna des fêtes magnifiques, il ajouta aux libéralités funestes qui, depuis long-temps, corrompoient la populace, entretenoient la fainéantise et la licence, mais éteignoient tout sentiment de patriotisme, d'honneur et de liberté.

N'ayant rien plus à cœur que d'affermir sa puissance, et en même temps de se garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité César dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer. Il consulte, dit-on, ses deux confidens, Agrippa et Mécène. Le premier, en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble dessein; le second, en habile courtisan, lui prouve que la sûreté de sa personne et le bien public doivent l'en dissuader. Auguste se rend à cet avis, qui probablement étoit le sien.

Cependant, après avoir cassé tous les actes du triumvirat, et donné des preuves d'un sage gouvernement,

*Tome III.*

K

---

725.

Auguste affecte de vouloir abdiquer.

Avis d'Agrippa et de Mécène.

---

726.

Par cette feinte modération,

il affermit sa  
puissance.

n'agissant qu'en qualité de consul, et comme l'égal de son collègue Agrippa ; rapportant tout, en apparence, au rétablissement de la république, il déclara, par un discours étudié, qu'il remettoit la souveraine puissance au sénat. Si ce discours fut tel que le rapporte Dion Cassius, c'est un monument précieux du talent et de l'art d'Auguste. Il y relève la grandeur du sacrifice qu'il fait à l'état ; il insiste sur la sincérité d'une démarche si glorieuse ; il propose aux sénateurs d'excellens principes de gouvernement ; il leur conseille de préférer une règle fixe, quoiqu'imparfaite, à des projets de réforme qui rendent le sort des hommes flottant et précaire ; il les avertit qu'en s'écartant de ces principes, ils le feroient repentir de sa résolution, et replongeroient la république dans les désordres dont il l'a heureusement tirée. Ses mesures étoient bien prises ; il comptoit sur un refus. On le supplia, en effet, de ne point quitter les rênes de la république ; on obtint qu'il se chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer

plus tôt, si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétoient ses intentions : toute sa conduite passée les faisoit assez connoître. Mais enfin le consentement et les vœux des citoyens parurent légitimer son pouvoir; et il le conserva jusqu'à la mort, en renouvelant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté et constamment suivi, manque rarement le but, quand la force est jointe à l'adresse.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, et lui assigne adroitement les plus tranquilles, c'est-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur; il se contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais sans pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de César, le pouvoir qui subjugue les

Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement.

Titre d'empereur.

nations, le commandement des troupes, joint au droit de guerre et de paix. Revêtu successivement de la puissance consulaire et proconsulaire; de la puissance tribunitienne, sans être tribun, (un patricien ne pouvoit l'être;) de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs, du grand pontificat, si considérable par l'influence de la religion; Auguste est le maître de tout, et cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de père de la patrie.

Le sénat  
et le peuple  
conservent  
leurs droits  
en  
apparence.

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations; mais il l'affoiblit par le nombre même des sénateurs, qu'il porte jusqu'à mille, et par le soin d'y placer des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse et flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats; mais il gouverne les comices, il dispose des suffrages, et rien ne se décide qu'à son gré.

Mais  
la liberté  
n'existe plus  
en effet.

Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté

semblât toujours appartenir au peuple et au sénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'existoit plus ! Qu'importe de conserver quelques traces d'un état libre, si réellement on est soumis au joug d'un despote ? Qu'importe de paroître accorder ce que l'on ne pourroit refuser ? L'empereur se fit dispenser des lois. Outre qu'une telle dispense prouve le renversement des lois ; qui l'eût empêché de s'en dispenser lui-même ? Les mots ont un étrange empire sur les hommes. Il régna, parce qu'il ne se donna pas pour roi ; on crut la république subsistante, parce que les noms de sénat, de consul, etc. subsistèrent dans la monarchie. Ainsi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, est souvent de conserver le mot en faisant tomber la chose.

Dispense  
des lois.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent sans doute fort utiles. Cette ame double savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies et les cruautés avoient servi de fondemens à sa fortune : il devoit

Vertus  
politiques  
d'Auguste ;  
pour  
effacer le  
souvenir de  
ses crimes.

en effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton : *Quiconque*, répondit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen et un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appela par plaisanterie *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Son règne  
paisible  
fournit peu  
d'événements.

Ce long règne fournit peu d'événemens à l'histoire, parce qu'il fut paisible, et que, d'ailleurs, les bons historiens nous manquent; (car Suétone et Dion Cassius laissent beaucoup à désirer.) La tranquillité se rétablit en Espagne par la défaite des Cantabres et des Asturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte, fut vaincue, se releva et fit la paix. Le courage des Romains, aiguisé par les guerres civiles, auroit triomphé d'ennemis plus formidables, si l'empereur avoit

eu le goût des armes. Mais il lui importoit davantage de veiller sur Rome, et de l'endormir dans les délices de la paix.

Marcellus, son neveu et son gendre, né du premier lit d'Octavie, destiné vraisemblablement à l'empire, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. On avoit donné à ce général le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyoit pas sans chagrin. Auguste sentit le besoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets, qui formoient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus, dont il avoit épousé la sœur. S'il faut en croire les historiens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la nièce pour épouser la fille d'Auguste.

L'empereur, lui ayant confié le

K iv

---

732.  
Il donne sa  
fille en  
mariage à  
Agrippa.

Il va en  
Asie; le roi

des Parthes  
lui rend  
les drapeaux  
enlevés aux  
Romains.

gouvernement de Rome, alla visiter les provinces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces momens d'une ignominieuse défaite, et rendit les prisonniers qui restoient de la déroute d'Antoine. Evénement que l'on célébra comme un triomphe. Toute la puissance romaine, entre les mains d'un seul homme, étoit alors bien capable de faire trembler ses ennemis les plus courageux; mais, dans sa propre grandeur, elle portoit le principe d'une ruine inévitable.

A son  
retour, le  
sénat  
porte la  
soumission  
jusqu'à  
la bassesse.

Auguste, à son retour, vit le sénat et le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls. Les sénateurs portant la bassesse jusqu'à offrir de jurer d'avance l'observation de toutes ses lois, il rejeta ce vil serment : *Si les lois*

*sont bonnes*, dit-il, *on ne manquera pas de les observer; si elles sont mauvaises, le serment ne feroit que du mal.* Il savoit que le pouvoir législatif étoit assez fort avec le pouvoir militaire.

Différentes lois qu'il publia ou renouvela en ce temps contre le célibat, l'adultère, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasionnèrent cependant des murmures, et produisirent peu de bien; soit qu'il en desirât foiblement l'exécution, soit que la dépravation universelle fournît un prétexte de les mépriser. Que peuvent les lois contre le torrent des vices? En satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain et des spectacles; en lui accordant sans cesse des jeux et des distributions de blé, Auguste se monroit beaucoup moins zélé pour les mœurs que pour son intérêt personnel. C'étoit le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté, et le sentiment de la servitude présente.

Ses lois pour réprimer les vices, sont mal observées par sa faute.

Il corromp le peuple.

Pilade et Bathille, histrions cé-

K v

Pilade et Bathille.

histrions  
qui font  
oublier le  
gouverne-  
ment.

Réforme  
du sénat,  
suivie  
de cabales.

Précautions  
d'Auguste  
pour  
sa sûreté.

lèbres, fixoient l'attention de ces Romains, autrefois si ardens pour les affaires publiques. Pilade ayant été chassé pour une insolence, rappelé ensuite, parce que les Romains le regrettoient vivement, dit à l'empereur : *César, félicitez vous de ce que le peuple s'occupe de moi et de Bathille.* Ces paroles signifioient beaucoup, et le sens ne pouvoit en échapper à un politique si profond. Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre. L'unique moyen pour cela étoit de diminuer le nombre des sénateurs, et d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents; la réforme se fit avec beaucoup de prudence et d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe, quand

il paroissoit en public, s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant à la puissance tribunitienne Agrippa, ce héros si respecté, et en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposèrent de le garder tour-à-tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y eut des mécontents punis de mort. On ignore s'ils étoient coupables, ou seulement suspects : ce qui paroît certain, c'est que l'empereur ne pouvoit être bien délicat en fait de justice.

Mot hardi  
de Labéon.

Mécontents  
punis  
de mort.

Un gouvernement militaire, où l'épée tenoit lieu de lois fondamentales, étoit d'autant plus exposé aux conspirations, aux soulèvements, que, malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avoient nourri leur courage, et que les anciens sentimens de liberté vivoient encore dans quelques ames généreuses. Si Auguste échappe à tous

Dangers  
du gouver-  
nement  
militaire.

les périls, ce n'est pas moins l'effet de son adresse que de sa puissance. Nous verrons combien le despotisme sera funeste à la plupart de ses successeurs.

---



---

 CHAPITRE II.

*Guerres de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois et littérature.*

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caius et Lucius, étoient déjà les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, et incapables d'agir. Ce prince, voulant s'attacher un nouveau gendre, fixa, malgré lui, son choix sur Tibère, que Livie, femme de l'empereur, avoit eu de Tibérius Néro, son premier mari : il l'obligea de répudier une fille d'Agrippa, une épouse qu'il aimoit, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibère obéit avec un air de satisfaction ; car la soif des grandeurs éteignoit tout sentiment d'honnêteté.

---

742.  
Mort  
d'Agrippa.

Tibère  
devient le  
gendre  
d'Auguste.

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que

Guerre de  
Germanie.

peuvent l'être des barbares, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin, et de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient leur pays, que l'industrie a fertilisé, dont elle a même changé le climat. Auguste passa trois ans dans la Gaule, pour veiller à la sûreté de cette province. Il y laissa Drusus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, et y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Excellent général, bon citoyen, Drusus mourut dans sa trente et unième année. Tibère venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il réprima les barbares. La domination romaine parut s'établir et s'étendre dans le centre du pays; mais les indomptables Germains n'attendoient que l'occasion de recommencer la guerre.

Drusus  
y meurt.

Tibère y a  
des succès.

Auguste  
refuse  
le triomphe.

Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguste. Comme chefs

de toutes les armées, les empereurs, avec les princes, de leur maison, eurent droit à un honneur, qui avoit excité l'émulation d'un si grand nombre de généraux. Il le refusa. Sa politique consistoit en partie à éviter toute apparence de faste : moins il se montrait le maître, plus il l'étoit sûrement. Le temple de Janus, qui jusqu'au règne d'Auguste n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisième sous ce règne. On jouit d'environ douze années de paix; phénomène remarquable dans l'histoire des nations.

Le temple  
de Janus  
fermé.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguste, en voici un où respire sa défiance. Les esclaves ne pouvoient être mis à la question, pour déposer contre leurs maîtres. N'osant abolir cette loi, et craignant qu'elle ne fût contraire à sa sûreté, il l'évada d'une manière odieuse : il ordonna que, dans les crimes de trahison, les esclaves de l'accusé pourroient être vendus au prince ou à la république, et qu'alors leur témoignage seroit admis. C'étoit évidemment se jouer de la législa-

Réglement  
odieux pour  
faire  
déposer les  
esclaves  
contre leurs  
maîtres.

tion par le pouvoir même législatif ; c'étoit apprendre que l'intérêt d'un seul devenoit la règle de tout.

Concessionnaire  
approuvé  
par  
l'empereur.

Dion Cassius rapporte un trait frappant de cette politique intéressée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé et cruel, accabloit les Gaules de vexations. Comme les taxes se payoient par mois, et que les mois de Juillet et d'Août, (auparavant *Quintilis* et *Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faisoit quatre mois, sous les anciens noms et sous les nouveaux, et par-là il doubloit les taxes. L'empereur ayant reçu de grandes plaintes, étoit sur le point de le punir. Licinius ouvrit son trésor : « C'est pour vous  
« que je l'ai amassé, lui-dit il ; les  
« Gaulois pouvoient se servir de  
« leurs richesses contre vous : pre-  
« nez cet argent. » Alors le concessionnaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose ; mais plus on approfondit son caractère, plus on y aperçoit de fausseté ; et

comment Octavius seroit-il devenu vertueux ?

Il devoit à Mécène une grande partie de sa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce ministre fidèle ; et leur amitié se refroidit. Mécène étoit un épicurien, ami du repos et des lettres, si indifférent pour les honneurs, qu'il ne sortit point de sa condition de chevalier ; excellent politique, et dévoué aux intérêts de son maître, qu'il regardoit comme ceux de l'État ; assez courageux même pour lui dire quelquefois des vérités dures. Un jour, qu'Auguste alloit prononcer quelque jugement sanguinaire ; ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit sur des tablettes qu'il lui jeta : *Bourreau, descends du tribunal.* Auguste sortit sans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraisemblablement le fruit des conseils du ministre : comme les éloges que lui prodiguèrent les gens de lettres, étoient le fruit des graces que le ministre leur prodiguoit. Il regretta

Mort  
de Mécène.

Ses conseils  
modérés.

un homme si difficile à remplacer, mort en 745.

Auguste  
malheureux  
dans  
sa famille.

Au comble de la fortune et de la puissance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit servilement, Auguste éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans sa propre famille une source inépuisable de chagrins. Sa fille Julie, dont lui seul ignoroit les déréglemens, se prostitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au sénat, et la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de sa mère, et subit la même peine. Ses fils adoptifs, Caius et Julius, objets de sa tendresse, de ses espérances, à qui il avoit voulu servir de précepteur, répondoient mal à ses soins; et tous deux moururent loin de lui, l'un en Asie, l'autre à Marseille.

Retraite de  
Tibère.

Son  
adoption.

Tibère, son gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de sa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il resta sept ans comme en exil. Auguste, qui le connoissoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le

crut nécessaire après la mort des Césars, et le fit son successeur, en le haissant.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Conjuration de Cinna.  
Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre sa vie. Il l'apprend; il flotte plusieurs jours entre le desir de la vengeance, et la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul: il s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence ou politique, ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Les Germains et d'autres barbares Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses.  
ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattoient plus que par intérêt, se plainquirent de leur sort, pour augmenter leurs avantages. On avoit très-sagement supprimé les distributions de terre, si communes en leur faveur depuis Sylla, et si contraires à la tranquillité publique. Leur récompense étoit fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes préto-

riennes après seize ans de service, et douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterce ou mille sesterces valoit environ cent soixante et seize livres de notre monnaie ; ainsi la récompense de chaque prétorien étoit d'environ trois mille cinq cent vingt livres.

Prodi-  
gieuses dé-  
penses  
pour les  
troupes.

Il y avoit cependant alors dix cohortes prétoriennes, faisant dix mille hommes, destinées à la garde de l'empereur, et vingt-six légions sur pied \*, sans compter un nombre à peu près égal de troupes auxiliaires, et encore deux flottes. La paie de toutes ces troupes passoit de beaucoup celle de nos troupes modernes ; tout cela se faisoit en pleine paix. Dépenses prodigieuses ! Mais il falloit tout sacrifier au militaire, pour soutenir une puissance usurpée. Auguste établit un trésor

---

\* La légion, du temps de Polibe, étoit ordinairement de quatre mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis jusqu'à cinq et à six mille hommes.

destiné à la solde et aux récompenses des soldats. Il fit les premières avances, comme si tout l'argent public n'étoit pas à sa disposition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce trésor, et le peuple se vit contraint de payer ceux qui le tenoient en servitude.

Trésor et impôts pour cet objet.

Nous observerons ici que l'ère chrétienne vulgaire avoit commencé l'an 753 de Rome, époque de la naissance de Jésus-Christ, selon l'ancienne opinion. Les chronologistes modernes placent quatre ans plutôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous servir de règle pour les dates. Ce n'est point ici le lieu de parler du christianisme : il fut long-temps obscur avant d'éclairer les nations.

Observations sur l'ère vulgaire.

Tibère et Germanicus, son neveu, fils du célèbre Drusus, domptèrent les Dalmates et les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibère sur les motifs du soulèvement, répondit avec hardiesse : *C'est qu'au lieu de*

Révolte des barbares opprimés.

*pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.*

An de J. C.

9.

Varus défait  
par les  
Germanis.

Dans les transports de joie qu'ex-  
citoit cette victoire, on reçut une  
nouvelle accablante. Varus, qui com-  
mandoit en Germanie, avec autant  
de sécurité que d'avarice, s'étoit  
laissé surprendre par les Germanis.  
Quelques-uns de leurs chefs, sur-  
tout le fameux Arminius, l'ayant  
trompé par des apparences d'amitié,  
tandis qu'ils soulevoient leurs com-  
patriotes, l'attirèrent dans une em-  
buscade où il se vit tout à coup  
enveloppé et sans ressource. Trois  
légions furent taillées en pièces; le  
général se tua de désespoir. Auguste,  
en l'apprenant, se livra d'abord à  
une douleur pusillanime, capable  
de consterner les esprits, qu'il im-  
portoit de rassurer. On dit qu'il se  
frappoit la tête contre les murailles,  
en criant : *Varus, rends-moi mes  
légions.*

Tibère se  
fait honneur  
en  
Germanie.

Revenu de sa frayeur, il envoya  
Tibère contre les ennemis. En deux  
campagnes, la tranquillité parut  
rétablie. Tibère se fit honneur par

sa vigilance, par son exactitude à mettre en vigueur la discipline, et par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur étoit aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit les desirs d'Auguste, puis-  
 qu'à son retour il fut associé à l'empire. Huit légions gardèrent le Rhin, sous les ordres de Germanicus, dont nous aurons sujet de parler, et dont le rare mérite sera une matière de regrets.

Il est associé  
à l'empire.

L'empereur conservoit, dans la  
 vieillesse, toute l'activité de son  
 génie, avec la passion du commandement. Il ne manquoit pas de se faire proroger sa puissance, dès qu'il approchoit du terme; affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force, que si elles émanoient du sénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lèse-majesté, prononcée contre les auteurs de libelles

Despotisme  
d'Auguste.

Loi contre  
les auteurs  
de libelles.

diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenoit sévère. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

Loi contre  
les  
célibataires,  
mal  
observée.

Celle qu'il avoit portée contre les célibataires, étoit si mal observée, que la plupart des chevaliers vivoient par débauche dans le célibat, et murmuroient hautement du jour qu'on vouloit leur imposer. Alors parut une loi nouvelle, appelée Papias-Poppéa, du nom des consuls, qui aggravoit les peines prescrites contre ce désordre. Elle confisquoit au profit du trésor public, les successions collatérales et les legs en faveur des célibataires. Les deux consuls Papius et Poppéus, étoient eux-mêmes dans le cas.

La  
corruption  
y mettoit  
trop  
d'obstacles.

Il est facile d'observer que la corruption des mœurs en tout genre mettoit obstacle aux vues du législateur. Les liens sacrés du mariage, si doux et si précieux à la vertu, sont des chaînes affreuses pour le vice. En vain fait-on des lois, quand les mœurs les rendent presque nulles.

La noblesse  
s'avoilissoit  
par  
les combats

Auguste avoit défendu aux chevaliers de combattre dans l'arène comme

comme les gladiateurs; car cette manie honteuse devenoit commune à la noblesse. Il trouva tant d'obstacles à une défense dont la nécessité paroît incroyable, qu'il fut contraint de l'abroger. On vit dans la suite des sénateurs, des femmes même, se déshonorer par ces combats, aussi avilissans que barbares et odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque chose de contraire à l'humanité; mais pouvoit-on y joindre plus de turpitude?

de  
gladiateurs.

A l'âge de soixante et quinze ans, après environ quarante-quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se sentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle?* dit-il à ses confidens; *la pièce est finie, applaudissez.* Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le grand théâtre de l'ambition et de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-dessus d'eux; mais en détestant son hypocrisie, et les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exé-

14.  
Mort  
d'Auguste.

Son règne  
mérite  
des éloges.

crable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles; il ramena l'abondance avec la paix; il ranima l'agriculture; il opposa des lois aux désordres; il fut modeste dans la vie privée, modéré dans l'administration, habile à choisir de bons ministres, constant à les employer; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran.

Sa maxime  
sur  
la guerre.

Il sut  
gagner les  
éloges  
des gens de  
lettres,

Une de ses maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer et peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs et des poètes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, et qu'il récompensoit les talens. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la re-

connoissance, ou de l'adulation ? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, et d'enlever les suffrages de tous les siècles.

On se tromperoit grossièrement, en faisant honneur à Auguste du bon goût qui régnoit alors. Lucrèce, Cicéron, Salluste, César, etc. fleurirent avant lui. Les Romains avoient appris des Grecs à peindre et à embellir la nature : le goût s'étoit formé, les lumières s'étoient répandues ; enfin, la comédie, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, avoient produit leurs chefs-d'œuvre. Il ne manquoit plus que de disputer la palme à Homère et à Pindare. Virgile et Horace, amis d'Auguste et de Mécène, le firent avec succès. Ovide, malgré ses brillans défauts, tient un rang distingué parmi les écrivains de ce siècle. Sa mauvaise conduite lui attira une disgrâce ; il mourut en exil, où il ne cessa de gémir en vers ; et, ce qui est plus honteux, de chanter bassement les

Le goût  
étoit formé  
avant lui.

louanges de l'empereur, pour acheter, à force de flatteries, la fin de ses peines.

Les Grecs  
supérieurs  
aux  
Romains  
en  
philosophie.

Le génie des Romains les rendoit capables de tout; et en imitant les Grecs, ils perfectionnèrent plusieurs genres de littérature, de manière à paroître créateurs. Mais en fait de philosophie, Lucrèce, et Cicéron même, ne firent qu'expliquer avec élégance les opinions qu'ils adoptoient. Il étoit réservé aux modernes de surpasser tous les anciens philosophes, en substituant l'observation aux conjectures, et la raison aux systèmes.

---

---



---

 T I B È R E.
 

---



---

## CHAPITRE PREMIER.

*Depuis l'avènement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus et de Pison.*

ON disoit qu'Auguste avoit choisi Tibère pour son successeur, afin d'augmenter sa gloire par le contraste. Un soupçon si peu vraisemblable venoit de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers sur les intentions des grands comme sur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibère fut effectivement une odieuse tyrannie, propre à donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguste.

---

14.  
Tibère  
monte sur  
le trône.

Ce prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité et d'expérience, les qualités d'une ame noire, mé-

Son  
caractère.

fiant, cruelle et perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens et ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le firent connoître pour un tyran aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, et l'avoit ensuite relégué, parce qu'il n'aperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivoit encore dans son exil. Tibère le craint, le fait assassiner, et menace l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le déférer à la justice. On voit déjà la scélératesse prendre l'essor, et s'envelopper du voile de l'hypocrisie.

Il fait  
assassiner le  
jeune  
Agrippa.

Il se fait  
prier  
d'accepter  
l'empire.

Après ce début, agissant déjà en souverain, et ayant pris possession du commandement militaire, il affecte devant le sénat de refuser un pouvoir qu'il exerce comme héritier d'Auguste. Il en exagère les peines : il représente qu'un seul homme ne peut y suffire ; que le fardeau, partagé entre plusieurs, deviendroit plus supportable ; que parmi tant d'illustres citoyens, il en est qui peuvent le soutenir. On

fait semblant de ne pas lire dans son cœur; on se jette à ses pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il insiste sur ses répugnances. Enfin, il paroît se rendre aux vœux du sénat, et il veut bien accepter l'empire, jusqu'à ce qu'on juge à propos de soulager sa vieillesse.

Cette comédie avoit sans doute pour objet, et d'en imposer au public, et de tendre un piège aux sénateurs, dont Tibère vouloit connoître les sentimens à son égard. Quelques-uns qui, dans l'indignation ou l'impatience, s'étoient exprimés avec franchise, éprouvèrent bientôt sa haine. Presque tous avoient étudié leurs paroles, leurs gestes, de manière à ne point se rendre suspects, habiles esclaves d'un tyran farouche et soupconneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, sa mère, la veuve d'Auguste, dont le crédit sous le dernier règne avoit été le fondement de sa fortune. Il s'y opposa, sous un prétexte de modestie, craignant que sa propre grandeur n'en souffrît quelque di-

Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs.

Sa modestie affectée.

minution. Comme Auguste, il rejeta le titre de *seigneur*, de *maître*. *Je suis le maître de mes esclaves*, disoit-il, *le général de mes soldats*, et *le chef des citoyens*.

Il gouverne  
d'abord  
sagement,  
de  
peur d'être  
supplanté  
par  
Germanicus.

Sa conduite, dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection, que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les consuls, il respectoit les lois et les mœurs, il faisoit rendre la justice, il soulageoit les provinces, il disoit qu'*un bon berger doit tondre et non écorcher ses brebis*. Il souffroit même patiemment les traits de la médisance et de la satire, parce que, disoit-il, *dans un état libre, les pensées et les langues doivent être libres*. Cette conduite sage venoit probablement de la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signaloit en Germanie. Le tyran se démasqua, dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ses passions.

Sédition

Deux séditions militaires lui

avoient inspiré de l'inquiétude. La première arriva en Pannonie, où se trouvoient trois légions sous les ordres de Blésus. Les soldats, à la faveur de quelques jours de repos, réfléchissant sur les peines de leur état, passèrent des murmures aux cabales. Ils demandèrent hautement qu'on augmentât leur solde ; qu'après dix ans de service, on ne les retînt plus sous le drapeau, et qu'on leur donnât en même temps leur récompense et leur congé. Ils poussèrent la révolte jusqu'à insulter leurs officiers, et ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibère crut le mal si dangereux, qu'il envoya au camp son fils Drusus. Sans une éclipse de lune, sans des orages qui alarmèrent la superstition des soldats, ce jeune prince ne seroit peut-être pas venu à bout de les réduire. Quelques-uns furent punis de mort : le reste rentra dans le devoir.

Les mêmes motifs produisirent en Germanie le même effet, avec cette différence que l'armée y étoit beaucoup plus nombreuse, et que

*militaire en Pannonie.*

*Autre sédition en Germanie.*

Germanicus qui la commandoit, adoré des soldats, auroit pu profiter de la conjoncture pour s'élever à l'empire. Tibère l'avoit adopté avec répugnance : il voyoit d'un œil jaloux son mérite, sa réputation et l'amour qu'on lui portoit. Germanicus n'en étoit pas moins fidèle. Alors occupé dans la Gaule pour le service de l'empereur, il y apprit la mutinerie de ses troupes. Leur espérance étoit de le voir bientôt, à leur tête, disputer un trône dont il se monroit si digne, et sur lequel un tyran se faisoit déjà détester. Mais le jeune prince aimoit plus ses devoirs que la fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ses reproches et ses prières ne touchent point. Il lève le bras pour se percer en leur présence. Tandis qu'on s'y oppose, un des rebelles lui présente son épée nue, en disant : *Celle-ci vaut mieux*. Malgré cet excès de rage, il appaise la sédition, par une sage fermeté, mêlée de douceur. Les soldats rentrent en

Germanicus  
l'appaise,  
loin d'en  
vouloir  
profiter.

eux-mêmes, et massacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, remportée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattoit de les subjuguier en peu de temps. Tibère, dévoré de soupçons, et les dissimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos et des honneurs.

16.  
Il défait  
Arminius.

Sa dissimulation laissoit échapper de temps en temps des signes de cruauté qui annonçoient un triste avenir. Les legs qu'Auguste avoit faits au peuple, n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaisant s'approcha d'un mort dont on alloit faire les funérailles, et lui dit d'informer Auguste que son testament ne s'exécutoit pas. Tibère le sut, manda cet homme, lui paya sa part du legs, et le fit tuer sur-le-champ. *Va t-en faire savoir à mon père, lui dit-il, que j'exécute son testament.* La modération qu'il avoit montrée à l'égard de ceux qui le censuroient,

Tibère  
commence à  
faire  
connoître sa  
cruauté.

Crime de lèse-majesté. ne tarda guère à se démentir. On vit bientôt le crime de lèse-majesté, appliqué aux écrits, et même aux discours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens.

Accusation de sacrilège.

Deux citoyens furent accusés, sous le plus frivole prétexte, de sacrilège contre le culte d'Auguste. L'empereur arrêta très-sagement les poursuites, en répondant qu'on *devoit laisser aux dieux la vengeance de leurs injures*. Mais sa conduite devint un mélange inconcevable de belles maximes et de cruauté, de traits de justice et de tyrannie. Connoître le bien, le commander souvent, faire plus souvent le mal, et le faire avec une méchanceté réfléchie, c'est, en quelque sorte, la vie de Tibère.

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération et d'amour, plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, peut-être pour s'en délivrer par un crime, il l'envoya

commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, et où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même temps il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent et hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime.

Pison,  
gouverneur  
de Syrie.

Douze villes célèbres de l'Asie mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature sembloient être le présage de maux plus affreux. Les premiers, du moins, ne faisoient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particulière : les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain et dans les vices des sujets, devoient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Tremble-  
ment  
de terre.

Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en Orient. Il rétablit la tranquillité partout; il donna un roi à l'Arménie, déchirée par la discorde; il réduisit la Comagène et la Cappadoce en provinces romaines; il gagna les cœurs en remplissant sa commission. Mais arrivé

Succès de  
Germanicus.

Il est  
contrarié en  
tout  
par Pison.

19.  
Il meurt,  
infiniment  
regretté.

Pison  
est accusé à  
Rome.

en Syrie, il trouve Pison aussi indocile et arrogant que les étrangers étoient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues, méprise ses ordres, multiplie sans cesse les sujets de plaintes. Il porte si loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade, et meurt à Antioche, se croyant empoisonné par Pison, et conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort. Il avoit trente-quatre ans.

Asiatiques, Romains, tous firent éclater leur désespoir; tous sembloient avoir perdu leur père, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement. Il fut chassé, et contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ses accusateurs. Agrippine, veuve de l'illustre prince, apporte ses cendres à Rome. Elle est reçue avec des honneurs extraordinaires. Les sentimens du public éclatent sur-tout à la cérémonie des funérailles. L'indignation y perce à travers les gémissemens. Bientôt Pison est personnellement accusé. Tibère auroit voulu parer

le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie, au milieu de la désolation générale, qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, et voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat; mais il lui fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

On produisit plusieurs chefs d'accusation : licence entière accordée aux soldats, afin de se faire un parti; mauvais traitemens exercés sur les gens de bien, et en particulier sur les amis de Germanicus; poison et sortilèges employés contre la vie de ce prince. Pison réfuta le dernier article, et se défendit mal par rapport au reste. S'étant aperçu que Tibère ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, il se retira sans espoir; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, et le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre.

Son procès  
et sa mort.

Souçons  
sur Tibère à  
ce sujet.

Quelques-uns crurent que Tibère  
l'avoit fait tuer, de peur que, pour  
sa justification, il ne montrât des  
ordres donnés contre Germanicus.  
Tout se réduit à des soupçons, à  
des conjectures, « tant les plus  
« grandes affaires sont ambiguës,  
« dit Tacite, les uns prenant pour  
« certain tous les bruits qui courent,  
« les autres déguisant à dessein la  
« vérité, et ces contradictions se  
« répandant de siècle en siècle.»  
Maxime qui regarde principalement  
les affaires de cour, enveloppées de  
ténèbres mystérieuses, et suscepti-  
bles de toutes les tournures que peut  
donner l'esprit de parti.

---

---



---

 CHAPITRE II.

*Gouvernement de Tibère , jusqu'à  
la conspiration de Séjan.*

LE sombre caractère de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation raffinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes et la défiance. On préféroit la conduite de Drusus son fils, alors consul, ami du luxe et des plaisirs. *Qu'il passe, disoit-on, les jours aux spectacles, les nuits dans les festins, plutôt que de se livrer, seul et sans amusemens, à une morne vigilance et à des soucis pernicioeux.* L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien, interprété en mauvaise part, devenoient crimes de lèse-majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas ôté sa bague, où étoit

La conduite  
de  
l'empereur  
inspire  
la crainte.

Abus  
énorme des  
délations.

l'image de Tibère. Un chevalier romain, voyant Drusus fort malade, fit des vers à sa louange, sur sa mort qu'il croyoit prochaine, et eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice, et exécuté. Tibère ne désapprouva point ce jugement; il se plaignit seulement qu'on n'eût pas attendu ses ordres, et il fit régler que les sentences du sénat ne seroient mises à exécution qu'après un espace de dix jours, non qu'il se proposât de les adoucir, mais afin qu'en son absence il fût informé à temps de tous les décrets.

L'exécution  
des  
sentences du  
sénat  
renvoyée à  
dix jours.

On  
se félicite  
d'une  
révolte des  
Gaulois.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains se félicitèrent d'une révolte des Gaulois, qui leur faisoit espérer quelque changement de maître. Ils se trompoient dans leurs espérances. Eux et les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penser d'un gouvernement sous lequel on se félicite de la révolte?

Tibère  
refuse de  
faire des lois  
contre le  
luxé; parce  
qu'il

Cependant Tibère, par des ménagemens politiques, évitoit toujours ce qui auroit pu le rendre plus odieux, sans lui procurer aucun

avantage. On le pressa plusieurs fois de réprimer les excès du luxe : celui des tables sur-tout étoit monstrueux. Un poisson rare de quatre livres et demie avoit été payé cinq mille sesterces ; un bon cuisinier, un morceau friand, coûtoient des sommes immenses ; on se ruinoit à l'envi pour des fantaisies absurdes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, et qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre son pouvoir, au risque de multiplier sans fruit les ordonnances et les peines ; persuadé, selon Tacite, qu'il vaut peut-être mieux laisser en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuissance où l'on est de les détruire. Il observa que les dernières lois somptuaires, dont on espéroit beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avoient augmenté la fureur ; « car « si l'on desire ce qui n'est pas en- « core défendu, ajouta-t-il, on « craint la défense ; mais quand elle « a été faite et impunément violée, « la crainte, la honte, rien n'arrête « plus. »

en prévoit  
l'inutilité.

Il avoit  
raison en ce  
point.

Tibère avoit raison en cela. Faire des lois sages en elles-mêmes, dont l'exécution paroît impossible, c'est occasionner le plus grand mal, le mépris des lois. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence? Réglez la dépense de ces riches, qui prodiguent l'or et ne savent pas l'employer, ils en rempliront leurs palais; la circulation cessera, les pauvres en seront plus misérables. On réussiroit beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop souvent, et en les faisant porter à ceux qui regorgent de superflus. Mais il faudroit autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil système.

Moyen  
de bannir le  
luxe.

L'abus des  
asiles  
de la Grèce  
maintenu,  
avec  
des modifi-  
cations.

Les abus de la superstition, quelquefois aussi dangereux, ne sont pas moins difficiles à réformer que ceux des richesses. On se plaint de cette multitude d'asiles établis en Grèce, où les esclaves infidèles, les débiteurs de mauvaise foi, tous les malfaiteurs en général, trou-

voient une funeste impunité. « Nulle  
 « puissance , selon Tacite , n'étoit  
 « capable d'arrêter les séditions du  
 « peuple , qui protégeoit le crime  
 « par devoir de religion. » Cette  
 matière fut agitée dans le sénat. Les  
 députés de plusieurs villes grecques  
 y défendirent ce qu'ils regardoient  
 comme des privilèges , et ce que la  
 raison auroit dû leur faire consi-  
 dérer comme des maux publics. Soit  
 que le sénat fût entraîné par le pré-  
 jugé , ou qu'il craignît de révolter  
 un peuple superstitieux , les asiles  
 furent maintenus , mais avec des  
 modifications importantes.

Depuis quelque temps , l'empereur , retiré dans la Campanie , goûtoit tristement la solitude , sans rien perdre de son inquiète activité. Une maladie de sa mère le rappelle à Rome. Il trouve le sénat plus rempant , plus vil que jamais : il est même fatigué de ses bassesses , et ne le dissimule point. On raconte qu'il disoit au sortir des assemblées : *O quels amis de la servitude !*

---

22.  
 Servitude et  
 bassesse  
 du sénat.

Tacite rapporte des faits propres à caractériser ces esclaves de la ty-  
 Faits  
 de ce genre.

rannie. Ennius, chevalier romain, ayant été dénoncé pour avoir converti en vaisselle une image d'argent de Tibère, le prince rejeta une accusation si odieuse. Capiton, célèbre jurisconsulte, et plus lâche adulateur, s'en plaignit pour faire sa cour, comme si la modération du souverain eût laissé impuni un attentat contre la république.

Un fils  
accuse son  
père.

Cependant les délations, encouragées par des récompenses, s'accroissent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son père. Celui-ci comparut chargé de chaînes et accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté et de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïssoit; car de quoi n'est-on pas capable, quand on n'a pour règle que son intérêt et les passions d'autrui?

Procès de  
Crémutius  
Cordus, au  
sujet de  
ses  
ouvrages.

Crémutius Cordus, historien sincère, avoit loué Brutus, et désigné Cassius comme *le dernier des Romains*. Il avoit tenu quelques propos contre Séjan, digne favori,

digne ministre d'un tel empereur. Ainsi il ne pouvoit échapper à la vengeance. Accusé, et se voyant perdu, il ne démentit point son courage. Tacite lui fait dire au sénat: *Sa defense.*

« On accuse mes paroles, tant mes  
 « actions sont innocentes. Tous les  
 « historiens ont parlé honorable-  
 « ment de Brutus et de Cassius. Il  
 « reste encore plusieurs pièces sati-  
 « riques contre Auguste et contre  
 « César. Ces grands hommes les  
 « ont souffertes patiemment, peut-  
 « être avec autant de sagesse que  
 « de modération; car des libelles  
 « tombent, quand on les méprise:  
 « ils paroissent vrais, quand on s'en  
 « montre irrité. Toujours il fut  
 « permis de parler librement des  
 « morts, pour qui il ne reste ni  
 « faveur ni haine. La postérité ren-  
 « dra justice à chacun; et si je suis  
 « condamné, on se souviendra, non-  
 « seulement de Brutus et de Cassius,  
 « mais encore de moi. »

Il sortit, résolu de se délivrer *Sa mort.*  
 par une mort volontaire. C'étoit le  
 moyen de tromper l'avarice des dé-  
 lateurs, qui n'avoient la dépouille

Ses livres  
condamnés  
inutilement.

des accusés qu'après la condamnation. Malgré eux, il exécuta son dessein. Ses livres, condamnés au feu par le sénat, reparurent bientôt dans le public avec un succès éclatant. Tacite observe, au sujet de Crémontius et de son ouvrage, qu'en sévissant contre les génies, on augmente leur autorité; et que personne ne s'est porté à cette rigueur, sans se déshonorer soi-même, et sans contribuer à la gloire des écrivains.

26.  
L'empereur  
quitte  
Rome, et se  
retire  
à Caprée.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté dont il restoit à peine quelques traces, et l'adulation qui se prosternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie, sa mère, à laquelle il étoit redevable de l'empire, bienfait dont l'idée offensoit son amour propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, et un petit nombre de Grecs lettrés, dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos; et ne trouvant

trouvant pas dans la Campanie une solitude assez inaccessible, il se retira dans l'île de Caprée, que ses fureurs et ses débauches ont rendue célèbre. Là, éloigné des hommes et des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme. Séjan, dont les desseins seront bientôt dévoilés, avoit eu beaucoup de part à sa retraite, en excitant avec adresse ses dégoûts pour la capitale de l'empire. Le scélérat y gagnoit une augmentation de pouvoir.

Cinquante mille spectateurs tués ou blessés à Fidènes par la chute d'un amphitéâtre, et tout un quartier de Rome consumé par un incendie, sont de petits événemens dans l'histoire, en comparaison des maux que produit la méchanceté réunie à la puissance.

Calamités  
acciden-  
telles

## CHAPITRE III.

*Conspiration de Séjan. — Fin du règne de Tibère.*

Séjan, ministre absolu, aspire à la puissance suprême.

UN ministre aussi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable sur cet esprit soupçonneux, à qui tout faisoit ombrage. Du rang de simple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune ; et, en s'élevant, il avoit étendu ses desirs jusqu'à la place de son maître. Rapprochons les traits de sa politique ambitieuse. Peu importe de suivre les dates, pourvu qu'on connoisse les hommes et la chaîne des événemens.

Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes,

Séjan, devenu préfet des cohortes prétoriennes, jugea qu'il pouvoit tirer de grandes ressources de ce commandement militaire, peu considérable jusqu'alors. Sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laissoit dispersées

dans Rome, ou dans les villes du voisinage. Ainsi il eut à ses ordres une armée d'autant plus propre à le servir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entreprendre de s'élever sur ses ruines. Drusus, fils de l'empereur, qu'il haïssoit personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débaucha sa femme, sœur de Germanicus, lui offrit de l'épouser, et lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de Drusus. Après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibère. Ce monarque, sans se douter de son crime, la lui refusa avec douceur, ou plutôt lui représenta les inconvéniens d'une alliance trop disproportionnée. Les fils de Germanicus, que la succession regardoit, leur mère Agrippine, princesse fière et incapable de faiblesse, éprouvèrent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pièges invisibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'étoit assez

Ses crimes pour anéantir la famille impériale.

qu'ils appartenissent à Germanicus, pour n'être pas aimés de Tibère.

Le tyran crut tout; il écrivit contre eux au sénat. Agrippine et son fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; son second fils fut enfermé dans une prison. Le troisième, Caius Caligula, fut ensuite adopté par Tibère, et trouva sa sûreté dans ses bassesses.

<sup>29.</sup>  
Son succès.

Séjan  
conspire  
contre la vie  
de  
l'empereur.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Celui-ci, plein d'une aveugle confiance à son égard, environné de ses espions, n'agissoit qu'au gré de ses desirs. Le ministre, disposant de tout, enchaînoit les uns par l'espérance, les autres par la crainte. On ne le distinguoit point du prince; on lui rendoit les mêmes honneurs. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes: c'étoit de faire périr Tibère, et d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit peut-être formé. Un avis secret ou la défiance et la jalousie ouvrirent enfin les yeux d'un maître dont l'amitié pouvoit, au moindre soupçon, se changer en haine implacable.

Sa politique se réveilla et le servit parfaitement. N'osant se déclarer d'abord, ni employer la rigueur, il use d'artifices; il comble Séjan de caresses; il le fait nommer consul, et l'éloigne ainsi d'une manière honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome, Tibère, par une conduite ambiguë, sonde les esprits, les tient en suspens : tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Peu à peu la vérité se dévoile; on devine les intentions du despote, et l'on cesse de s'attacher au ministre. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan; on le condamne presque aussitôt, et on l'exécute.

31.  
Manière  
adroite dont  
Tibère  
se défait de  
Séjan.

Un moment auparavant, sur le faux bruit répandu par Macron, que l'empereur associoit Séjan à la puissance tribunitienne, les sénateurs avoient redoublé leurs flatte-

Perfidie  
des amis de  
Séjan.

ries et leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes ! Ceux qui s'étoient le plus servilement abaissés aux pieds de la fortune, insultèrent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connoître leur fourberie, ni le peuple sa légèreté fougueuse. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobres, ses statues brisées. On condamna ses enfans à mort, sa fille même, qu'on fit mourir dans l'âge le plus tendre.

Tibère se livre sans ménagement à la cruauté.

Tibère trembla, et se tint caché depuis le commencement de la scène, jusqu'à ce que la catastrophe l'eût rassuré. Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, comme si elle eût été principalement dans le ministre. Mais l'empereur, donnant l'essor à son caractère, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *Il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

L'infâme métier de délateur s'accrédita tellement, que les membres du sénat n'en rougissoient point. Les faits rapportés par Tacite et par Suétone font frémir d'horreur. Un seul nous suffit. La mère de Fusius, ami de Séjan, femme très-âgée, subit le supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Ces meurtres juridiques se commettoient par sentences du sénat, et c'étoit le comble de la tyrannie, qu'un tribunal autrefois si auguste en fût l'instrument. Tibère à la fin se lassa d'attendre des procédures. Il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient détenus en prison pour l'affaire de Séjan. On vit des amas de cadavres inspirer la douleur la plus vive, sans qu'il fût permis de donner le moindre signe de douleur.

Délations  
affreuses.

Massacré  
des gens  
suspects.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ses débauches, et s'efforçoit de dérober sa conduite aux yeux du public. Exempt de maladies, méprisant la médecine, il se moquoit de quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne savoit pas gouverner lui-

Il balance  
sur le  
choix de son  
successeur,  
et ne  
décide rien.

Caius  
Caligula.

même sa santé. Cependant, averti par la vieillesse, il pensa au choix d'un successeur. Des enfans de Germanicus, le cadet, Caius restoit seul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en considération de son père, il se comportoit en courtisan flatteur et assidu. L'empereur ne l'aimoit point, déméloit le fond de son caractère pervers, et auroit voulu lui préférer Tibérius Gémellus, fils de Drusus, son petit-fils par le sang, au lieu que Caius ne devoit ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus n'avoit que dix-sept ans, et les désordres de sa mère Liville avoient rendu sa naissance fort suspecte. Tibère, embarrassé, laissa la décision au destin.

---

37.  
Tibère  
est assassiné  
par  
Macron.

Caius s'étoit attaché Macron, qui se ménageoit un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer par les soldats celui dont il a épousé les intérêts. Le malade étant revenu de sa foiblesse, et la terreur glaçant les esprits, il ordonne qu'on l'étouffe sous des

matelats. Tibère mourut ainsi dans la soixante et dix-huitième année de son âge, et la vingt-troisième de son règne. Le peuple fut sur le point d'insulter à son cadavre. Les traits de sagesse, de générosité, de justice, éparés dans son règne, n'ont pas rendu sa mémoire moins odieuse, parce que la méchanceté et la fourberie dominèrent dans sa conduite, et qu'avec beaucoup de génie, il n'avoit qu'un mauvais cœur. Velleius Paterculus, son contemporain, l'a cependant comblé d'éloges. Un courtisan de Tibère et de Séjan pouvoit-il écrire l'histoire? Quel historien, que celui qui, dans le même ouvrage où il avoit dignement loué plusieurs grands hommes, fait un long panégyrique de ces deux monstres et de leur gouvernement! Excès d'adulation, propre à déshonorer même un poète.

Je finirai cet article par une observation importante de Montesquieu. « Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, « et celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laissé, ou

Loué  
par Velleius  
Paterculus.

L'ame  
des grands  
s'avilit,  
quand le  
peuple  
cesse d'élire  
les  
magistrats.

« du moins avoit paru lui laisser  
« celle d'élire les magistrats. Ti-  
« bère, qui craignoit les assemblées  
« d'un peuple si nombreux, lui ôta  
« encore ce privilège, et le donna  
« au sénat, c'est-à-dire à lui-même.  
« On ne sauroit croire combien  
« cette décadence du pouvoir du  
« peuple avilit l'âme des grands.  
« Lorsque le peuple disposoit des  
« dignités, les magistrats qui les  
« briguoient faisoient bien des ha-  
« sesses ; mais elles étoient jointes  
« à une certaine magnificence qui  
« les cachoit, soit qu'ils donnassent  
« des jeux ou de certains repas au  
« peuple, soit qu'ils lui distribuassent  
« de l'argent ou des grains :  
« quoique le motif fût bas, le  
« moyen avoit quelque chose de  
« noble, parce qu'il convient tou-  
« jours à un grand homme d'ob-  
« tenir par des libéralités la faveur  
« du peuple. Mais lorsque le peuple  
« n'eut plus rien à donner, et que  
« le prince, au nom du sénat, dis-  
« posa de tous les emplois, on les  
« demanda, et on les obtint par  
« des voies indignes : la flatterie,

« l'infamie , les crimes , furent des  
« arts nécessaires pour y parvenir. »  
On pourroit dire avec plus de sim-  
plicité, que l'ame des nobles s'avi-  
lit, dès qu'ils eurent besoin d'être  
courtisans pour devenir quelque  
chose.

---



---

*CAIUS, surnommé CALIGULA*

37.  
Caligula  
est d'abord  
chéri,  
quoiqu'in-  
digne.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque manière, sur le trône; et le sénat n'eut que du plaisir à casser le testament de Tibère, qui lui associoit Tibérius, son petit-fils. Mais le sang ne donne pas le mérite: il est même rare que la gloire des grands hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître.

Il fait  
quelques  
actions de  
bon prince.

Il montra cependant des vertus au commencement de son règne. Il rappela les exilés, supprima les

---

\* Ce surnom venoit d'une chaussure en forme de bottine, (*caliga*) qu'il portoit étant jeune.

délations, rétablit les droits des magistrats et du peuple; il permit la lecture des ouvrages libres qu'on avoit proscrits; il rejeta un mémoire sur quelque complot, vrai ou supposé, et répondit avec noblesse, que, n'ayant rien fait pour s'attirer la haine, il ne pouvoit croire de semblables accusations. La crainte d'un rival l'engageoit sans doute à se contrefaire. Attentif aux moyens de captiver et d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes, bannis par Tibère: il dissipa en jeux, en spectacles, en folles profusions, des sommes immenses, que Suétone fait monter à près de trois cents millions de sesterces. Cette prodigalité, quand il n'auroit pas eu lui-même la fureur des spectacles, annonçoit un mauvais gouvernement. Mais que penser d'un souverain qui, épuisant le trésor pour ces jeux toujours infectés de barbarie, ne les donnoit au peuple que pour s'en amuser lui-même?

Mais  
il prodigue  
tout  
pour flatter  
le peuple.

Bientôt tout change de face. Il devient  
Lois, mœurs, humanité, raison, un monstre  
tout est foulé aux pieds. Caligula de tyrannie.

se baigne dans le sang. Il commence par le meurtre de Tibérius et de Macron ; il se fait un plaisir de ses cruautés. Incestes avec ses sœurs, adulteres avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit seulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naissance étoit obscure, et il veut que sa mère Agrippine soit née d'Auguste et de Julie, fille d'Auguste, c'est-à-dire d'un inceste abominable qu'il suppose un titre d'honneur. Il joue le personnage de tous les dieux, se faisant adoré, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, etc. Enfin, par un délire sans exemple, l'empereur traite son cheval en favori, et pense à l'élever au consulat.

Ce qu'on  
doit penser  
des faits  
rapportés  
par Suétone.

Ces faits accumulés par Suétone, écrivain peu judicieux, supposent une démence manifeste, et l'on n'imagine point comment les Romains pouvoient obéir à un fou si enragé. Le détail de ses dépenses, de ses rapines, de ses vexations tyranniques

ques, passe toute vraisemblance. Ce sont, ou des traits de folie qui n'intéressent pas un esprit sensé, ou des excès incroyables qui sortent de la sphère des choses humaines.

Toute la cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir. — Plût à dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un seul coup!* — Un jour, éclatant de rire devant les consuls : *Je pensois, leur dit-il, que d'un clin d'œil, je puis vous faire égorger tous deux.*

Traité  
de cruauté.

Aussi lâche que sanguinaire, Caligula prend l'antaisie de paroître à la tête des armées, et donne une farce dont les historiens exagèrent peut-être le ridicule. On le voit se transporter sur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit ; faire cacher dans un bois un détachement de sa garde ; le surprendre, en supposant que ce sont les ennemis ; dresser ensuite des trophées et chanter victoire. On le voit passer vers l'Océan du côté de la Grande-

39.  
Expéditions  
militaires  
ridicules.

Bretagne, dont il médite la conquête; il range son armée en bataille sur la côte; il donne le signal, sans avoir personne à combattre; il fait ramasser des coquillages à ses soldats; et, fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

<sup>41.</sup> Meurtre de Caligula. Quelque avilissés que fussent les Romains dans la servitude, il étoit impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant, ne fit pas éclore des conspirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monstre, sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrième année de son règne. Un imbécille va lui succéder, et par conséquent il faut s'attendre à des scènes déplorables.

Observations sur les historiens de Caligula. La partie des annales de Tacite, contenant le règne de Caligula, est malheureusement perdue pour nous. Rien ne peut suppléer au pinceau de cet historien philosophe, qui connoissoit si bien les hommes et les cours, et qui intéresse la raison

jusques dans les moindres détails. On ne trouve guère ailleurs qu'un tas d'inutilités, ou même de puérités insipides et dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auroient pas dû grossir leurs ouvrages.

---

---



---

 CLAUDE.

41.  
 Les soldats  
 proclament  
 Claude, qui  
 trembloit  
 d'être tué.

CHÉRÉA et les sénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république : ils firent d'abord quelques démarches hardies, jusqu'à condamner la mémoire des Césars. Les soldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frère de Germanicus, et oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne pensoit qu'à sauver sa vie, et se cachoit dans un coin. Par hasard un soldat l'aperçoit, et le proclame; d'autres arrivent; on l'emène malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Il promet quinze mille sesterces par tête aux prétoriens, des récompenses proportionnées aux officiers, et se trouve le maître de l'état, lorsqu'à peine il est revenu de son épouvante et de sa surprise. Le sénat est forcé de le reconnoître; Chéréa est mis à mort,

toute espérance de liberté tombe avec sa tête.

Agé de plus de cinquante ans, Claude étoit encore dans une espèce d'enfance. Esprit foible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appeloit sa mère Antonia; son ris niais, sa contenance embarrassée, ses manières basses, annoncoient l'ineptie et la sottise. C'est ce qui lui avoit attiré l'aversion de ses parens, malheur qui augmenta sans doute les défauts de la nature. Auguste seul avoit eu pour lui de la bonté, sans pouvoir l'employer à rien. Auroit-on imaginé que la fortune le placeroit un jour sur le trône même d'Auguste?

En succédant à Caligula, Claude, naturellement doux, pouvoit du moins se faire aimer. Il y réussit, dans les commencemens, par une conduite toute opposée à celle de son prédécesseur. Il brûla deux mémoires intitulés *l'Epée et le Poignard*, où ce monstre avoit écrit les noms de ceux qu'il destinoit au supplice. Il abolit les étrennes, moyen

Claude incapable de régner.

Sa bonté produit du bien au commencement.

Étrennes abolies.

Défense de faire héritier l'empereur. bas et odieux d'extorsions. Il se fendit à quiconque avoit des parents de l'instituer son héritier ; autre moyen par lequel les princes ne ro gissoient pas de s'enrichir. La clé mence, l'humanité, parurent suc céder à la barbarie ; mais il fallo se défier de la foiblesse d'une tète susceptible de toutes les impres sions, et qui seroit indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle se roit gouvernée par de bons ou de mauvais conseils.

Il est bientôt l'esclave de Messaline et des affranchis.

Une femme, l'opprobre de son sexe, Messaline, épouse de Claude, partagea toute la confiance de ce prince avec des valets sans honneur, avec un Narcisse, un Pallas, et d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guère à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, disposèrent des actions, et en quelque sorte de la personne de leur maître ; ouvrirent et fermèrent sa porte à qui ils voulurent ; dictèrent ou changèrent ses ordonnances ; régnerent

enfin sous son nom ; et Messaline se servit d'eux pour exécuter ses exécrationables projets.

Cette infâme princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-père. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerta les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de l'empereur, et lui dit qu'il l'a vu en songe, poignardé par Silanus. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination étoit frappée, croit voir un assassin, et le fait tuer sur le champ. Par ce trait, qu'on juge des autres.

Il se forma une conspiration dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière si révoltante. Camille, gouverneur de Dalmatie, prit les armes, et même le titre d'empereur. Mais ses soldats l'abandonnèrent, et un d'eux le poignarda. Tandis que l'on faisoit des recherches rigoureuses contre ses complices, Messaline et

---

42.  
Comment  
Messaline  
fait tuer  
Silanus,  
qu'elle n'a  
pu séduire.

---

Conspira-  
tion  
découverte  
et punie au  
gré des  
affranchis.

Narcisse  
dans  
le sénat.

les valets saisirent l'occasion de satisfaire leur haine ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. Ses affranchis y prirent séance ; mais Narcisse y recut du moins une leçon. Un affranchi de Camille , à qui il demanda ce qu'il auroit fait , si son maître étoit devenu empereur , répondit fort à propos : *Je me serois tenu derrière lui , sans ouvrir la bouche.* Malheureusement , les vérités se moussent contre l'insolence de sa fortune.

Mort  
d'Arria et  
de Pétus.

C'est alors que la célèbre Arria donna des preuves singulières de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire , étoit enveloppé dans la conjuration , et ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant résolu , elle se plonge un poignard dans le sein , le retire , le lui présente en disant : *Pétus , cela ne fait point de mal.* Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

43.  
Expédition  
dans  
la Grande-  
Bretagne.

On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition et de conquête. Cependant

entreprit de subjuguier la Grande-Bretagne, que César, suivant l'expression de Tacite, sembloit avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant soumises, cette conquête n'offroit plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de sauvages, devoit-elle attirer les armes d'une puissance déjà surchargée du nombre et de la grandeur de ses provinces? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les soldats se mutinèrent : ils ne vouloient point, disoient-ils, aller combattre au-delà du monde. Narcisse parut pour appaiser la révolte. Les mutins le renvoyèrent avec insulte *aux Saturnales* \*, lui rappelant ainsi son ancienne servitude ; et l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

Narcisse  
insulté par  
les  
troupes.

Les premiers succès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée ; il

La Bretagne  
réduite  
en province,  
de  
même que  
la  
Mauritanie.

---

\* A la fête des Saturnales, les esclaves jouissoient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, et triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit cette province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise. La Mauritanie avoit eu depuis peu le même sort. Ces accroissemens de l'empire en hâtoient la décadence.

Claude fait des ordonnances ridicules, et quelques-unes de bonnes.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du ministère civil, et prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais, avec ces inepties, on trouve des réglemens sages, qui, par malheur, devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Il règle le paiement des avocats.

Les avocats faisoient d'une profession noble un honteux métier; ils vendoient leur plume et leur langue à l'injustice, à la calomnie, à quiconque vouloit payer l'abus des talens. Silius, désigné consul, s'éleva

s'éleva contre ce brigandage. « On  
 « multiplie, dit-il, les accusations,  
 « les haines, les injures, afin de  
 « s'enrichir par la chicane, comme  
 « les médecins par les maladies. Il  
 « n'y aura plus tant de procès, s'ils  
 « ne rapportent rien à personne. »  
 Les avocats répondirent qu'ils né-  
 gligeoient leurs affaires pour celles  
 d'autrui; que l'éloquence étoit une  
 voie de fortune très-honorable; que  
 si on retranchoit le fruit des études,  
 les études tomberoient infaillible-  
 ment. L'empereur défendit aux avo-  
 cats de recevoir plus de dix mille  
 sesterces.

Ce n'étoit plus le temps où les  
 motifs de gloire, de bien public,  
 où l'espérance de s'élever aux hon-  
 neurs, excitoient seuls à fournir  
 cette carrière. Il falloit fermer le  
 barreau, si l'on ne vouloit pas per-  
 mettre qu'il procurât des avantages  
 à ceux qui manquoient de fortune  
 ou de générosité. Mais il falloit  
 aussi que la réputation des avocats,  
 parmi lesquels se trouvoient tou-  
 jours des sénateurs, les mît à cou-  
 vert de tout soupçon de bassesse.

Si cette  
 profession  
 pouvoit  
 alors être  
 gratuite.

L'ancienne règle fut rétablie par Trajan.

Les  
étrangers  
admis  
parmi les  
citoyens  
et dans le  
sénat.

L'empereur décida une autre affaire plus intéressante pour l'état. La Gaule cisalpine et la narbonnoise jouissoient de tous les privilèges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avoit passé aux chefs du reste des Gaules, après la conquête de César; mais sans le droit d'entrer au sénat, droit qu'ils demandoient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes représentations; et Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y parvinssent aux premiers honneurs; ce qui dans la suite n'eut point de bornes.

Si ce fut un  
bien  
ou un mal.

« Il arriva, dit Bossuet, que tous  
« les sujets de l'empire se crurent  
« Romains. Les honneurs du peu-  
« ple victorieux, peu-à-peu se com-  
« muniquèrent aux peuples vain-  
« cus : le sénat leur fut ouvert, et  
« ils pouvoient aspirer jusqu'à l'em-  
« pire. Ainsi, par la clémence ro-  
« maine, toutes les nations n'étoient  
« plus qu'une seule nation, et Rome

« fut regardée comme la commune patrie. » On pourroit dire au contraire qu'il n'y eut plus de Romains, quand tous le furent; que ce mélange de toutes les nations anéantit la nation dominante; que Rome cessa d'être une patrie, dès que la plupart de ses citoyens devoient lui en préférer une autre; et que ce fut là une des principales causes de sa ruine.

Ce malheur paroîtra inévitable, si l'on réfléchit que, même dans Rome, il ne restoit presque plus de vrai Romain. Le dénombrement fait par Claude présente près de sept millions de citoyens, nombre infiniment supérieur à ce que l'on avoit vu dans le temps où la république subjugoit toutes les nations.

Peu de Romains parmi une infinité de citoyens.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou sembloit s'occuper du gouvernement, sa femme, maîtresse absolue de son esprit, se livroit publiquement aux débauches les plus honteuses, et rassasiée de plaisirs, s'en faisoit un de l'infâmie. Amoureuse de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une épouse de la plus

48.  
Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache.

haute naissance. C'étoit peu : elle l'épousa solennellement, pendant un voyage de Claude à Ostie. Fait incroyable, si tous les historiens ne l'attestoient. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, jusqu'alors ministres des empoisonnemens et des autres forfaits de Messaline, mais qu'elle avoit eu l'imprudence d'irriter.

Elle est mise  
à mort.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le rassure. Silius, le pantomime Mnester, et plusieurs autres complices des impudicités de sa femme, sont mis à mort. Elle se préparoit à le fléchir ; elle en seroit probablement venue à bout, si Narcisse n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni tristesse ; il apprit qu'elle ne vivoit plus, sans demander même la manière dont elle étoit morte.

Claude  
épouse sa  
nièce  
Agrippine,  
et le sénat  
approuve ce  
mariage.

Il avoit déjà épousé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ses maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le

crédit de Pallas, un de ses amans ;  
autre Messaline , d'une conduite  
moins scandaleuse , mais d'une am-  
bition aussi violente et aussi crimi-  
nelle que la première. La parenté  
donnoit quelque scrupule à Claude.  
Un courtisan le rassura bientôt , en  
faisant approuver cette alliance par  
le sénat. Quelques sénateurs portè-  
rent la flatterie jusqu'à dire qu'il  
falloit y contraindre l'empereur , en  
cas de refus. Personne n'ignoroit  
cependant qu'il usoit avec Agrip-  
pine de tous les droits du mariage.  
On fit un décret pour permettre aux  
oncles de se marier avec les filles  
de leurs frères. Peut-être , dans un  
autre cas , auroit-on permis aux  
frères d'épouser leurs sœurs ; tant  
on plioit facilement les lois au gré  
de la cour ! Il n'y eut qu'un ou deux  
hommes qui profitassent de la per-  
mission ; sans doute , parce que les  
mœurs conservent toujours un cer-  
tain empire chez les peuples même  
les plus corrompus ; ou parce que  
de tels mariages doivent être né-  
cessairement rares , quand même  
ils seroient permis.

Ambition  
d'Agrip-  
pine;  
comment  
elle procure  
l'empire  
à Néron.

Sénèque et  
Burrhus  
à la cour.

Domitia  
condamnée  
pour magie.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer, et de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime, la délivrèrent des personnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur; elle ménages l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie. Sénèque, célèbre par son esprit et par sa brillante philosophie, avoit été exilé, comme coupable d'adultère avec une princesse. Le jugeant utile à Néron, (c'étoit le nouveau nom de Domitius) elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave et vertueux capitaine, qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot, Claude qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut. Elle craignit que Domitia, sœur de son premier mari, ne balançât son autorité auprès de Néron. Domitia fut accusée de magie, et condamnée à mort pour un crime chimérique.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narcisse, alors ennemi d'Agrippine qui donnoit toute sa faveur à Pallas. Il témoigna se repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus, il lâcha quelque parole menaçante contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites. Non contente d'éloigner Narcisse de la cour, elle employa les talens de la fameuse Locuste, pour empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante-trois ans.

54.  
L'empereur  
empoisonné  
par  
sa femme.

Ses intendants, simples chevaliers ou même affranchis, dont la commission étoit de lever ses revenus dans les provinces, avoient été revêtus de toute l'autorité des magistrats, et leurs jugemens déclarés aussi respectables que ceux de l'empereur. Ainsi les provinces étoient livrées aux injustices des financiers.

Il avoit livré  
les  
provinces  
aux  
financiers.

Le sénat, par un décret, honora Pallas des ornemens de la préture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de sesterces pour récompense de ses services. L'affranchi refusa la somme.

Honneurs  
rendus  
à Pallas, vil  
affranchi.

On afficha un nouveau décret en son honneur, où il étoit peint comme faisant revivre les anciennes mœurs, lui dont les richesses étoient immenses. Le despotisme avoit-il plus dégradé les ames en Asie?

Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes.

Rome avilie.

Progrès de cet avilissement.

On vit sous ce règne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné et mis à mort par Rhadamiste son neveu, son beau-frère, son gendre. Les crimes de l'ambition, si communs dans tout l'orient, n'attirent point la curiosité, parce que des peuples lâches, des cours de despotes intéressent peu l'esprit humain. Mais Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtresse du monde et réduite au dernier avilissement, est un spectacle des plus propres à exciter la réflexion.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avoit-elle pas produits dans la république! Cependant les Romains conservoient alors quelques restes de grandeur d'ame : même en se vendant aux ambitieux, ils montroient la fierté et le courage de leurs ancêtres.

Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers, et encenser jusqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainsi la perte des mœurs conduit à la servitude; ainsi la servitude achève d'anéantir les mœurs.

---

## N É R O N.

## CHAPITRE PREMIER.

*Depuis l'avènement de Néron au trône, jusqu'à la guerre de Bretagne.*

51.  
Apothéose  
ridicule  
de Claude.

LA mort de Claude fut un secret, jusqu'à ce qu'Agrippine eut pris les mesures qu'exigeoient les circonstances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, et le sénat suivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince stupide, qui venoit de finir ses jours par le poison. Néron prononça son oraison funèbre, où il exalta sa prudence et sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assemblée, quoique dans la bouche de l'empereur. Sénèque, auteur de l'ouvrage, composa lui-même une satire contre la divinité de Claude. Comment avoit-

Sénèque y  
avoit  
contribué,  
et  
s'en moque.

il eu le front de faire débiter à son élève des faussetés ridicules ? Jus- qu' alors les empereurs avoient mon- tré plus ou moins de talent pour la parole et la composition. Néron , qui n'étoit que dans sa dix-septième année, se portoit à tout autre genre d'exercices, ou plutôt d'amusemens. Ses penchans, encore déguisés, n'avoient rien que de frivole, et même de vicieux. Ennemi du travail, il dut sa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui.

Burrhus et Sénèque, intimement unis, firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité, le despotisme cessa pour un temps d'alarmer les citoyens; un discours plein de sagesse, prononcé au sénat par le prince, gravé ensuite sur des tables d'argent, annonça le bonheur public; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrois ne savoir pas écrire*, dit-il avant que de signer un arrêt de mort. Un autre jour, le sénat lui témoignant sa recon- noissance, il répondit: *J'y compte, quand je la mériterai.* Avec de

Néron  
commence  
bien,  
parce que  
Sénèque  
et Burrhus  
gouvernent  
pour lui.

bonnes leçons, rien n'est si facile aux souverains, que d'éblouir par de belles apparences; mais on n'en devient que plus malheureux, lorsqu'on est détrompé par les effets.

Les commencemens du règne en imposoient. Nous venons de voir des règnes détestables, commencés d'une manière avantageuse pour l'état. Il semble que les princes cherchoient d'abord à inspirer la confiance, afin d'endormir les sujets sous le joug de la tyrannie. Le nouveau règne ne sera pas moins horrible, parce que les ministres qui firent le bien au commencement, ne purent en inspirer le goût à leur maître, que tout entraînoit au mal.

Néron, corrompu, veut se défaire de Britannicus. Déjà Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit sa femme, pour se livrer à une affranchie. Sénèque et Burrhus ne gênoient point sa passion, de peur que la résistance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuse de n'avoir plus le même pouvoir, saisit cette occasion d'éclater. Elle menaça même son fils de se déclarer en faveur de Britannicus, qu'elle lui avoit sacrifié, et qui, âgé de treize ou

quatorze ans , pouvoit être bientôt un redoutable rival.

Néron cesse alors de se contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas , en sa présence , en présence de sa mère. Il distribue les dépouilles du mort à Burrhus , à Sénèque , aux principaux de la cour , apparemment pour acheter leurs suffrages. Il déclare par un édit , que , n'ayant plus de frère , il met toutes ses espérances dans la république. Agrippine s'emporte : on la chasse du palais. Accusée de trahison , elle se justifie , et reprend une apparence de crédit qui l'apaise.

Il l'empoisonne , et maltraite Agrippine.

Après un crime si noir exécuté de sang-froid , Néron foula aux pieds toute bienséance , jusqu'à courir les rues déguisé pendant la nuit , avec de jeunes débauchés ; insultant les uns , volant les autres , s'exposant à mille outrages , recevant des coups sans être connu , et s'applaudissant de ses bassesses. Le sénateur Montanus l'ayant maltraité rudement , dans une de ces courses nocturnes ,

Ses courses nocturnes.

apprit que c'étoit l'empereur, et eut l'imprudencce de lui écrire une lettre d'excuses. Il reçut deux mots pour réponse : *Quoi, un homme qui a frappé Néron vit encore !* Le seul parti à prendre fut de se tuer lui-même.

Le  
gouverne-  
ment  
se soutient ;  
mais  
ne peut se  
soutenir  
long-temps.

Les affaires publiques, entre les mains de deux ministres éclairés, se ressentoient peu de ces désordres du prince. Plusieurs impôts furent abolis ; une ordonnance équitable réprima les concessions des publicains. Il n'en falloit pas tant pour charmer le peuple, qui borne ses vœux au présent, et ne pénètre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les débauches et les folies de Néron, annonçoient toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Sénèque, ni Burrhus ne pouvoient conserver long-temps sa confiance. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée  
inspire à  
Néron  
le parricide.

Poppée brilloit dans Rome par sa figure, ses graces, son esprit, ses richesses ; femme admirable si elle avoit été vertueuse. Othon, homme de plaisirs, sans principes et sans

mœurs, l'avoit débauchée à son mari; et il l'avoit ensuite épousée. L'empereur en devint éperdûment amoureux. Elle aspira bientôt à son lit. Prévoyant qu'Agrippine ne souffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle résolut de perdre Agrippine même. Elle la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altière princesse la jalousie de son fils. C'est votre mère qui régne, lui disoit-elle: vous n'avez pas même la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

Comme ni le fer ni le poison ne paroissent convenables pour ce crime, qu'il importoit d'ensevelir dans les ténèbres, un affranchi proposa l'expédient d'un vaisseau, construit de façon qu'une partie se démonteroit tout à coup en pleine mer, et rendroit le naufrage inévitable sans qu'on pût en soupçonner la cause. Ce projet infernal parut digne d'être adopté. Néron feignit, pour attirer sa mère dans le piège, un retour de tendresse dont elle fut aisément la dupe. Agrippine vint

---

59.  
Néron fait  
assassiner sa  
mère  
Agrippine.

Artifice  
pour  
ce meurtre.

le voir à Bayes. Elle monta sur le vaisseau. La machine joua mal, ne l'écrasa point comme on l'avoit cru; et tandis que les gens de sa suite périssoient, elle gagna le rivage. Une femme espéra d'être secourue en criant qu'elle étoit l'impératrice; mais on la fit tuer à coups de rames. Agrippine, capable de dissimulation malgré sa fureur, envoya informer son fils du naufrage dont elle venoit de se sauver.

Burrhus et  
Sénèque  
consultés.

A cette nouvelle, l'empereur est consterné. Il s'imagine déjà voir sa mère armer contre lui et les soldats et le peuple. Il mande Burrhus et Sénèque. Ces ministres, qu'on soupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, hésitent d'abord; mais, soit lâcheté honteuse, soit odieuse politique, ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne un parricide; l'affranchi Anicet se charge avec empressement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins: *Frappe ce ventre, qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes qu'elle avoit

commis pour la fortune de son fils, ou plutôt pour régner avec lui, c'est lui-même qui les punit par un crime atroce!

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, et la terreur jointe aux cris de la conscience le réduisit presque au désespoir. Mais la flatterie sut dissiper ces orages. Burrhus le rassura, en lui mettant sous les yeux le dévouement des prétoriens. Sénèque lui composa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple et les troupes firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes et de sacrifices.

On observa cependant comme des signes de la colère céleste divers phénomènes, éclipse, tonnerre, auxquels les dieux avoient si peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore plusieurs années de l'empire, en continuant ses crimes. Les secrets de la providence sont impénétrables.

Il<sup>s</sup> calm<sup>ent</sup>  
les  
remords de  
l'empereur.

Signes  
suspects de  
la colère  
céleste.

On ne peut les lire dans des événemens naturels, que chacun interprète comme il lui plaît. Dieu punira ou récompensera un jour : ce n'est tout ce qu'il nous importe de savoir : la superstition veut deviner et se trompe.

Néron  
se livre à des  
amusemens  
ridicules.

Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, se livra sans retenue à ses penchans. On le vit ne s'occuper que de chasser de chevaux, de musique, de comédie ; se donner en spectacle, de bord à ses courtisans, ensuite au peuple, comme un cocher ou un histrion ; payer une compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amusemens furent de composer quelques métrichans vers, que des poètes ignobles rajustoient à leur façon, ou de rassembler de prétendus philosophes qui le divertissoient par leurs disputes. Pendant son quatrième consulat, ( car les empereurs avoient toujours pris de temps en temps le titre de consuls, quelquefois pour

Jeux  
néroniens.

peu de mois ) il institua des jeux à la grecque , et les appela *néroniens*. On devoit les célébrer tous les cinq ans. Il disputa contre les premiers de Rome le prix de la poésie et de l'éloquence. Quand il auroit eu pour concurrens des Cicérons et des Virgiles , ce prix ne pouvoit lui échapper. Les pantomimes furent bientôt en considération , et leur art se perfectionna jusqu'au prodige. On raconte qu'un philosophe , frappé du jeu d'un de ces acteurs muets , s'écria : *Je t'entends , tu parles avec les mains*.

Pantomimes.

Nous observerons que , si les Romains avoient toujours eu la passion des spectacles , sans goût pour les spectacles vraiment dignes d'un peuple poli , cette passion et ce mauvais goût devoient s'augmenter , dès qu'on cessoit de prendre part aux affaires publiques , dès qu'on se livroit aux caprices d'une cour. La bonne tragédie étoit inconnue. Jamais Térence n'avoit pu vaincre l'ascendant des baladins. Les gladiateurs l'emportèrent toujours

Goût dépravé des Romains.

sur les poëtes. Du moins les pantomimes n'ensanglantoient point la scène, mais ils outrageoient souvent les mœurs.

---



---

 CHAPITRE II.

*Guerre de la Grande-Bretagne.  
— Affaires de Rome, jusqu'à  
la première conspiration.*

PLUS les princes s'amuseut, plus les peuples souffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimoit la Grande-Bretagne. On s'y plaignoit et des rigueurs militaires et des vexations de finances. L'esprit de révolte se répandoit avec chaleur parmi une nation indomptable, qui ne cédoit qu'à la force, et rongeoit son frein en murmurant. Suétorius Paulinus, général célèbre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choses, entreprit la conquête de l'île de Mona (Anglesey), dont les Druides avoient fait le centre du fanatisme. Il réussit, malgré l'étonnement qu'inspirèrent d'abord aux Romains ces prêtres terribles, courant çà et là comme des furies, avec des femmes hideuses

Révolte  
dans  
la Grande-  
Bretagne.

Conquête  
de l'île  
de Mona.

armées de torches ; leur figure , leurs cris , leurs imprécations , retraçoient l'image des enfers. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois sacrés, où les Druides versaient religieusement le sang humain sur les autels.

---

61.  
Suétorius  
défait la  
reine  
Boadicée.

Suétorius , victorieux à Mona , ne se doutoit point de ce qui se passoit derrière lui. Les Bretons avoient pris les armes , sous les étendards de la reine Boadicée , héroïne supérieure à toute espèce de périls... Ils avoient forcé des places , et égorgé une multitude de Romains. Le général se hâte d'aller au secours : il est contraint d'abandonner Londres ; mais ayant formé un corps de dix mille hommes , il prend un poste si avantageux , que les ennemis , quoiqu'infinitement supérieurs en nombre , sont défaits dans une grande bataille. Il en périt , dit-on , quatre-vingt mille. Boadicée se donna la mort , pour ne pas survivre au malheur de sa nation.

Rappel de  
ce général.

Traversé par la jalousie de l'intendant , Suétorius ne recueillit point les avantages de la victoire ,

Néron envoya un affranchi, nommé Polycète, pour examiner sa conduite. Le faste et l'insolence de l'envoyé excitèrent le mépris des Bretons mêmes, qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé; ses successeurs eurent grand soin d'éviter la guerre, et se firent honneur d'une tranquillité qui venoit de leur mollesse. Ils se mettoient ainsi à couvert du côté de la cour, au risque de perdre la province.

Quelques affaires de Rome méritent plus d'attention. Le préfet de la ville ayant été assassiné par un de ses esclaves, on délibéra si tous les autres esclaves, au nombre de quatre cents, seroient envoyés au supplice, selon l'usage barbare établi anciennement. Le peuple s'y opposoit par ses clameurs, une partie du sénat en jugeoit comme le peuple; mais le jurisconsulte Cassius soutint fortement l'ancienne coutume. « On objecte, dit-il, que les innocens périront; c'est ce qui arrive quand des troupes sont décimées pour avoir fui: les braves tirent au sort

Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître.

« avec les coupables. Tout exemple  
 « pareil de sévérité a quelque chose  
 « d'injuste ; néanmoins le bien public  
 « compense le mal des particuliers. »  
 L'avis sanguinaire l'emporta sur  
 l'humanité.

Combien la  
 jurispru-  
 dence étoit  
 bannie  
 en ce point.

C'est ainsi que des barbaries  
 consacrées par le temps, sont quel-  
 quefois soutenues par ceux qui de-  
 vroient en mieux connoître l'injus-  
 tice. Il falloit donc pour le bien pu-  
 blic, que des milliers de têtes ré-  
 pondissent de la sûreté d'une seule,  
 et que le crime d'un seul fût puni  
 par la mort de tous ! Sans doute, les  
 esclaves n'étoient pas comptés parmi  
 les hommes. Cependant la loi Pé-  
 tronia défendit de les exposer aux  
 bêtes, sans la permission du magis-  
 trat : loi propre à consoler de tant  
 d'horreurs, supposé que les magis-  
 trats fussent humains. Pouvoient-ils  
 l'être sous un tyran, et avec des  
 préjugés de tyrannie ?

Crime de  
 lèse-majesté  
 renouvelé.

A l'occasion de quelques satires,  
 Néron fait revivre le crime de lèse-  
 majesté. Antistius, préteur, eût été  
 puni de mort pour ce sujet, si Thra-  
 séa n'avoit eu le courage d'opiner  
 seulement

seulement à l'exil. Véienton, autre personnage distingué, fut banni de même, et ses écrits condamnés au feu. La défense de les lire les fit rechercher : on les oublia, dès que le péril ne subsista plus. C'est le sort de plusieurs ouvrages pareils.

Il n'y avoit que Burrhus et Sénèque, dont les avis, malgré leur complaisance, pussent modérer la tyrannie de Néron. Malheureusement le premier mourut, et son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second, se voyant près d'une disgrâce, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance et de tendresse ; et en paroissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Sénèque respirent un stoïcisme imposant, qu'il est impossible de concilier avec son opulence et son luxe. Nous le verrons mourir avec courage ; les foiblesses de sa vie n'en sont que plus surprenantes.

Tigellinus, nouveau préfet de

Meurtre.

Tome III.

O

---

62.  
Mort  
de Burrhus,  
et  
retraite de  
Sénèque.

d'Octavie, et autres crimes de Néron. la garde, scélérat digne de Néron, devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, exilée, mais égorgée et sa tête fut, pour ainsi dire, le présent de noces de Poppée, son infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa d'adultère avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces ; cérémonie qui suivoit toujours les meurtres célèbres. Néron se jouoit ainsi des dieux et du genre humain.

Débauches  
affreuses.

Ses débauches égaloient sa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il se maria comme femme à un certain Pythagoras ; dans une autre occasion, il épousa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devroient pas souiller l'histoire, si elle n'apprenoit à quel point l'abus de pouvoir, et l'ivresse des passions peuvent dégrader un souverain ; elles n'apprennent du moins qu'on s'expose à des diffamations incroyables.

bles, en foulant aux pieds les lois de la société et de la nature.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome; on publia qu'il l'avoit considéré avec plaisir du haut d'une tour, en chantant un poème sur l'embrâsement de Troie. La haine inventa vraisemblablement ces bruits; car que ne pouvoit-elle pas attribuer à Néron? Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites et tortueuses; il la fit reconstruire plus belle et moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et renfermant dans son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé: *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme*. Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Incendie de Rome.

Nouveau palais de Néron.

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Avere jusqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides et des rochers sans eau, dans un

Projet de canal, ruineux et impossible.

espace de cent soixante milles. L'ouvrage étoit impossible ; l'utilité n'en pouvoit être que médiocre. On y travailla beaucoup, et l'on compte pour rien tant de sueurs et de peines perdues. Les profusions énormes du prince, jointes à ses folles entreprises, absorboient la substance de l'empire. Aussi avoit-il pour maxime de tout piller.

Les chrétiens accusés de l'incendie, et punis cruellement.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejetant l'accusation sur des innocens. Les chrétiens se multiplioient déjà, mais dans l'obscurité, et l'on confondoit leur religion inconnue avec les superstitions les plus grossières. Ils étoient haïs, parce qu'on les croyoit les ennemis du genre humain. C'est la fausse idée qu'en donne Tacite lui-même. Ce grave historien en parle comme de *scélérats dignes des plus rudes châtimens*, quoique sacrifiés par l'injustice de Néron. On supposa calomnieusement qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices

affreux. C'étoit un spectacle pour les Romains. Assis lui-même sur un char, l'empereur se fit un amusement de voir ses malheureuses victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux; et l'on jugea que leur condamnation étoit un des plaisirs de sa cruauté.

## CHAPITRE III.

*Fin du règne de Néron.*

65.  
Conspira-  
tion  
de Pison et  
d'Epicaris.

CE monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma ; Pison en étoit le chef ; plusieurs illustres citoyens y entrèrent, et l'affranchie Epicaris échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé ; mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Epicaris soutint la torture en héroïne : exemple de courage, remarquable sur-tout dans une femme de plaisir. Le sang coula bientôt de tous côtés. Pison, prêt à mourir, fit son testament, et y prodigua les flatteries à Néron, dans la vue d'obtenir grace pour une épouse infidèle qu'il adoroit.

Courage  
de quelques-  
uns des  
conjurés.

Deux conjurés intrépides signalèrent au contraire leurs sentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius, pourquoi il avoit violé son serment : *Je te haissois*, répondit ce

tribun. *Personne ne t'a été plus fidèle, tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide de ta mère, meurtrier de ta femme, cocher, histrion, incendiaire, je n'ai pu m'empêcher de te haïr.* Ces paroles furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *J'ai conspiré par zèle pour toi ; il n'y avoit que ce moyen de finir tes crimes.*

La célébrité de Sénèque et de Lucain rendent leur mort plus intéressante. Celui-là fut accusé, peut-être avec fondement, quoique sans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine secrète de son élève saisit avec joie l'occasion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis : *Je vous laisse*, leur dit-il, *ce qui me reste de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Sénèque ne sera jamais le modèle des vrais philosophes ni des bons écrivains, quoique

Sénèque  
forcé  
de s'ouvrir  
les  
veines.

Il est  
un mauvais  
modèle.

ses ouvrages soient pleins de belles pensées et d'excellentes maximes. Son style affecté corrompt le goût; sa morale fastueusement austère fut démentie par ses actions.

Mort de Lucain. Lucain, le Sénèque des poètes, mourut de la même manière. Il avoit encensé Néron dans sa Pharsale : il étoit devenu son ennemi mortel par un ressentiment d'auteur, parce que le prince, qui se méloit de poésie, avoit blessé son amour propre en rival jaloux.

Mort de Pétrone, de Soranus et de Thraséa. On ne voit plus que têtes illustres tomber sur le moindre soupçon. Je ne parlerai point de Pétrone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la science des voluptés, auquel on attribue une satire obscène et ingénieuse dont il reste des fragmens. Mais je dois nommer Soranus et Thraséa, deux sénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour si abominable.

Procès remarquable du dernier. Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert des sacrifices pour la conservation du prince et de sa *divine voix*; de l'avoir blâmé

de faire le comédien sur le théâtre ; de s'être retiré du sénat , quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine ; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée , devenue une déesse après que son mari en colère l'avoit tuée d'un coup de pied. Le reste de l'accusation étoit de même nature. L'accusé étant stoïcien de mœurs et d'opinion , on ne manqua pas de peindre sa secte comme ennemie de l'état , en ce qu'elle inspiroit l'amour de la liberté. Cet illustre Romain , condamné par le sénat , eut le choix de son supplice ; faveur qu'on accordoit facilement. Il se prépara sans trouble à la mort , se fit ouvrir les veines , arrosa le plancher de son sang , et dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.* La fermeté stoïque n'avoit rien pris sur son indulgence. Il répétoit souvent cette maxime : *Qui hait les vices , hait les hommes.* Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices , et supporter les vicieux ?

Au milieu de tant de scènes affreuses , arrive Tiridate , frère de

Tiridate à  
Rome  
courtise

Or

Son  
stoïcisme.

Néron et le méprise. Vologèse, roi des Parthes, qui venoit recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir longtemps fait la guerre pour s'en emparer. Il est accueilli magnifiquement; et plus il s'humilie, plus il est comblé de largesses. Témoin des frivoles et indécents plaisirs de Néron, il méprise enfin celui devant lequel il s'est prosterné. Corbulon, le plus grand général de ce temps, avoit jusqu'alors contenu et réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faisoit l'espérance de Rome, et on lui desiroit l'empire. Tant de mérite étoit un crime capital. Corbulon fut rappelé, et reçut en chemin l'ordre de mourir.

Corbulon  
condamné  
parce  
qu'il étoit  
un grand  
homme.

Vologèse rejette une invitation de l'empereur. Vologèse, pressé par Néron de venir le voir, à l'exemple de son frère Tiridate, lui écrivit : *Vous pouvez plus aisément que moi passer la mer; venez en Asie, et nous conviendrons d'une entrevue.* L'empereur, piqué, eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre espèce d'ambition l'entraîna ailleurs. Il voulut aller en Grèce, pour

remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens et de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, et crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnaissance, il déclara libre la Grèce, qui admiroit ses talens, ou plutôt qui flattoit sa vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espèce de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle pour cette ville pleine de triomphes. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses: *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens! Néron est un autre Hercule; Néron est un nouvel Apollon: seul il a vaincu dans tous les genres de combats et de jeux, etc.* En même temps que la tyrannie réduisoit les Romains à des bassesses si déplorables, elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt.

ridicule de  
Néron  
en Grèce.

On le flatte  
bassement  
à son retour.

68.  
Révolte  
de Vindex  
et de  
Galba,

Vindex donna le signal dans la Gaule, où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illustre naissance, et zélé pour sa patrie. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours, il s'adresse à Galba, gouverneur d'Espagne, homme paisible, qui, descendant des premières familles de Rome, n'avoit échappé aux coups de la tyrannie, que par une conduite molle et par une vie obscure. Galba hésite, délibère avec ses amis. On lui représente que délibérer en pareille matière, c'est déjà être criminel; qu'il faut à l'instant, ou marcher contre Vindex qui lui présente l'empire, ou prendre les armes contre un tyran. Il se détermine enfin à la révolte; mais il refuse le titre d'empereur que ses troupes vouloient lui donner, et il se déclare simple lieutenant du sénat et du peuple.

Mort  
de Vindex,  
et  
modération  
de  
Virginus.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de province, ravis de trouver un chef, embrassent son parti. Virginus avoit un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi secret

de Néron, il marcha contre Vindex, et finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Celui-ci alloit entrer dans Besançon, comme on en étoit convenu. L'armée romaine, ignorant cet accord, se crut attaquée; fondit sur ses troupes, les tailla en pièces; et Vindex se tua de désespoir. Virginus auroit pu se faire empereur. Il n'estimoit point Galba, il haïssoit Néron. Sans se déclarer pour le premier, il attendit les événemens, résolu de servir sa patrie autant qu'il seroit possible. Dans la suite des révolutions, il refusa plusieurs fois l'empire, et il mourut consul sous Nerva.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroit-il trouvé des ressources dans la tempête. Loin de prendre quelque mesure ou quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté. Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit son devoir, débâche les prétoriens, en leur promettant des sommes immenses au nom de Galba. Néron, abandonné de ses gardes, va se cacher dans la

Néron  
se livre à la  
peur.

On le condamne à mort. maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *selon l'ancienne coutume*, et proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître; il lui explique *l'ancienne coutume*: c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, et de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le désarme: il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats approchent pour le saisir. Que faire? Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, et demande du secours à son secrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Ainsi mourut, âgé de trente ans, un prince dont le nom semble exprimer tous les crimes.

Il se tue avec peine. La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibère, un Caligula, un Claude, un Néron: voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde! Ceux pour qui Rome avoit assujetti tant

En lui s'éteint la famille d'Auguste.

de peuples ! Voilà les maîtres que les richesses, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu et le débordement des vices, préparoient depuis long-temps aux Romains !

---



---

*GALBA. — OTHON. —  
VITELLIUS.*

68.  
Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes.

DEPUIS la défaite de Vindex, Galba, retiré dans une ville d'Espagne, se croyoit perdu. Il pensoit à se donner la mort, quand il apprit la révolution. Il se hâta d'en profiter ; mais vieux, rigide, économe jusqu'à l'avarice, incapable de se plier aux circonstances, trop foible à l'âge de soixante et treize ans pour soutenir le poids de l'empire, il ne trouva dans la souveraineté qu'un écueil et un naufrage. Jetons un coup d'œil rapide sur ses fautes, pour découvrir la source de ses malheurs.

Il s'attire la haine des soldats.

Rien n'étoit plus dangereux que d'irriter les soldats, puisqu'ils venoient de donner l'empire, et qu'ils pouvoient le donner encore. Cependant à peine arrivé en Italie, Galba fait massacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de son établissement.

Les prétoriens comptoient sur les sommes qu'on leur avoit promises, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs espérances, en disant qu'*un empereur choisit ses soldats, et ne les achète point.* Dès-lors les soldats deviennent ses ennemis. Et pouvoit-il régner sans eux ?

D'un autre côté, le peuple, que les spectacles et les largesses de Néron avoient aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens, dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu sous le dernier règne, s'indignent du renversement de leur fortune. Ces démarches étoient d'autant plus imprudentes, que plusieurs traits d'injustice effacoient ce qu'elles pouvoient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour se rendre maître de l'empire, Galba fit exécuter militairement un nombre de personnes distinguées, sur des accusations sans preuve. Il épargna l'infâme Tigellinus, en même temps qu'il sévit contre des hommes moins

Il donne  
lieu  
aux plaintes  
du peuple.

Injustice. -

Mauvaise  
économique.

odieux. Effrayé des moindres dépenses, il souffrit les concussions de trois ministres qui vendoient tout, et saisissoient avidement l'occasion de s'enrichir. Il sembloit donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ses ministres les moyens de faire des rapines.

69.  
Galba  
adopte  
Pison, et lui  
donne  
de sages  
conseils.

Déjà l'armée de Germaine demandoit un autre empereur; c'est-à-dire, se proposoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuse. Galba sentant sa foiblesse chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Le discours qu'il lui adresse dans Tacite, seroit digne de l'homme le plus sage. En l'exhortant à une conduite prudente et modéré: « Il n'en est pas ici, lui  
« dit-il, comme ailleurs, où une  
« maison règne, et tout le reste est  
« esclave. Vous devez gouverner  
« des hommes qui ne peuvent sup-  
« porter ni une entière servitude,  
« ni une liberté entière. » Pison  
n'eut pas le temps de mettre en  
usage ces conseils.

Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Pison, conjura la ruine de l'un et de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que sa femme eût séduit le prince : courtisan décrié pour ses débauches et pour son luxe, endetté, de deux cents millions de sesterces, et réduit à ne pouvoir se sauver que par un coup de désespoir. Périr dans une bataille, ou succomber en justice, c'étoit pour lui, disoit-il, à peu près la même chose. Ses amis et ses esclaves l'excitoient à tout hasarder. Il y étoit encore animé par les promesses des astrologues, « espèce d'hommes, » dit Tacite, qui se joue des grands, « qui donne des espérances trompeuses, que l'on condamnera tous les jours dans notre patrie, et qu'on y retiendra toujours. » Ils promettoient l'empire à Othon : c'étoit le moyen de se faire croire.

Deux soldats entreprenans dirigèrent le complot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le pro-

Othon  
forme le  
projet  
d'usurper  
l'empire.

Les  
prétoriens  
le  
proclament.

Fin  
de Galba et  
de Pison.

clame empereur; les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison et Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre: ils sont massacrés. Othon se donna le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Galba, au contraire, avoit dit à un soldat, qui se vançoit d'avoir tué Othon, ces paroles dignes d'un grand homme: *Camarade, qui te l'a commandé?* Les anciennes descriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste, avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Vitellius  
proclamé en  
Germanie.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius, leur commandant, dont la jeunesse infâme passée avec Tibère auroit suffi pour le déshonorer, quand même il n'y auroit pas ajouté de nouvelles infamies, la crapule, la bassesse, et tous les

Ses vices.

vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens et Cécina, ses généraux, doivent suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se dispoſoit à la soutenir. Il avoit de son côté Rome, les prétoriens, des légions nombreuses; et son élévation sembloit en quelque sorte donner du ressort à son génie, auparavant enchaîné par la mollesse.

Ressources  
d'Othon.

On ne connoissoit plus la guerre en Italie, depuis qu'Auguste s'y étoit rendu le maître à force de politique et de violences. Les prétoriens menotent une vie tranquille et licencieuse; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvoient se les attacher qu'en leur prodiguant des largesses. Les sénateurs, les chevaliers, étoient en général si éloignés de la discipline, que leurs préparatifs annonçoient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur se répandoit dans toute la ville; et les idées de guerre ne plaisoient qu'à ces esprits remuans, ou à ces hommes ruinés, qui mettent leurs espérances dans les maux

On ne  
connoissoit  
plus  
la guerre à  
Rome; on  
s'y prépare  
mal.

publics. Ce n'étoit plus le temps de Rome, quoique infectée de vices, étoit encore pleine de héros.

Bataille  
de Bédriac,  
décisive  
pour  
Vitellius.

Les premières hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Cécina lève le siège de Plaisance, et reçoit un échec considérable avant l'arrivée de son collègue. Valens et Cécina, réunis, se méprisent, se décrient mutuellement. On conseille à Othon de temporiser. C'étoit le meilleur parti dans les circonstances. Mais ennuyé de l'incertitude, et craignant peut-être que ses partisans ne se refroidissent, il voulut courir les risques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en personne. Les flatteurs lui persuadèrent de se tenir à couvert, tandis que l'on combattroit pour sa fortune. Une partie des prétoriens le suivit; le reste de l'armée, loin de sa présence, ne pouvoit avoir la même ardeur, ni la même discipline. Deux habiles généraux qui le commandoient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédricum, entre Crémone et Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus

de quarante mille hommes y périrent de part et d'autre. Dans les guerres civiles, on ne gagnoit rien à faire des prisonniers, parce qu'ils ne devenoient point esclaves; on s'acharnoit donc au massacre. La nouvelle de ce désastre fut apportée par un soldat qui, se voyant taxé de mensonge, la confirma en se tuant aux pieds d'Othon.

Carnage  
dans  
les guerres  
civiles.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis et de ses troupes, il persista dans son dessein, alléguant des motifs de générosité, qu'il est difficile de croire sincères. Il donna tranquillement ses derniers ordres; il s'occupa, comme Caton, de la sûreté de ses partisans, et se perça ensuite d'un coup de poignard. Plusieurs soldats, par attachement pour lui, se donnèrent la mort. Il n'avoit régné que trois mois. La douceur de son gouvernement, dans un espace si court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître absolu de l'empire, il auroit imité Néron, puisqu'il en avoit les vices. On com-

Othon se  
tue, après  
un règne de  
trois mois.

mencoit bien , pour s'affermir sur le trône : on se permettoit tout quand on croyoit n'avoir rien à craindre.

Vitellius  
se  
rend odieux  
et  
méprisable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans la Gaule que le sénat lui avoit délégué le pouvoir suprême. Il passa promptement en Italie ; et sans daigner se couvrir de trompeuses apparences, il se fit un plaisir cruel de visiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres soulevant le cœur de quelques-uns de ses courtisans : *Un ennemi tué sent toujours bon, leur dit-il, sur-tout un citoyen.* Parole exécrationnable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran stupide, toujours plongé dans le vin ou dans le sang, dont la gouymandise dévorait des millions ; dont le palais offroit chaque jour le spectacle des bacchanales ; et dont les soldats, à son exemple, ne respirant que débauches, semoient partout le désordre et la terreur. Pour le peindre d'un seul trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires

dinaires à la mémoire de Néron.

Un tel règne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps. Vespasien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'étoit élevé insensiblement par des bassesses, sous Caligula et sous Claude; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont presque jamais d'autre origine dans les cours de mauvais princes. En un mot, il avoit été le protégé de Narcisse; et cette protection lui avoit procuré le consulat. Moins rampant sous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il étoit parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs, (nous en parlerons ailleurs.) Il la pousoit avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions soudaines lui appa-

Qui étoit  
Vespasien,  
et comment  
il avoit fait  
sa fortune.

nirent les voies à une entreprise qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui. Les prétendus oracles qui lui annoncèrent l'empire, l'application sacrilège que lui fit Josèphe des prophéties

Oracles en  
sa faveur.

concernant le Sauveur, doivent être comptés ou parmi les ruses de la politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêes d'une superstitieuse crédulité.

Vespasien  
est fait  
empereur  
en  
Orient.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Vespasien à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucienne se met en marche. Antonius Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie et de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement, qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina et Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître; le second qu'un débauché, dont le cortège ressembloit à un sérail. Primus est aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée et réduite en cendres.

Bataille  
et prise de  
Crémone,

Stupidité de De toutes parts, on se soumettoit

à Vespasien. L'imbécile Vitellius l'ignoroit, ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches ni de son luxe ; prodiguant les immunités et les privilèges pour de l'argent, et dissipant ses trésors pour de funestes et honteux plaisirs. Cependant comme le danger pressoit, comme l'armée demandoit à grands cris son empereur, il se transporta au camp ; mais il ne fit que s'y rendre plus méprisable, et il en sortit bientôt avec une stupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de son humiliation, plutôt qu'attachés à sa personne, lui témoignèrent beaucoup de zèle, dont il ne profita point.

Vitellius  
dans  
le danger.

Primus passe l'Apennin au mois de décembre, sans trouver d'autres obstacles que ceux de la nature. Alors, entre la nécessité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choisit le seul parti convenable à sa foiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius Sabinus, préfet de Rome, frère aîné de Vespasien ; il s'oblige à céder l'empire pour une

Il fait  
un traité  
honteux  
pour vivre.

Il se  
dépouille  
de toute  
marque de  
commandement.

Le peuple  
s'y oppose.

Terrible  
sédition.

Primus,  
général de  
Vespasien,  
prend  
Rome.

pension considérable, avec la liberté de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé les larmes aux yeux toute sa famille, il quitte son épée; il veut se dépouiller de toute marque du commandement. Ce triste spectacle attendrit et échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué. Ayant perdu quelques soldats, il se retire dans le capitolé. Les cohortes germaniques l'y assiègent, et mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes. Sabinus est pris, traîné aux pieds de Vitellius, et mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse.

Il ne restoit plus dès-lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence et de folies. Tacite assure que le carnage et l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens

populaires. Tels étoient les Romains dans leur avilissement. Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave où il se cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner tant de zèle : la corde au cou, les mains liées derrière le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paroît comme le plus vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs et des lois, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous le règne de la barbarie.

Fin  
tragique  
de  
Vitellius.

---



---

 V E S P A S I E N .
 

---



---

 GOUVERNEMENT REMARQUABLE  
 DE VESPASIEN.

*Guerre de Judée, et prise de Jérusalem.*

<sup>69.</sup> VESPASIEN étoit reconnu, mais absent. Mucien qui se flattoit de lui avoir donné l'empire, en exerçoit à Rome la puissance. Cette malheureuse ville éprouva quelque temps toutes les cruautés de la victoire. Primus, à qui l'on étoit redevable du succès, en butte à la jalousie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle: car dans les cours, le mérite sans faveur disparoît en un moment.

Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie. L'empereur attendoit à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui, s'étant déclarés pour lui au commencement, espé-

roient de grandes largesses. Mais deux prétendus miracles que Tacite rapporte sur la foi de témoins encore vivans, fermèrent la bouche aux murmureurs. Un aveugle et un manchot le supplièrent, par l'inspiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer de sa salive sur les yeux, l'autre de lui presser la main avec le pied. Il le fit après quelque répugnance, et les malades guérirent.

On emploie communément le ministère du diable pour expliquer ces prodiges que de fausses religions s'attribuent; comme si le mensonge, la fourberie ou la crédulité, n'en fournissoient pas des explications plus vraisemblables. Ou Vespasien se laissa tromper, ou il fut bien aise de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvoient être de ces hommes qui voient partout le merveilleux, et qui l'attestent comme s'ils l'avoient vu. Les exemples en sont-ils si rares dans l'histoire? Et la vraie religion, dont les miracles portent le sceau de témoignages divins, ne doit-elle pas rejeter

Explication  
de ce fait.

toutes les fables de la superstition et de l'imposture ?

---

70.  
Il gouverne  
en bon  
prince.

Un vrai prodige d'un autre genre, c'est que Rome, après avoir obéi à sept monstres souillés de crimes, vit enfin un empereur digne de régner; c'est que Vespasien, autrefois adulateur des tyrans, se rendit cher et respectable par des qualités vraiment royales. Modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre que la tyrannie et la discorde avoient renversé. Il contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant et en lui communiquant les affaires; il dissipa de grands maux par l'administration de la justice; il réprima le luxe des tables, sur-tout par son exemple, plus efficace que les lois; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Sans faste, sans orgueil, il ne se montrait souverain, qu'en travaillant au bien public; et c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

On lui reproche néanmoins une passion qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accuse d'avoir vendu les charges, les absolutions; d'avoir augmenté les impôts; d'avoir employé dans la finance des hommes durs et avides, afin de les presser ensuite comme des éponges, et de les condamner quand ils se seroient enrichis. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avoit retirée, et lui demanda : *Cet argent sent-il mauvais ?* Ses apologistes le justifient par la nécessité des conjonctures, car les finances étoient entièrement épuisées; et par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus. Il les employoit à orner la ville, à réparer les grands chemins, à soulager des peuples dans le besoin, à rétablir la fortune des sénateurs obérés, à récompenser magnifiquement les gens de lettres et les artistes. Mais rien ne peut justifier des exactions odieuses, qui ressemblent plutôt à des rapines de publicain,

Mais on lui reproche de l'avarice et des concussions.

Emploi qu'il faisoit de l'argent.

qu'à des actes de souveraineté. Il n'est pas nécessaire d'assigner aux professeurs d'éloquence une pension de cent mille sesterces, ni de donner cinq cent mille sesterces de gratification à un poëte, comme le fit Vespasien. Il est nécessaire de ne lever sur le peuple que les impositions qu'exige le bien de l'état.

Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie.

Ce prince, si libéral pour les poëtes et les rhéteurs, bannit les philosophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Plusieurs, à la vérité, sous un masque de stoïcisme, se portoient à des excès condamnables. Un cynique, nommé Démétrius, eut l'insolence de rester à Rome, de se montrer même devant l'empereur sans aucun signe de respect. Vespasien lui envoya dire : *Tu fais ton possible pour que je t'ôte la vie ; mais je ne tue point un chien qui aboie.*

Exil d'Helvidius Priscus.

Il exila cependant Helvidius Priscus, gendre de Thraséa, et imitateur de ses vertus, dont le seul crime étoit un amour de la liberté trop vif et trop suspect sous l'empire d'un monarque. Il avoit traité plus

généreusement Métius Pompotianus, qu'on lui peignoit comme un rival dangereux; il l'avoit élevé au consulat, en disant: *s'il devient empereur, il se souviendra de mes bienfaits.*

Deux guerres importantes furent avantageusement terminées. Les Bataves, sous la conduite de Civilis, un de leurs plus illustres compatriotes, avoient secoué le joug des Romains. Les Gaulois, excités par leurs druides, et indignés de la servitude, se révoltèrent de même; et Classicus, leur chef, ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter serment à l'empire des Gaules. On envoya sur le Rhin sept légions pour étouffer la révolte. Des peuples, divisés par une jalousie mutuelle, ne pouvoient résister à tant de forces: la plupart se soumi-  
rent promptement. Civilis tint ferme. Il remporta divers avantages, essuya des pertes; et voyant les Bataves las d'une guerre si hasardeuse, se soumit enfin au général Cerialis, homme de tête, quelquefois négligent,

Révoltes des  
Bataves et  
des Gaulois,  
réprimées.

Classicus.

Civilis.

70.

mais heureux dans presque toutes ses opérations.

État de la  
Judée.

La même année finit la guerre contre les Juifs. Ce peuple, haï et méprisé de tous les autres, autant qu'il les haïssoit et les méprisoit, respectable seulement par le dépôt de la révélation, qui ne l'empêchoit point de tomber dans les superstitions les plus grossières; ce peuple, dis-je, étoit trop foible et trop avili, pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au sortir d'une longue captivité, il avoit eu ses pontifes pour princes. Pompée l'avoit soumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la prise de Jérusalem la querelle des deux frères Hyrcan et Aristobule, qui se disputoient la principauté. Le cruel Hérode, partisan de Marc-Antoine, ensuite protégé d'Auguste, porta long-temps le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colère d'Auguste. Cet empereur l'exila, et réduisit la Judée en province romaine.

Révolutions  
dans  
ce pays.

Préjugés et  
enthousiasme des  
Juifs.

De fréquentes révoltes, causées sur-tout par le fanatisme, entraîné-

rent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le Messie, que leurs prophètes avoient annoncé, et dont les mystères étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur, conforme à leurs folles rêveries. Quiconque se présentoit comme tel, pouvoit produire un soulèvement. Les pharisiens entretenoient le feu de l'enthousiasme. Ils taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées et leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur. Une étincelle allumoit subitement des incendies en Judée, parce que les préjugés et le caractère national y concouroient également.

Vespasien fut chargé par Néron de dompter ce peuple rebelle. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus, son fils aîné, continua et termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville

Siège de  
Jérusalem.

Excès des  
zélateurs.

fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Les plus sages vouloient se soumettre. Une faction de furieux, qui prenoient le nom de *zélateurs*, s'obstina aux partis violens, et tyrannisa le peuple, en même temps qu'elle provoquoit la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable remplissoit la ville. La discorde y renouveloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montraient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Ces fanatiques, sur la foi de leurs faux prophètes, bravoient les souffrances, les périls, la mort. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes; Jérusalem est ensevelie sous ses ruines.

Observation  
sur  
Josèphe.

L'historien Josèphe, qui avoit

abandonné ses compatriotes, et qui servoit chez les Romains, compte onze cent mille Juifs morts dans le siège. Suétone et Cornélius Népos en diminuent le nombre presque de moitié. L'ouvrage de Joseph porte des caractères si marqués de flatterie, de crédulité et d'exagération, qu'il inspire une juste défiance sur plusieurs points. Celui qui prétend avoir prophétisé l'empire à Vespasien, en le supposant l'objet des anciens oracles, doit-il trouver place au nombre des bons historiens ?

Vespasien malade, près de mourir, dit en plaisantant : *J'imagine que je deviens dieu.* L'apothéose étoit en quelque sorte un droit de l'empire. Il voulut se lever sur son lit ; *Il faut qu'un empereur meure debout,* dit-il encore ; tant les devoirs de la souveraineté occupoient son ame. Il expira aussitôt, âgé de cinquante-neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaisanté des présages dont les autres étoient effrayés. Au sujet d'une comète à chevelure : « Si cet astre, dit-il,

---

7.  
Mort de  
Vespasien.

Plaisanterie  
sur  
l'apparition  
d'une  
comète.

« menace quelqu'un, c'est le roi des  
 « Parthes qui a de longs cheveux,  
 « et non pas moi qui suis chauve. »  
 Cependant il croyoit à l'astrologie  
 et à la divination.

Dénombré-  
 ment.

Vieillards.

On met sous son règne le dernier  
 dénombrement des citoyens. On pré-  
 tend qu'entre l'Apennin et le Pô,  
 il se trouva quatre-vingt-une per-  
 sonnes au-dessus de cent ans, dont  
 huit en avoient plus de cent trente,  
 et trois en avoient cent quarante.  
 Ces sortes de faits paroissent dou-  
 teux : ils étoient alors plus difficiles  
 à vérifier, qu'ils ne le seroient au-  
 jourd'hui.

## T I T U S.

AU nom de Titus, on se sent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Des égaremens de jeunesse lui avoient fait une mauvaise réputation, lui avoient même attiré la haine du peuple. Quel mérite ne falloit-il pas pour effacer cette tache! Les devoirs de la souveraineté parurent le transformer en un autre homme. Il ne régna que pour faire des heureux; et loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême, si favorable aux passions, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi juif Agrippa, dont il étoit éperdument amoureux, et la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangère. Le desir de faire du bien, fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il

---

79.  
Titus  
sacrifie les  
plaisirs  
au devoir.

Sa bienfaisance.

à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait.

Économie  
généreuse.

Les graces répandues sur les courtisans, peuvent être un fardeau sur le peuple. On devoit moins admirer la générosité de Titus, s'il n'avoit pas joint l'économie, et si, donnant aux uns, il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime, *qu'aucun citoyen ne doit sortir mécontent de l'audience du prince*, n'est excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuse à propos, et qui sait paroître bon quand même il refuse. On le loue d'avoir confirmé sans examen tous les dons de ses prédécesseurs : peut-être auroit-on sujet de l'en blâmer.

Il donna  
des fêtes,  
mais il  
soulagea le  
peuple.

Il falloit au peuple des spectacles. Le superbe amphithéâtre de Titus, les fêtes qu'il y donna, convenoient au goût des Romains et à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les secours dans les calamités publiques, après une fameuse éruption du Vésuve, et après un incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendresse des citoyens.

Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il se croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, son frère et son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens, convaincus de conspiration, que le sénat venoit de condamner au dernier supplice. Sévère pour les délateurs seulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

Il ne  
fit mouir  
aucun  
Romain.

Un si grand prince, appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits pour célébrer ses vertus. Titus meurt à quarante ans, après deux années de règne, et laisse l'empire à un monstre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

---

81.  
Sa mort.

Le principal événement de ce règne, fut l'embrâsement du mont Vésuve. Deux villes entières, Herculanium et Pompéïa, disparurent sous des montagnes de cendres, mastiquées ensuite par les matières

Terrible  
éruption du  
Vésuve.

Pline le  
Naturaliste.

fondues que vomissoit le volcan. Pline le naturaliste, qui commandoit la flotte de Misène, voulut observer de près ce terrible phénomène. Sa curiosité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de passion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, et jusques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Sans parler de ses ouvrages, il laissa cent soixante porte feuilles remplis d'extraits de ses lectures. Persuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque chose d'utile, il lisoit ou se faisoit lire presque tout. Aussi dans l'immensité des matières que renferme son Histoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pouvoit suffire à examiner tant de choses.

---

---



---

 DOMITIEN.

DOMITIEN, frère de Titus, est un Caligula et un Néron. La cruauté et la folie forment son caractère. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre ; il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de *Dieu*, en se livrant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuse lâcheté, et il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes lois, une entr'autres qui défend de faire des eunuques ; il agit quelquefois en prince juste et généreux ; mais quelques traits de fausse vertu ne servent qu'à augmenter l'horreur de ses vices.

---

 Sr.  
 Domitien  
 insensé  
 et méchant.

Qu'on juge de son ame par le plaisir barbare qu'il prit un jour, d'assembler les principaux sénateurs et chevaliers dans une salle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, et de les renvoyer chez eux avec la persuasion qu'ils alloient être ses victimes.

 Trait de sa  
 méchanceté.

Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les consola par des présents qui, portés chez eux, ne furent d'abord qu'un nouveau sujet de frayeur.

Il excite  
et  
récompense  
les  
délateurs.

Un soulèvement en Germanie fournit au tyran l'occasion de déployer toute sa fureur. Alors, selon Tacite, la naissance, les richesses, les honneurs, les vertus sur-tout devinrent des crimes. Les récompenses des délateurs parurent aussi odieuses que leur méchanceté même; le consulat, le sacerdoce, les intendances plus lucratives, étoient prodigués à ces hommes abominables. On corrompoit les esclaves, pour avoir des accusateurs contre les maîtres; et les amis, en cas de besoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent comme criminels de lèse-majesté; le sénat fut leur juge, c'est-à-dire, l'instrument forcé de la tyrannie.

Il bannit les  
philosophes, etc.

Qu'un tel prince ait haï les gens de lettres, les historiens en particulier, c'est ce qui n'a rien d'étonnant. Tous les philosophes furent bannis, de peur qu'il ne restât quelque

vestige de vertu. Dion Chrysostôme et Epictète, les deux plus célèbres, se retirèrent sans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propres à lui faire ombrage. Enfin, dit encore Tacite, *une affreuse inquisition empêchoit d'entendre et de parler ; on auroit perdu la mémoire ainsi que la voix, si l'on étoit maître d'oublier comme de se taire.* Les chrétiens essayèrent une persécution dont le motif paroît incertain, puisque les auteurs profanes les confondent avec les juifs.

Tout  
trembloit:

La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne cessa d'agiter Domitien, jusqu'à ce qu'il subît le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, et sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinèrent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largesses.

---

96.  
Domitien  
assassiné.

Agricola, beau-père de l'historien Tacite, et l'un des premiers hommes de son siècle, illustra ce règne par sa conduite et ses exploits dans

Agricola  
illustre sous  
ce règne.

la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avoit envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable assurèrent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit la soumission des peuples déjà subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, et en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts et des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant ses campagnes. Ayant défait les Caledoniens, peuple du nord (dans l'Écosse,) il devoit assujettir l'île entière, lorsque Domitien, jaloux de sa gloire, le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors le mérite et la vertu. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince étoit institué son héritier, avec la femme et la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. *L'adulation, dit Tacite, l'avoit tellement aveuglé et corrompu, qu'il ignora*

Son  
testament.

*ignoroit qu'un bon père ne peut faire son héritier qu'un méchant prince.*

En finissant cet article, disons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle sous les derniers empereurs, et que les ennemis du christianisme ont osé comparer à Jésus-Christ; ils ont pris pour vraies les fables racontées en son honneur par Philostrate, sur les mémoires d'un certain Damis, disciple imbécile d'Apollonius. Ce philosophe ne fut qu'un enthousiaste hardi, zélé, austère, vain, capable d'en imposer aux simples par des apparences de prophéties et de miracles. Après ses voyages dans l'Inde et dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, disoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.*

Histoire  
d'Apollonius  
de Tyane.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Vespasien, et lui donna d'excellens conseils; en particulier celui-ci: « Ne vous enrichissez pas en chargeant le peuple d'impôts. « L'or acheté par les larmes de vos sujets, seroit un or faux et

Ses conseils  
à Vespasien.

« funeste. Soulager les misérables,  
 « conserver aux riches leurs posses-  
 « sions légitimes, c'est le meilleur  
 « usage que vous puissiez faire des  
 « richesses. Que la loi vous com-  
 « mande : vous établirez de bonnes  
 « lois, si vous vous y soumettez le  
 « premier. »

Accusé à  
 Rome.

Accusé sous Domitien, de magie et de révolte, par le philosophe Euphrate, il ne craignit point de se rendre à Rome, où l'on prétend qu'il parla au tyran avec une extrême liberté, sans en être puni. Son historien assure qu'étant à Ephèse, il annonça au peuple la mort de Domitien, le jour même qu'il fut assassiné.

Sa mort.

Pour couronner ses prestiges, Apollonius voulut mourir sans témoin : il disparut tout à coup, et l'on publia qu'il avoit été enlevé au ciel.

Absurdités  
 de  
 son histoire.

L'histoire de sa vie est la meilleure preuve contre lui : on y trouve des absurdités qui démontrent l'imposture ; mais l'absurdité n'effraie point les esprits crédules ou prévenus ; et tant que le paganisme a subsisté, Apollonius a eu la réputation d'un homme divin. Il étoit né vers le commencement de l'ère chrétienne.

## N E R V A.

LES conjurés avoient jeté les yeux sur Nerva, pour remplacer Domitien. C'étoit un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide et foible, soit par son caractère, soit par son âge. En gouvernant avec bonté et avec justice, en punissant même les délateurs du règne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnoit. Il montra toujours moins de fermeté que de mollesse; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire: *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne: c'en est un aussi que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté et la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes.

96.  
Nerva  
vertueux,  
mais foible.

Les prétoriens, qu'une sévère discipline pouvoit à peine contenir, abusèrent bientôt de la foiblesse du

Les  
prétoriens  
abusent de  
sa foiblesse,

et il adopte Trajan. gouvernement. Ils se soulevèrent; ils demandèrent qu'on leur livrât les meurtriers de Domitien. Ni les prières de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les apaiser. Ils le virent sans émotion leur tendre la gorge, et ils arrachèrent de lui ce qu'ils vouloient. Alors Nerva, pour se ménager un appui, qui soutint en même temps l'empire, adopta Trajan, l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci faisoit la guerre en Pannonie, sans penser à la fortune. Il gouverna quelques mois sous le nom de l'empereur, dont la mort auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui succéder. Nerva mourut des suites d'un accès de colère contre un sénateur qui méritoit punition.

## TRAJAN.

TRAJAN, né en Espagne, fils d'un personnage consulaire, possédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la science, auquel il suppléoit par son estime pour les savans. Un seul trait fera juger de ses principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en possession de sa charge, il lui dit : *Servez vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien; contre moi, si je fais mal.* Se regardant comme le chef et non comme le maître de l'état, il jura d'observer les lois; il ne se distingua des sénateurs que par une plus grande assiduité au travail, et vécut au milieu de ses sujets en père qui ne respire que le bonheur de ses enfans. « Tels que j'ai sou-  
 « haité que les empereurs fussent à  
 « mon égard, quand j'étois simple  
 « particulier, tel je veux être à  
 « l'égard des particuliers, mainte-  
 « nant que je suis empereur. » Ce

98.  
 Trajan  
 gouverne  
 en chef de la  
 république.

Belle  
 maxime.

fut sa maxime et la règle de sa conduite. La justice et la bonté régnoient donc dans sa personne.

Délateurs  
reprimés.

Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faisoient des crimes de tout aux innocens. Comme les accusations étoient autorisées par les lois, n'y ayant point de partie publique chargée de poursuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injustes accusateurs. Une de ses principales attentions fut d'empêcher que, sous prétexte de zèle pour ses intérêts, on ne vexât les citoyens par des injustices de finance. *Le fisc, dit Pline, dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perd souvent son procès.* Une sage économie, trésor inépuisable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, sans éprouver de besoins.

Économie  
et  
diminution  
d'impôts.

Pantomimes  
chassés  
et rappelés.

Son exemple étoit si propre à réformer les désordres, que le peuple demanda lui-même l'expulsion des pantomimes. On avoit contraint Nerva de les rappeler. Tel est l'empire d'un prince sage et adoré, sur les mœurs publiques, si souvent re-

belles aux lois. Cependant il rappela dans la suite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvoit supporter long-temps la privation.

Domitien avoit pris le titre de Dieu : les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui se faisoient tous les ans pour sa prospérité, il mit cette condition expresse : *S'il gouverne bien la république pour l'avantage de tous.*

Titre de  
*Très-bon*,  
donné  
à Trajan.

Sensible à la gloire des armes, aussi grand capitaine que grand prince, il eut l'occasion de se signaler dans la carrière des héros. Les Daces, sous leur roi Décébale, s'étoient rendus formidables à Domitien, qui, ayant marché contre eux par ostentation, avoit fini par leur payer un tribut. Trajan vouloit effacer cette flétrissure du nom romain, et les mouvemens du roi barbare lui fournissoient de nouveaux motifs de guerre. Il refusa le tribut, se mit à la tête d'une armée, désit les Daces, les soumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagèrent

Les  
Daces, qui  
avoient  
soumis les  
Romains au  
tribut, sont  
subjugués.

à une nouvelle expédition. Résolu de conquérir la Dacie, voisine de la Thrace et de la Mésie, il construisit sur le Danube un pont célèbre; ( bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marsigli, à l'idée qu'en donne Dion Cassius. ) Décébale, vaincu, se tua lui-même; la Dacie devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie. La colonne Trajane, qui subsiste encore, est un monument du triomphe de Trajan sur ces ennemis de l'empire.

Pont  
du Danube.

Colonne  
Trajane.

Conquêtes  
inutiles  
de Trajan en  
Asie.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'étoit pas livré au goût dangereux des conquêtes. On le voit passer en Asie, pour quelque sujet de plaintes contre Chosroès, roi des Parthes; y consacrer plusieurs années à une guerre dont il ne nous reste aucun détail intéressant; conquérir l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie; traverser le golfe persique; s'avancer jusqu'à l'Océan, et s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre: *Si j'étois plus jeune, je porterois la guerre dans l'Inde.* Mais

forcé par une maladie de reprendre le chemin de Rome, il laissa le commandement à Adrien, qui ne put conserver aucune de ces conquêtes. Des conquêtes solides sont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis; que doit-ce être de conquêtes que l'on ne peut conserver?

Trajan mourut en Cilicie après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, délégué d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas. On l'accuse aussi de penchans voluptueux très-condamnables. C'est un prodige étonnant, que les foiblesses de l'homme n'aient point nui aux devoirs du souverain.

117.  
meurt en  
Cilicie.

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un persécuteur des chrétiens? On compte, à la vérité, plusieurs martyrs sous son règne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magistrats, la haine contre les juifs toujours disposés à la révolte, l'idée de judaïsme atta

Trajan fut-il  
persécuteur  
des  
chrétiens.

chée à la nouvelle religion, les assemblées des fidèles taxées de révolte sacrilège; c'est ce qui occasionna les supplices dans plusieurs provinces, sans qu'il y eût d'édit général contre eux.

Lettre  
de Pline en  
leur faveur.

Rien n'est plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, et la réponse de Trajan, sur la manière dont il falloit les traiter. Pline, ne leur imputant que de folles superstitions, et rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, consulte le prince, lui propose les voies de douceur qu'il a suivies; assure, d'après son expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, si on leur ouvre la porte du repentir. Trajan approuve sa conduite, et décide qu'il ne faut ni faire de recherches contre les chrétiens, ni recevoir de dénonciations sans signature; mais qu'il faut les punir, s'ils sont amenés au tribunal, et convaincus. On s'est beaucoup récrié contre cette décision. Trajan et Pline, ignorant la sainteté du christianisme, qui s'étendoit tous les jours, vouloient en arrêter les pro-

Réponse de  
Trajan.

grès, mais épargner, autant qu'il étoit possible, le sang de ses sectateurs. Ils considéroient les chrétiens comme une secte ennemie de toute religion connue, révoltée contre les cérémonies et les usages de l'empire, attachée à des principes inconciliables avec l'ordre établi, d'autant plus suspecte enfin, qu'elle se cachoit dans les ténèbres. Un tel préjugé, si difficile alors à détruire, eût certainement inspiré plus de rigueur, si le prince et le magistrat avoient eu peu d'équité.

Pline le Jeune, fils adoptif et neveu du Naturaliste, fut un des ornemens de ce beau règne, ainsi que Tacite, son ami; tous deux moins distingués par les honneurs du consulat, que par leur probité, leurs talens et leurs ouvrages. *Siècle heureux*, dit Tacite, *où il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire ce qu'on pense!* Cette liberté, si favorable au génie, si utile aux nations quand elle se renferme dans de justes bornes, fit naître les chefs-d'œuvre de l'historien, et les sentimens de vertu qui animent les ouvrages de

Les Pline;  
Tacite,  
Juvénal,  
Plutarque.

l'orateur. Juvénal écrivit alors ses satires, où les vices sont attaqués avec véhémence; mais où l'on ne trouve point les graces touchantes de la sagesse. Trajan aima le sage Plutarque, et le fit consul. Ce Béo-tien a fait de l'histoire une école de morale : il mérite par - là les plus grands éloges.

---

## A D R I E N.

UNE adoption vraisemblablement supposée, puisqu'elle n'étoit signée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre sur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimoit point, fonda ses droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par les soldats, il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, et cédé à l'empressement des légions. Cette ruse politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puissance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta souvent dans la suite : *Je gouvernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple*, prouvent seulement qu'il savoit emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'esprit et de connoissances, Adrien tint quelquefois une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien, rend ses motifs suspects. On

---

117.  
Adrien se  
fait  
proclamer  
par  
les soldats.

Sa conduite  
équivoque.

peut se tromper sur ses motifs : son gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à plusieurs égards.

Il abandonne les conquêtes de Trajan, et préfère la tranquillité de l'état.

Ses vertus apparentes.

Comme Trajan, Nerva et Titus, il promet d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort au sujet d'une conspiration. Il assura que c'étoit malgré lui ; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées ; le pont du Danube détruit, sous prétexte d'arrêter les courses des barbares ; la paix avec les Sarmates et les Roxolans, (habitans de la Pologne) achetée par des pensions, pouvoient paroître des preuves de lâcheté au commencement de ce règne. Mais la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état. Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fisc : sommes immenses qu'on fait monter à neuf cent millions de sesterces. Il distribua des largesses à chaque citoyen. En traitant le sénat avec la plus grande considération ; en se montrant affable, modeste, populaire, il effaça les impressions désavantageuses qu'on

avoit conçues. Il pardonna même les injures, et dès qu'il fut le maître : *Vous voilà sauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage son ressentiment.

La politique ou la vanité étoit apparemment le motif de cette clémence, puisqu'elle se démentit en plusieurs occasions. Jaloux du mérite, ombrageux, défiant, l'empereur devint injuste envers ses meilleurs amis. Similis, préfet du prétoire, averti par la chute des autres, prévint sa disgrâce, et se retira lorsqu'il étoit en faveur. Après sept années de retraite paisible à la campagne, il mourut en faisant cette épitaphe très-philosophique : *Ci-gît Similis, qui a passé soixante et seize ans sur la terre, et qui n'en a vécu que sept.* Pour un courtisan ordinaire, ç'auroient été sept ans de mort.

Il devient injuste.

Retraite de Similis.

Adrien mérita le titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie et de mort sur leurs esclaves; il restreignit considérablement la loi barbare qui ordonnoit

Adrien fait de bonnes lois.

le supplice de tous les esclaves d'un maître assassiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Son édit  
perpétuel,

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les lois étoient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures décisions, et en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

Il veille  
à l'adminis-  
tration  
de la justice.

Il veilla principalement sur l'administration de la justice dans les provinces, sur la conduite des gouverneurs et des magistrats ; objet si essentiel dans un vaste état, où l'injustice se déroboit, dans l'éloignement, aux yeux du souverain, quelquefois malgré sa vigilance.

Il maintient  
la discipline  
militaire.

La discipline militaire ne fut pas moins observée. Le prince donnoit l'exemple aux soldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse, sévère avec douceur, libéral avec prudence, il se fit adorer des soldats en les assujettissant au devoir. Le calme et la sécurité furent le fruit de ses soins.

De longs voyages, entrepris par curiosité et par zèle politique, loin de nuire à son autorité et à ses affaires, lui procurèrent l'avantage de voir tout de ses propres yeux, et de réformer les abus dans les provinces. Il parcourut ainsi l'immense étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne un mur depuis l'embouchure de la Tine jusqu'au golfe de Solway, pour garantir des incursions la partie méridionale de l'île. Sa présence fut utile partout.

Il parcourt l'empire.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie, donne une très-mauvaise idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légèreté, caprice, ingratitude. Les Juifs et les chrétiens de cette ville ne connoissoient, selon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce et les richesses d'Alexandrie avoient sans doute altéré les mœurs de plusieurs chrétiens. Les vrais disciples de l'évangile étoient peu connus.

Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs et les chrétiens.

Quant aux Juifs, toujours les mêmes, fanatiques, séditeux et rebelles, les malheurs qu'ils avoient éprouvés

134.  
Révolte des Juifs.

ne les rendoient que plus intraitables. Un temple élevé à Jupiter dans Jérusalem, ranima jusqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver le messie dans Barcochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre. Ils se rassemblèrent sous ses drapeaux; et la révolte fut si violente, qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius Sévère, excellent général, pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cent quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu et transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans, dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, et d'être en butte à leurs mépris et à leurs outrages.

Il sont  
exterminés  
ou  
dispersés.

---

138.  
Adrien  
adopte  
Antonin, et  
meurt.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractère, le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans, il adopta

Vérus, méprisable par ses vices. Heureusement Vérus ne jouit pas long-temps de sa fortune. L'adoption d'Antonin effaça la honte de ce premier choix. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire, et il balançoit s'il l'accepteroit. Adrien, voulant se tuer dans un accès de mélancolie, demandoit des armes, du poison : Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur, il obtint avec peine du sénat, que ses actes ne fussent point abolis, et qu'on le mît au rang des dieux, selon la coutume.

Si Adrien n'eut que de fausses vertus, il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes ; il fit le bonheur de ses peuples. A la science du gouvernement, il joignoit le goût des lettres et des arts. Mais les hommes habiles, admis à sa familiarité, se trouvoient exposés à sa jalousie, dont les suites étoient dangereuses. Le philosophe Favorin, quoique libre dans ses sentimens, lui céda un jour sur quelque point de grammaire que l'empereur décidoit mal. Les amis de Favo-

Jalousie  
d'Adrien  
pour  
les gens de  
lettres.

Trait  
de Favorin.

rin blâmèrent sa condescendance : *Vous avez tort*, leur dit-il ; *celui qui a trente légions à ses ordres peut-il se tromper ?* On connoît les mœurs d'Adrien par sa passion pour l'infâme Antinoüs, à qui il consacra des temples.

Florus,  
Suétone,  
Arrien,  
Epictète.

Florus et Suétone écrivirent sous ce règne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictète, homme d'état, et historien fort supérieur aux deux autres. L'histoire romaine, depuis Tacite, n'est qu'un amas de faits mal digérés. La philosophie morale d'Epictète est plus estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points : *souffrir avec patience, jouir avec modération*. Il pratiqua ce qu'il enseignoit, et sa vertu fut éprouvée par l'infortune.

---

## A N T O N I N.

Qu'ON se représente sur le trône un vrai philosophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice; consacrant sa vie entière au bien public; citoyen avec les citoyens; père de la patrie, non par un simple titre qu'on prostituoit aux plus méchans empereurs, mais par les actions, qui honorent plus que le titre: tel fut le sage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps. S'il avoit eu pour historien un Tacite, son règne de vingt-deux ans fourniroit les meilleures leçons de vertu et d'humanité. Nous ne trouvons que des traits épars. Il suffit d'en rapporter quelques-uns.

Dès le commencement, Antonin signala sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration. *Quel malheur pour moi, dit-il, si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens!* Non - seulement il ménageoit avec

138.  
Vertus  
d'Antonin.

Quelques  
traits qui  
peignent ses  
sentimens.

Son bien

est celui de l'état. soin les finances de l'État, mais regardoit son propre bien comme celui de la république. Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine, pour épargner le trésor, il répondit : *Nous n'avons plus de propriété, depuis que nous sommes parvenus à l'empire.* Ces sentimens généreux ne l'empêchèrent pas de retrancher plusieurs pensions accordées sans raison sur le trésor; *car, dit-il, c'est une chose indigne et cruelle, que la république soit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun service.* Une économie si raisonnable vaut mieux sans doute que l'extrême libéralité de Titus.

Lois remarquables.

On cite deux sages ordonnances de l'empereur. Par la première, il défend de poursuivre pour le même crime un homme qui en a été absous. Par la seconde, il abolit la coutume qui faisoit passer au *fic* ou à d'autres familles, la succession d'un père devenu citoyen romain, dont les enfans étoient demeurés citoyens de leur ancienne patrie. Saint-Augustin loue une troisième

ordonnance, en vertu de laquelle un mari, qui poursuivoit sa femme pour adultère, devoit être puni comme la femme, s'il se trouvoit coupable du même crime. Mais, quoique le crime paroisse égal de part et d'autre, les suites ne le sont pas relativement à la société; et cette différence mérite l'attention du législateur.

Antonin mourut, universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurèle et Vérus. Mais, juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance; et il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siècle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste: très-peu furent capables de le soutenir.

---

161.  
Mort de  
l'empereur.

---



---

 MARC-AURÉLE.

161.  
 Marc-  
 Aurèle élu  
 avec  
 Vêrus par le  
 sénat.

DEPUIS que Nerva et Trajan avoient rendu au sénat une partie de sa dignité, et banni les terreurs du despotisme, on ne voyoit plus les armées maîtresses de l'empire. Le sénat éliſoit ou sembloit éliſir l'empereur comme un premier magistrat. Nous avons vu Adrien reconnoître ce droit, foible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurèle fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vêrus, son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ensuite l'un et l'autre se transportèrent dans le camp des prétoriens, et leur promirent à chacun vingt mille sesterces, car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse, malheureusement établie.

Le premier  
 trop  
 généreux à  
 l'égard  
 de l'autre.

Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurèle, si l'on ne considère que l'homme

l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvoit-il être élevé à l'empire par le plus vertueux des princes? L'excessive bonté est un mal. C'est le seul qu'on puisse reprocher à Marc-Aurèle.

Espérant que la guerre feroit sortir son collègue des pièges de la volupté, il se déchargea sur lui du soin de dompter les Parthes, qui avoient envahi l'Arménie, et défait une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta partout où il trouvoit de l'amusement, fixa son séjour à Antioche; et pendant quatre ans que dura la guerre, il s'abandonna aux plus honteuses passions. Ses généraux remportèrent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, méprisant les conseils de son frère, prêt à dévorer l'état pour satisfaire ses penchans. Un seul festin lui coûta, dit-on, six millions de sesterces, quoiqu'il n'y eût que douze convi-

---

162.  
Excès  
de Vérus.

vés : les présens qu'il leur fit, et esclaves, en vaiselle et en voitures entraînent cette horrible et folle dépense.

Conduite  
admirable  
de Marc-  
Aurèle.

D'un autre côté, Marc-Aurèle justifioit le mot de Platon : *les peuples seront heureux ; quand ils auront des philosophes pour rois, et que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandoit point au sénat ; il prenoit et suivoit ses conseils. Nul sénateur n'étoit plus exact que lui aux assemblées. Économie du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenser les soldats, au préjudice du peuple. Après une victoire, il leur dit : *Ce que l'on voudroit donner au-delà de ce qui vous est dû, il faudroit le tirer du sang de vos pères et de vos proches.* Dans un besoin pressant, où l'augmentation des impôts sembloit nécessaire, il vendit ce qu'il y avoit de plus précieux au palais, plutôt que de vexer les provinces ; déclarant qu'il rachèteroit ces meubles de ceux qui voudroient les revendre.

Il n'outroit  
point  
la sagesse.

Modèle de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien,

parce qu'il connoissoit les foiblesses de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont, et en tirer tout l'avantage possible.* Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systèmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurèle se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes; il en donna de magnifiques, il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Cependant plusieurs nations germaniques, du côté de la Pannonie et du Danube, Quades, Jazyges, Marcomans sur-tout, menaçoient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux avec Vêrus; car l'expérience lui avoit appris que ce prince ne pouvoit gouverner seul, sans faire beaucoup de mal, ni commander seul les armées, sans exposer l'état à de grands malheurs. La mort subite de Vêrus dissipa les inquiétudes que ses vices lui inspiroient. Il le regretta peu,

Il marche avec Vêrus contre les Germains.

---

169.  
Mort  
de Vêrus:

sans doute ; mais le soupçonner, comme firent quelques-uns, d'avoir avancé ses jours, c'est la plus absurde méchanceté. On lui reprocheroit seulement avec raison l'apothéose d'un tel homme, si l'usage n'avoit consacré cette ridicule cérémonie.

Guerre de Pannonie.

L'empereur resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses, et les rendant à peine supportables aux troupes par son exemple. Il remporta sur les barbares une victoire célèbre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de soif. Tout à coup survint un orage qui leur procura de la pluie, et qui accabla de grêle et de foudres les ennemis. Selon des auteurs ecclésiastiques, les prières de la légion fulminante, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige ; et Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais, comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craignons pas d'avouer avec

Légion fulminante ; miracle douteux.

d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, etc., l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides. On voit sur la colonne Antonine, Jupiter *pluvius* donner la pluie aux soldats : Marc-Aurèle auroit-il confondu le dieu des chrétiens avec Jupiter ? Il est certain d'ailleurs que la légion fulminante portoit ce nom sous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnaissance de Marc-Aurèle. Enfin sa lettre n'existe plus, et celle qu'on lui attribue est évidemment supposée. La persécution qu'essayèrent bientôt les chrétiens, pourroit tenir lieu d'autre preuve\*.

Quelques redoutables que fussent le Germain, ils devoient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuse, bien disciplinée, et invincible sous un si grand empereur. Ils demandèrent la paix et l'obtinrent. On leur permit même d'établir des colonies dans les provinces, où ils vouloient entrer par force. Ce peuple indomptable et

Paix  
accordée  
aux  
Germain.

\* Voyez *Mémoire de l'Académie des Insc.*, t. 18.

avide n'attendoit que l'occasion de tout envahir.

175.  
Révolte de  
Cassius.

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurèle. Avidius Cassius, grand homme de guerre, affectant la sévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la discipline, avoit commandé avec beaucoup de succès dans la guerre des Parthes. Il étoit chargé de réformer les légions de Syrie. Extrêmement ambitieux sous les dehors d'un zèle républicain, il se révolta contre l'empereur, en semant le faux bruit de sa mort, et se fit proclamer par ses soldats. Marc-Aurèle reçut cette nouvelle en Pannonie : il ne se plaignit que de l'ingratitude de Cassius, il ne témoigna que le desir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eut pas besoin de combattre : le rebelle fut assassiné, trois mois après sa révolte, par deux de ses officiers. Sa famille et ses complices éprouvèrent la clémence de l'empereur, comme il l'eût sans doute éprouvée lui-même.

Bonté  
excessive de  
l'empereur

Ce bon prince, nous l'avons déjà observé, commit des fautes par sa

bonté même, quelquefois trop molle et presque lâche. Faustine, son épouse, étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, et l'appela *mère des camps et des armées*. Il lui fit rendre, après sa mort, les honneurs divins, et éleva des monumens à sa mémoire. Père indulgent à l'excès, quoique son fils Commode fût un monstre, pour lui assurer l'empire, il lui conféra la puissance tribunitienne, et le fit déclarer Auguste; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince étoit assiégé; mais il les rappela, pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle; et Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner; il pouvoit en faire son fils par l'adoption; la forme du gouvernement établi ne déterminoit point son successeur, et la tendresse paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuser,

pour  
sa femme  
Faustine,  
et pour  
Commode  
son fils.

qu'en supposant que cette tendresse l'aveugloit.

180.  
Mort  
de Marc-  
Aurèle.

Le stoïcisme  
en vigueur.

Marc-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avoit rappelé. Son règne fit respecter la véritable philosophie, qui fait des sages et non des discoureurs.

« La secte de stoïciens, dit Montesquieu, s'étendoit et s'accrétoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme les plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. . . . On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes. »

Les  
Maximes  
de  
Marc-  
Aurèle.

La lecture des Maximes de Marc-Aurèle élève l'ame, aussi bien que le tableau de sa vie. On y voit un souverain philosophe tout pénétré de ses devoirs, ne respirant que justice et humanité ; comptant pour

rien tout mérite de parade, auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Il en composa une partie dans son camp, lorsqu'il faisoit la guerre aux barbares. Rien de plus touchant et de plus noble que la simplicité avec laquelle il se retrace les bonnes leçons, les bons exemples qu'il a reçus de ses pères et de ses maîtres. Il remercie les dieux de n'être pas tombé entre les mains de quelque sophiste, qui ne l'auroit entretenu que de frivoles subtilités ; d'avoir appris de l'un à mener sans affectation une vie dure ; de l'autre, à consulter la raison dans les plus petites choses ; de celui-là, à ne jamais dire sans nécessité *jen'ai pas le temps*, quand il s'agit de remplir des devoirs d'humanité ou d'amitié ; de celui-ci, à ne point relever les fautes d'un ton choquant, mais à reprendre avec adresse, sans paroître donner des leçons, etc. Il caractérise son père Antonin, en disant : « Qu'il faisoit  
« toujours ce qu'il devoit faire,  
« qu'il étoit toujours où il devoit  
« être, qu'il sembloit trouver le

« loisir dans les occupations, lors  
 « même qu'il étendoit ses soins aux  
 « moindres objets. » En un mot,  
 cet ouvrage peint l'ame de Marc-  
 Aurèle.

Imposteurs  
 sous  
 le manteau  
 de  
 philosophes.

Pérégrin  
 et  
 Alexandre  
 dépeints  
 par Lucien.

Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais, comme on abuse de tout, plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophe, et furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux sages, ainsi que les faux dieux. C'est par lui que nous connoissons deux célèbres imposteurs, Pérégrin et Alexandre. Le premier, souillé de crimes, se fit chrétien, devint prêtre, fut mis en prison à Rome, où les chrétiens le révéroient comme un confesseur et un martyr. Remis en liberté, exclu ensuite de la société chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, insulta tout le monde, s'attira la haine et le mépris, et se brûla solennellement aux jeux olympiques, croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre se donna

pour prophète. Il trompa vingt ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivoit contre les chrétiens et contre les épicuriens, les accusant tous d'athéisme, parce qu'ils tâchoient de le décrier.

Les principaux philosophes de ce règne sont Celse, ennemi mortel du christianisme, dont Origène a réfuté les écrits; Sextus Empiricus qui, en exagérant la foiblesse de la raison, est tombé dans le pyrrhonisme; Apulée, Africain, qu'on accusa de magie, et que les païens ont comparé à Jésus-Christ, comme Apollonius de Tyane. Galien, le restaurateur de la médecine, mérita l'estime et la confiance de Marc-Aurèle.

Celse,  
Empiricus,  
Apulée,  
Galien.

On ne peut guère attribuer à ce prince la violente persécution que les chrétiens souffrirent dans la Gaule. Il ne publia contre eux aucun édit; on assure même qu'il défendit de les accuser comme chrétiens. Mais d'une part, le zèle fanatique du peuple et des magistrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire,

Les  
chrétiens  
persécutés  
dans  
la Gaule.

peut-être aussi l'aversion des chrétiens pour les philosophes, et celle des philosophes pour eux, ne pouvoient manquer de faire naître des orages. Le christianisme sortoit de l'obscurité, parce qu'il avoit des écrivains zélés contre le paganisme, des missionnaires infatigables dans leurs travaux, et des martyrs dont la constance excitoit l'admiration.

---



---

 C O M M O D E.

APRÈS cinq règnes glorieux, on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle est la pente trop naturelle des choses humaines. Une suite de deux ou trois princes dignes du trône est comme un prodige. Presque tous les autres semblent destinés à exercer la patience de leurs sujets. Commode, qui n'avoit au commencement que de la foiblesse, corrompu, dirigé par d'infâmes séducteurs, prit les mêmes goûts que Néron, et marcha sur ses traces, bien loin d'imiter Marc-Aurèle. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome, ayant sur son char un de ses mignons. Livré aux débauches les plus monstrueuses, il se fit un jeu de verser le sang après s'être souillé d'infâmies. Sa propre sœur, Lucilla, fut le chef d'une conspiration. Le jour qu'on devoit l'assassiner, Quin-

---

 180.  
 Commode  
 révolte  
 par ses vices  
 et sa  
 tyrannie.

 Conspira-  
 tion  
 de sa sœur.

tien, jeune sénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira son poignard en criant : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* On eut le temps de saisir le téméraire. Le complot échoua : Lucilla fut mise à mort, avec plusieurs hommes de marque. Deux frères, inséparablement unis, distingués par le mérite littéraire comme par les services et les dignités, Maximus et Condiarius, qui avoient eu ensemble le consulat, qui avoient composé ensemble un ouvrage, périrent ensemble, victimes de la tyrannie. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion; et ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration  
de  
Pérennis,  
découverte  
par un  
philosophe  
cynique.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses, et en supplantant les ministres que Marc-Aurèle avoit donnés à son fils. Il gouvernoit l'état en tyran. Son ambition visoit plus haut. On l'accuse d'avoir conspiré la mort de son maître, pour s'emparer du trône.

Un philosophe cynique, montant sur le théâtre, en présence de l'empereur qui assistoit à des jeux, révéla les complots de Pérennis. Ce favori fit pendre aussitôt le philosophe, mais le prince trembla. Les ennemis du ministre profitèrent de l'occasion. On fournit des preuves contre lui; il fut déclaré ennemi de la patrie, livré aux soldats, et massacré. Cléandré, vil affranchi, lui succéda, pour commettre de nouveaux crimes. Une sédition violente en fut le fruit; et Commode, aussi timide que cruel, lui fit trancher la tête pour calmer la multitude.

Affranchi,  
vil et odieux  
ministre.

Dès-lors, toujours agité de défiances et de terreurs, abhorrant les hommes de mérite, écoutant tous les calomniateurs, il ne cessa de multiplier les supplices, sur-tout contre ceux dont les richesses excitoient sa cupidité. Son beau-frère, son neveu, sa cousine-germaine, six consulaires à la fois, périrent par ses ordres. En même-temps, il joignoit aux excès de la débauche ceux de la folie; il aspirait à la gloire de tuer dans l'amphithéâtre, à coups de flèches, des

Cruautés;  
débauches et  
bassesses de  
l'empereur.

lions et d'autres bêtes féroces. Il prit le titre d'*Hercule romain*, comme s'il eût égalé Hercule par ces frivoles exploits; son ambition le fit descendre dans l'arène en qualité de gladiateur; il remporta plusieurs victoires sur les hommes dévoués à ce vil métier; et il se glorifia du titre de *sécuteur*, aussi ridicule que celui d'*Hercule romain*. C'étoit le nom de certains gladiateurs qui combattoient les *rétiaires*.

---

192.  
Le tyran  
assassiné  
par sa  
concubine.

Ce monstre, également méprisé et détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, et se faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il devoit à une mort prochaine. On la découvrit par hasard, presque au moment de l'exécution. Marcia, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, \*

---

\* Elle favorisoit les chrétiens, et ils

proscrite avec les autres, se hâte de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot ; elle empoisonne le tyran, et le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple, signalèrent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente et un ans, il avoit, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

Il falloit que les Romains fussent étrangement corrompus, pour que les règnes de plusieurs princes vertueux ne les eussent pas mis à couvert d'une si abominable tyrannie. Sans l'avilissement extrême d'une nation servile, à laquelle il ne restoit ni principes, ni mœurs, ni sentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de se livrer à des excès dont l'histoire des barbares n'offre presque aucun exemple ? C'est toujours en partie la faute des peuples, lorsque l'ivresse du pouvoir va au point de franchir audacieusement toutes les bornes. L'opinion publique, si elle a quelque

*Avilissement des Romains.*

---

ne furent point persécutés sous le règne de ce tyran.

chose de mâle et de généreux, suffit souvent pour faire respecter les loix à ceux qui les violeroient peut-être impunément. Les mœurs publiques, si elles respirent la vertu et le courage, ont encore bien plus de force.

---

*PERTINAX. — DIDIUS  
JULIANUS.*

**P**ERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurèle, s'étoit élevé par ses services militaires et par ses vertus. Juste, intègre, tempérant, modeste, zélé pour la discipline et pour le bon ordre, il méritoit de régner, et de réparer les maux du dernier règne. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on méprisoit son origine, dont il ne rougissoit point, il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens, et les engagea, presque malgré eux, à le proclamer, moyennant une promesse de douze mille sesterces par tête. Le sénat et le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable. Il vendit, pour les largesses promises, et mal-

---

193.  
Pertinax  
élevé  
à l'empire  
par  
les soldats.

heureusement nécessaires, tout ce que le luxe insensé de Commode avoit amassé de précieux. Il se hâta d'exécuter un plan de réforme, trop sublime peut-être, et trop hardi dans les circonstances, mais digne d'une grande ame qui se dévoue pour la patrie.

Sagesse de  
son  
gouverne-  
ment.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies : il y a même des fonds pour les ouvrages publics, tant l'économie procure de ressources, quand on renonce aux fastueuses dépenses ! Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé avec raison que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Les  
préto-  
riens  
l'assassi-  
nent.

Mais les préto-riens avoient trop goûté la licence, pour se soumettre

patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Létus lui-même, qui n'avoit fixé leur choix sur Pertinax qu'avec des vues ambitieuses, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais; ils assassinèrent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, et invoquant Jupiter vengeur. Il avoit obtenu du sénat la grace d'un sénateur coupable de conspiration. Son règne de trois mois méritoit l'immortalité. Sa mort est un de ces événemens dont le principe entraîne une longue suite de calamités inévitables.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats sans frein et sans honte. Ils avoient donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs se présentent, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, et Didius Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille sesterces pour chaque prétorien, et la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

Ils mettent  
l'empire  
à l'enchère.

Trois  
empereurs  
à la fois,  
Didius,  
Niger  
et Septime  
Sévère.

Au moment que Julianus prenoit possession du trône avili, le peuple indigné fit éclater son ressentiment. On jette les yeux sur Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation. On l'invite à venger et à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur; les provinces d'Orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assureroit un succès facile. Mais, tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions de Pannonie étoient sous les ordres de Septime Sévère, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité et d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le desir de le venger, il se fit proclamer lui-même, sans paroître demander l'empire. A la vérité, il promit à chaque soldat une somme très-considérable; moyen infailible de persuader. Voilà trois empereurs à la fois dont le titre émane des soldats.

Sévère

Sévère marche vers Rome. Il ne

trouve aucune résistance. L'Italie ne connoissoit plus la guerre ; les troupes gardoient les frontières de l'empire , et les prétoriens étoient moins des soldats que des satellites. L'empereur, consterné, offre de partager le pouvoir suprême. Le sénat lui donne en effet pour collègue son ennemi. Sévère ne vouloit point de partage. Il s'avance avec une célérité prodigieuse. Les prétoriens, qu'il avoit gagnés, abandonnent Julianus ; bientôt le sénat le condamne ; il est exécuté, en criant : *Quel crime ai-je commis ?* Cet imbécile vieillard, après avoir marchandé et acheté l'empire, se croyoit sans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de nouveau crime en soixante-six jours de règne. D'ailleurs, il faut l'avouer, la coutume fait souvent une telle illusion, qu'elle efface jusqu'aux idées les plus lumineuses de la morale. En voyant les largesses que chaque nouvel empereur prodiguoit par intérêt aux soldats, on ne s'habituoit que trop à regarder comme vénale la souve-

marche à Rome, et se délivra de Didius.

Didius exécuté.

3011432

raineté même. Et de quoi peut-on  
rougir, dès que l'argent paroît con-  
férer tous les droits?

---



---

 SEPTIME SÉVÈRE.

ON craignoit Sévère à Rome, et ce n'étoit pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Il les fit fouiller, avant de leur donner audience. Il les reçut au milieu de ses gardes ; mais en les congédiant, il leur distribua des largesses. Tous ceux des prétoriens qui avoient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au supplice. Sévère cassa les autres ; son armée les enveloppoit : on les désarma, on les dépouilla. L'empereur les bannit, avec défense, sous peine de mort, de paroître à trente lieues de Rome. Il choisit dans ses légions les meilleurs soldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes : cette garde étoit auparavant d'environ douze mille hommes : il la fit monter à plus de cinquante mille. Nous verrons dans l'histoire moderne quelques princes affermir le trône par de semblables coups d'autorité.

---

 193.  
 Septime  
 Sévère  
 reçoit mal  
 les  
 sénateurs ;  
 et il casse les  
 prétoriens

Il jure de ne  
point  
faire mourir  
de  
sénateur,  
mais ne  
tient point  
parole.

L'empereur ayant fait son entrée, à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, annonça un gouvernement équitable et modéré, jura même de respecter la vie des sénateurs. Mais, si les principes du despotisme n'avoient pas encore pris racine, le pouvoir de l'épée rendoit aisément le souverain maître des lois. Sévère se souilla pendant son règne du sang d'une foule de sénateurs. Quelle différence entre les promesses d'un Titus, et celles d'un prince dont la première règle est l'intérêt!

---

193.  
Niger  
vaincu et tué  
en Asie.

Les affaires de Rome ainsi terminées promptement, il passa en Asie, où Niger avoit un parti considérable. Trois batailles gagnées par ses généraux, l'une à Cizique, l'autre à Nicée en Bithynie, la troisième près de Nissus en Cilicie, lui assurèrent la possession de l'empire. Niger perdit vingt mille hommes à celle de Nissus, et fut tué dans sa fuite. On peut observer qu'il en étoit des légions asiatiques, comme des peuples même de cette contrée : amol-

lies par le poison du luxe, elles n'opposoient en général qu'une foible résistance aux légions de l'Europe, mieux disciplinées et endurcies à la fatigue. Byzance, après un siège de trois ans, commencé par l'empereur et fini par ses généraux, se rendit à discrétion. Cette ville importante devint un amas de ruines. Sévère se montra partout cruel: il crut sans doute avoir besoin de la terreur pour affermir sa puissance.

Avant de quitter Rome, il avoit donné le titre de César à Albin, gouverneur de la Grande-Bretagne, qui pouvoit lui disputer le trône; et par cette association simulée, il avoit prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César; il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, et prend la route d'Italie. Sévère marche contre lui, remporte une victoire décisive entre Lyon et Trévoux. Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre,

S ij

Sévère se  
défait  
d'Albin  
qu'il  
avoit créé  
César.

---

197.  
Mort  
d'Albin.

envoie sa tête au sénat, avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche aux sénateurs d'avoir eu de l'affection pour un rival qu'il s'étoit associé lui-même.

Sévère  
se livre à la  
cruauté,  
en flattant le  
peuple et  
les soldats.

Cette victoire fut suivie de terribles exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante et un sénateurs furent immolés aux soupçons et à la vengeance. Les honneurs divins que Sévère fit rendre à Commode, furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat. Mais en même temps, les spectacles, les profusions, la licence, attachèrent le peuple et les soldats au gouvernement. Il fut permis aux soldats d'avoir leurs femmes dans les camps; la discipline militaire se relâcha tous les jours: Sévère s'en plaignit lui-même: \* un prince moins habile en

---

\* Il écrivit à un de ses généraux pour lui ordonner une réforme; les tribuns en devoient être les premiers objets, parce qu'un officier qui perd l'estime de ses soldats, ne peut en exiger l'obéissance.

auroit sans doute éprouvé les pernicieux effets. Il ne craignit point de retourner en Asie, où les Parthes donnoient de l'inquiétude. Il y passa quelques années; il y eut quelques succès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le siège d'Atra, ville qui avoit résisté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéresser.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, déshant, rusé et cruel, Sévère tomba aussi dans le piège de la flatterie: il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernoit avec empire, et abusoit insolemment de son pouvoir: Il commandoit les supplices; il s'enrichissoit par les rapines; il étaloit tout le faste, toute l'arrogance d'un favori sans mœurs et sans retenue. Un officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire sur le bureau, répondit: *Je ne le puis, sans l'ordre de Plautien.* Ce ministre, comblé d'honneurs, préfet du prétoire, consul, maria sa fille à Bassien, (appelé depuis Caracalla) fils aîné

Plautien le  
gouverne,  
comme  
Séjan avoit  
gouverné  
Tibère.

de Sévère, et qui avoit déjà le titre d'Auguste. Suivant Dion Cassius, témoin oculaire, mais historien crédule, et médiocrement judicieux, quoique sénateur, les présens qu'il fit à sa fille auroient suffi pour cinquante reines.

Chute  
et mort de  
ce favori.

Un si brillant mariage fut l'occasion de sa perte, tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice ! Bassien détestoit le ministre, détestoit aussi une épouse qu'il n'avoit prise que par force. Il concerta une délation contre Plautien, et le fait paroître coupable. L'empereur ayant mandé ce favori, lui reproche doucement son ingratitude. Tandis qu'il veut se justifier, le jeune prince en fureur se jette sur lui, le désarme, le fait tuer par un soldat en présence de Sévère.

208.  
Bassien et  
Géta,  
méchans fils  
de  
l'empereur.

A ce trait, on peut juger du caractère violent et farouche de Bassien. Une haine irréconciliable régnoit dès l'enfance entre lui et Géta son frère, l'un et l'autre livrés au vice et à tous les excès de la débauche. Les valets de cour, des gladiateurs, des histrions, qui étoient

leur unique société, les corrompoient de plus en plus. Sévère, ne pouvant rien sur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en punissant trop tard les corrupteurs, espéra qu'en menant ses fils à la guerre, il les retireroit du désordre. Les Calédoniens, Bretons septentrionaux, avoient pénétré dans la province romaine, et y faisoient de grands ravages. Il saisit cette occasion avec d'autant plus d'ardeur, que la vieillesse et la maladie n'affoiblissoient point en lui l'amour de la gloire. A travers des difficultés terribles, continuellement harcelé par les barbares, sans pouvoir les combattre en corps d'armée, il pénétra jusqu'au nord de l'île. Mais cette expédition, qui lui coûta cinquante mille hommes, ne lui valut qu'un morceau de terre. Il recula un peu les frontières de la province, il construisit un nouveau rempart entre les golfes de Forth et Clyde. Les jeunes Augustes, car Géta avoit aussi obtenu ce titre, ne furent pas moins vicieux ni moins ennemis qu'auparavant.

Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès.

Il pardonne à son fils, qui a voulu l'assassiner. Tandis que l'empereur faisait un traité avec les Bretons, Bassien, en présence des deux armées, s'avance pour commettre un parricide. On l'arrête par de grands cris. Sévère achève tranquillement son ouvrage. Il fait venir ensuite dans sa tente le prince dénaturé; il lui présenta une épée devant Papinien, préfet du prétoire : « Si vous êtes résolu, « lui dit-il, d'être le meurtrier de « votre père, exécutez ici votre des- « sein; ou si vous n'osez répandre « vous-même mon sang, ordonnez « à Papinien de le faire. Vous êtes « son empereur : il obéira. » Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre, insensible au remords, forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditieux et épargna encore son fils.

---

217.  
Mort  
de Sévère.

Sévère, déjà malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, et tout est bien peu de chose.* On raconte qu'il se fit apporter l'urne où ses cendres devoient être déposées, et qu'il dit en la

voyant : *Tu renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ses enfans, dans Salluste, le discours de Micipsa près de mourir, il s'en appliqua ces paroles : *Je laisse à mes fils un empire puissant, s'ils ont de la vertu; foible, s'ils sont méchans.* Cependant Dion Cassius lui fait débiter aux deux princes la maxime la plus tyrannique : *Enrichissez les soldats; ne vous embarrassez pas des autres.* Il mourut à Yorck (Eboracum) dans la soixante-sixième année de son âge. Ses vices étoient mêlés de qualités estimables et de grands talens : caractère équivoque, où le bien et le mal forment un contraste singulier. Il aimoit les lettres, et avoit écrit en latin les mémoires de sa vie.

Maxime  
qu'il  
donnoit à  
ses  
deux fils.

Tertullien écrivit sous ce règne sa fameuse Apologie des chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes lois. « Nous remplissons, dit-il, vos villes, vos bourgades, votre sénat, vos armées : nous ne vous laissons que vos temples et vos théâtres. » Ce mot ne laisse aucun

Tertullien  
et autres  
auteurs.

doute sur les progrès du christia-  
nisme. Il pénétroit même dans le  
palais. La nourrice et le précepteur  
de Caracalla furent chrétiens.

Décadence  
du goût.

Diogène - Laërce , Philostrate ,  
Solon , et d'autres écrivains du  
même temps , ainsi qu'Athénée ,  
contemporain de Commode , prou-  
vent en général par leurs écrits , la  
décadence du goût. Le temps étoit  
venu où les génies manquoient  
d'émulation et de culture , où les  
bons modèles étoient négligés , où  
l'on tomboit dans un engourdisse-  
ment peu éloigné de la barbarie.

---



---

CARACALLA ET GÉTA.  
— MACRIN.

LORSQUE Sévère voulut s'associer son fils aîné, Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin ; nom trop respectable pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* lui est-il demeuré dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frère. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour, tous deux, malgré une apparence de réconciliation, se tendant des pièges, ils formèrent un projet de partage. L'aîné devoit avoir l'Occident, et le cadet l'Orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les esprits ; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

Caracalla fait assassiner son frère entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens ; il leur déguise son crime ; il leur accorde

---

211.  
Caracalla et  
Géta  
régner  
ensemble,  
et se  
détestent.

---

212.  
Le premier  
assassine  
son frère.

d'immenses largesses : il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut, et consent à l'apothéose de son frère, en disant, selon le récit de Spartien : *Qu'il soit dieu, pourvu qu'il soit mort.* Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence : comme s'il étoit possible d'effacer tant de fureurs atroces, et de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il commet  
d'horribles  
cruautés.

On ne tarda guère à juger par les faits, de cette clémence. Les remords qui déchiroient Caracalla ne servirent qu'à irriter sa rage. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes, s'il faut en croire Dion, furent enveloppées dans le carnage. Les plus illustres sénateurs tombèrent sous la hache du bourreau ; entre autres, Papinien, que Sévère avoit fait préfet du prétoire. Ce jurisconsulte fut toujours si révééré, qu'une loi de Valentinien III ordonne de suivre son sentiment, en cas de partage. L'empereur lui avoit demandé une apolo-

Meurtre  
de Papinien.

gie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse. *On ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet ; et c'est un second parricide que de diffamer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurèle, Pompéien son petit-fils, le fils de Pertinax, un cousin-germain de Caracalla, sont comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fausse monnaie, rapines, extorsions de toute espèce, c'est la moindre partie de ses crimes. La substance des peuples étoit destinée aux soldats ; car le tyran n'avoit qu'eux pour le soutenir. Sa mère lui représentant un jour, qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera point.* Il donna le droit de cité à tous les sujets de l'empire, parce que les citoyens payoient des taxes que ne payoient pas les étrangers. Ainsi un intérêt sordide acheva de

Il ne ménage que les soldats.

Droit de cité accordé à tous les sujets.

Massacre  
d'Alexan-  
drie.

confondre les Romains avec tout ce qu'il y avoit de vil et de barbare dans les provinces de l'empire. Un massacre affreux des habitans d'Alexandrie, qu'il ordonna pour punir une légère offense, et dont il fut tranquille spectateur, ne lui coûta pas même un regret. Il écrivit au sénat que ceux qui avoient échappé méritoient la mort, comme ceux qui avoient péri.

Expéditions  
ridicules de  
Caracalla.

Les expéditions militaires de Caracalla ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre, au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne; et qu'il persécuta les péripatéticiens en haine d'Aristote, ridiculement soupçonné d'avoir eu part à la mort de ce héros. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourut une grande partie des provinces, non en général, mais en soldat, ou plutôt affectant de vivre en soldat. Les Gaules, la Germanie, l'Asie, l'Afrique, furent témoins de sa lâcheté et de ses violences, le craignirent et le méprisèrent. Il acheta la paix avec les Germains; il prit des Gaulois un

habillement nommé *caracalle*, d'où lui est venu son nom; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu, ni même vu les Parthes; il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger de leurs railleries. Le nouvel Alexandre fut partout Caracalla.

Il vouloit se défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie, qui, à force d'étude et de travail, s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, et le prévint. Il fit assassiner l'empereur, dissimula son crime, se fit proclamer par les troupes, et bientôt reconnoître par le sénat. Autant Caracalla étoit abhorré des citoyens, autant étoit-il chéri des soldats, auxquels il prodiguoit ses trésors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit décerner l'apothéose. On avoit déjà déifié tant de monstres!

Cet usurpateur ne jouit pas longtemps de sa fortune. D'un côté, il se rendit méprisables, en donnant de grosses sommes à Artaban, roi des

---

217.  
Macrin  
le tue, et  
prend  
sa place.

L'usurpateur  
méprisables  
et  
odieux.

Parthes, et en se livrant aux délices d'Antioche; de l'autre, il se rendit odieux, en affectant de couvrir par son faste et ses hauteurs la bassesse de son origine. Enfin, il ne put satisfaire les troupes, accoutumées à d'immenses largesses, et qui n'obéissent plus qu'à ce prix. Le mal étoit sans remède. Une trop longue expérience avoit appris qu'on faisoit tout avec l'épée, et qu'on n'étoit rien sans elle.

---

218.  
Mésa fait  
proclamer  
Héliogabale, son  
petit-fils.

Une femme ambitieuse, Mésa, sœur de l'impératrice Julie, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Bassien, son petit-fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla, connu sous le nom d'Héliogabale ou Elagabale. Elle n'eut pas de honte de semer le bruit que ce prêtre syrien étoit né d'un adultère de sa fille avec le dernier empereur; elle corrompit par ses libéralités une légion campée près d'Emèse en Phénicie, lieu de sa naissance. La légion reçoit Héliogabale et le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin, contre les rebelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu,

après avoir fait déclarer son rival ennemi public. Il se sauve d'Antioche, traverse en fuyant l'Asie mineure; on le prend et on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

---



---

## HÉLIOGABALE.

218.  
Héliogabale  
est un  
monstre.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans, ou plutôt Héliogabale semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend les titres de tribun et de proconsul, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste et de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans l'esprit que de l'ineptie, et dans le cœur que de la bassesse et des vices infâmes.

Il assassine  
Gannys, son  
gouverneur.

Avant son départ d'Asie, non content d'avoir fait mourir les plus illustres partisans de Macrin, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il étoit sur-tout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutykien, vil bouffon, et il accumule sur sa tête les premières dignités. Il dédaigne l'ha-

billement romain; il y substitue la soie et la broderie d'or; enfin tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux et de superbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mésa, son aïeule; exemple unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes pour prononcer sur les modes, les voitures, et sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année: il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir; il se plonge publiquement dans de si horribles débauches, qu'on ne peut même en supporter le récit. Quand les historiens auroient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que sur un monstre.

Une superstition insensée est jointe à ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples en faveur du dieu syrien, dont il étoit le pontife, et dont il veut élever le culte sur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la statue d'une déesse, pour la marier à son dieu, et ce mariage lui coûte des sommes im-

Il crée  
un sénat de  
femmes.

Ses  
débauches.

Ses  
supersti-  
tions.

menses. Il immole, dit-on, des enfans à sa divinité favorite, se soumet à la circoncision en son honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer son sacerdoce : en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, sacrilège aux yeux des autres, par cette bizarre superstition.

---

222.  
Il est  
assassiné.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter son cousin Alexien, connu sous le nom d'Alexandre Sévère. Le nouveau César fut bientôt l'objet de sa fureur : il tenta plusieurs fois de l'assassiner. Les prétoriens se révoltèrent pour Alexandre, et tuèrent Héliogable avec sa mère Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'est le treizième empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ses successeurs finirent de même. L'ambition ne cessa pourtant jamais d'aspirer à cette place, ni la tyrannie d'y provoquer le vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le despotisme chez les Turcs ; mais nous n'y voyons point de règnes si affreux. Les Turcs ont des mœurs : les Romains en général n'en avoient

plus. On ne peut trop insister sur cette cause, une des principales causes, sans doute, de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ses enfans et sa patrie, en sentira mieux que la vertu doit fixer ses premiers soins. Puissent les gouvernemens apprendre aussi par l'histoire, qu'il faut rendre les hommes vertueux, pour avoir des sujets dignes de servir le prince et la patrie !

---



---

*ALEXANDRE SÉVÈRE.*

222.  
Alexandre commence bien, malgré sa jeunesse.

**A**LAXANDRE, âgé seulement de seize ans, étoit exposé à la séduction, et par sa jeunesse, et par la puissance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Mésa, son aïeule, et Mamée, sa mère, le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Mamée surtout le gouverna; et quoique fort jalouse de l'autorité, elle lui forma un conseil de seize sénateurs respectables; les célèbres jurisconsultes Ulpien et Paulus furent du nombre. Les lois devoient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paroître la reprendre; car elles ne règnent véritablement que lorsqu'elles ont de l'empire sur les ames.

Ses vertus.

Toutes les vertus des bons princes, justice et clémence, modération et fermeté, bienfaisance et économie,

zèle et sagesse ; on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il suffit de dire que les affaires l'occupoient la plus grande partie du jour ; que la lecture de Cicéron , de Virgile , d'Horace , de Platon , faisoit son plus grand plaisir , ainsi que les entretiens d'un petit nombre d'amis sages ; qu'à certaines heures il donnoit audience à ses sujets ; et qu'il avoit sans cesse devant les yeux cette maxime , consacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent.*

Il manqua peut-être de politique , en voulant que les préfets du prétoire fussent sénateurs. Leur charge , déjà trop considérable , réunissoit par-là le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeoient au nom du prince , ou avec lui , les causes les plus importantes. L'empereur fit ce changement , afin que les sénateurs n'eussent pas pour juges des chevaliers. Le sage Ulpien étant alors préfet du prétoire , son mérite fit apparemment perdre de vue ce qu'on devoit craindre de ses successeurs.

Il donne trop de puissance au préfet du prétoire :

Licence  
des

L'habitude d'une licence effrénée avoit rendu les prétoriens indisciplinables. Ils se mutinoient continuellement, parce qu'on essayoit de les réformer. Ulpien, l'ami et le ministre d'Alexandre, fut immolé dans une de leurs séditions. L'historien Dion, qui venoit de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine, par le zèle qu'il avoit eu pour la discipline. Ils osèrent demander sa tête. Leur insolence ne servit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit son collègue de consulat ; mais il lui conseilla cependant de s'absenter. Le consul se retira en Bithynie, son pays natal. Tant la licence militaire mettoit d'entraves au gouvernement !

Artaxerxès  
rétablit  
l'empire des  
Perses.

Une grande révolution changeoit la face de l'Orient, et intéressoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace, l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu, malgré les secousses que lui avoient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout  
à coup

à coup ils disparurent, comme en-  
gloutis dans une autre domination. Les Parthes  
Artaxerxès, héros de Perse, ambi-  
tionnant de relever le trône de Cy-  
rus, se révolta contre Artaban,  
dernier roi des Parthes, remporta  
sur lui trois victoires, et le tua.  
Enfin, il se rendit maître de l'em-  
pire des Arsacides, qui subsistoit  
depuis quatre cent soixante et quin-  
ze ans, et qui comprenoit alors  
dix-huit royaumes ou grandes pro-  
vinces. Le nom des Perses sortit  
de l'obscurité, où les vicissitudes  
humaines l'avoient plongé après tant  
de siècles de splendeur. Ne doit-on  
pas expliquer ce phénomène, en  
disant que les Perses ne faisoient  
plus qu'un même peuple avec les  
Parthes; que les guerres de Rome  
avoient aiguisé leur courage, et que  
tout se réduit presque à un change-  
ment de nom?

Enflé de sa puissance et de ses  
succès, Artaxerxès entreprit de faire  
la guerre aux Romains. Il revendiquoit  
la Mésopotamie, la Syrie, toute l'Asie-  
mineure jusqu'à la mer Egée, comme  
conquises par Cyrus,

Il revendique  
les  
provinces  
conquises  
par  
les Romains.

et dépendantes de son empire. On est étonné de voir élever de pareilles prétentions sur un titre que les siècles avoient anéanti ; mais quel titre ne suffit pas aux conquérans ambitieux ? et s'ils allèguent des prétextes, n'est-ce pas toujours sur la force qu'ils fondent leur droit réel ? Les Romains n'avoient guère connu de droit plus légitime : on tournoit enfin contre eux les mêmes armes dont ils avoient écrasé tant de nations.

---

232.  
Alexandre  
va  
l'attaquer,  
et  
rétablit  
la  
discipline.

Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant. *Bourgeois*, s'écria-t-il, *retirez-vous et quittez les armes*. Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté et de la douceur. Sa conduite auroit eu les plus grands succès, si tout n'avoit pas dégénéré.

Contradictions des historiens.

Selon Hérodien, et tous les auteurs orientaux, Alexandre fut vaincu par les Perses ; au lieu que, selon Lampride, il remporta sur eux une

victoire complète. Un discours de l'empereur au sénat, rapporté par Lampride, suppose que l'ennemi avoit sept cents éléphans, dix-huit cents chariots armés de faux, cent vingt mille hommes de cavalerie, sans compter le reste; et que cette armée avoit été taillée en pièces. L'historien assure avoir tiré ce discours des registres du sénat. La plupart des écrivains l'ont cru sur sa parole, malgré les témoignages contraires. Mais Lampride et Capitolin, et Eutrope, et en général les écrivains de l'histoire *Auguste*, sont si pleins d'erreurs et de contradictions, qu'on ne peut les lire sans défiance. Hérodien, plus judicieux, est bien plus croyable, quoique son autorité laisse encore des doutes. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les mauvais historiens.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient la Gaule. Il triompha des Perses; il prit aussitôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuse expédition, il éprouva

Guerre  
de  
Germanie.

combien la vertu a peu d'empire sur des soldats ennemis de la règle, et exercés aux cabales séditieuses.

235.  
Maximin,  
d'origine  
barbare,  
veut  
détronner  
Alexandre  
et le fait  
assassiner.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu soldat sous le règne de Sévère, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille gigantesque, sa force prodigieuse, \* son courage, sa vigilance, son exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à sa fortune. Ce barbare (il méritoit encore ce nom) osa porter ses vues jusques sur le trône. Il fomenta l'esprit de révolte dont les soldats étoient toujours animés; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche gouverné par une fem-

---

\* On assure qu'il pouvoit traîner une charrette chargée, déraciner de petits arbres, etc., qu'en un jour il pouvoit boire une amphore de vin, (environ 25 pintes) et manger trente à quarante livres de viande.

me ; ( sa mère conservoit effectivement trop de pouvoir , et en abusoit pour satisfaire son avarice ) il les fit soupirer pour les largesses , qu'amenoient toujours les changemens d'empereur ; enfin il commit par leurs mains un parricide. Le vertueux Alexandre fut égorgé , n'ayant que vingt-six ans.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre , ( preuve certaine du mérite , ) étoit si profonde , qu'il leur rendoit une espèce de culte dans son palais. Il y hono-

Vénération  
d'Alexandre pour  
les grands  
hommes.

roit Jésus-Christ parmi les sages ; mais il lui associoit Apollonius de Tyane. Il se fit toujours un devoir de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes : les vendre lui paroissoit une chose détestable. *Qui-conque achète , disoit-il , vend à son tour ; et l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu , après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point , malgré sa clémence , les voleurs publics , les concussionnaires , ni une espèce de brigands de cour , qu'on appeloit *vendeurs de fumée*. Ces derniers traf-

Il ne  
voulait pas  
qu'on  
vendit les  
charges.

Vendeurs de  
fumée.

quoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince, et extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

On tombe  
dans  
l'ignorance.

Derniers  
juriscon-  
sultes.

Dion  
Cassius et  
Xiphilin.

Nous approchons des temps malheureux où l'esprit humain, sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paroitra privé de la raison même. Les lois vont tomber dans le chaos; le fer décidera de tout, la barbarie augmentera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparaissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût et la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces temps-là; mais à peine digne d'un titre que les Thucydide, les Xénophon, les Plutarque, etc. avoient illustré dans la même langue. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abrégiateur, écrivain du onzième siècle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons rapidement le ta-

bleau de ce que l'histoire peut fournir d'intéressant au milieu de la confusion et de l'ignorance.

Les chrétiens jouirent sous ce règne d'une heureuse tolérance, qui dura près de quarante ans. Les vertus sublimes, les talens et la science de quelques membres de l'église, attiroient les regards même de la cour. Mamée, mère de l'empereur, voulut connoître le fameux Origène, dans un voyage qu'elle fit à Antioche. Elle goûta ses discours, et montra de la considération pour sa personne. La religion faisoit des conquêtes à mesure qu'elle sortoit de sa première obscurité. Il devenoit plus facile de juger par comparaison, et de la doctrine céleste qu'elle enseignoit sur le vrai Dieu, et de la morale excellente qu'elle faisoit pratiquer aux hommes.

Progrès  
du  
christianisme.

## SUCCESEURS

*D'Alexandre Sévère, jusqu'à  
Aurélien.*

État  
affreux  
de l'empire  
pendant  
cinquante  
ans.

DEPUIS la mort d'Alexandre Sévère, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime ou usurpé, paroissent sur la scène pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la fureur et de la fortune. Ce qu'on appeloit l'empire romain étoit donc alors, comme l'observe Montesquieu, « une espèce de république irrégulière, telle, à peu près, que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle dey. Et peut-être est-ce une règle assez générale, que le gouvernement militaire est à certains égards plutôt républicain que monarchique. » Le gouvernement établi

par Auguste, n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Tâchons toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

*Maximin*, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvoit rien, porta sur le trône sa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenoit de sa naissance. Ses cruautés, jointes à des rapines qu'il porta jusqu'à dépouiller les temples, furent aussitôt suivies de conspirations. Quelques troupes proclamèrent un autre empereur, nommé *Quartinus*, qu'un traître assassina au bout de six jours. Après des victoires sur les Germains, les Daces et les Sarmates, la tyrannie devint plus violente. On massacroit les grands, on fouloit impitoyablement le peuple.

Enfin, l'Afrique se soulève. *Gordien*, proconsul de cette province, illustre vieillard, opulent et magnifique, lettré et vertueux, digne du trône de Trajan dont il descendoit

235.  
Tyrannie de  
*Maximin*,  
suivie  
de révoltes.

Les deux  
Gordiens.

par sa mère, fixe malgré lui le choix des rebelles : ils le font empereur, et lui associent son fils. Le sénat à Rome confirme l'élection, déclare Maximin ennemi de l'état ; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, marche contre eux. Le fils est tué dans une bataille ; le père se tue lui-même de désespoir.

Le sénat leur donne deux successeurs, *Maxime* et *Balbin*, auxquels le peuple fait joindre *Gordien III*, en qualité de César : le jeune prince n'avoit que treize ans. Maximin, respirant la vengeance, se hâte de revenir des bords du Danube. Aquilée lui ferme ses portes. Tandis qu'il assiége cette ville, les prétoriens, qui souffroient de la disette, l'assassinent lui et son fils. On l'appeloit communément un *Busiris*, un *Cyclope* ; et ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inspiroit sa tyrannie.

Maxime et  
Balbin  
tués aussi.

Un gouvernement équitable commençoit à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas

leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils se jetèrent dans le palais, lorsque le peuple étoit assemblé à des jeux; ils saisirent Maxime et Balbin, les traînèrent par les rues, les accablèrent de coups et d'outrages, les massacrèrent enfin avec la dernière fureur. On ne connoissoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Pour s'assurer l'impunité, ils emmènent dans leur camp le jeune Gordien, prince aimable, que le sénat et le peuple reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernèrent d'abord en son nom, eunuques, courtisans intéressés, lui auroient attiré la haine par leurs injustices; s'il ne s'étoit donné un ministre habile et vertueux, dans la personne de Misithée, homme de lettres dont les talens furent consacrés au bien public. L'empereur devint son gendre et le fit préfet du prétoire. La guerre se ralluma en Orient. Sapor, successeur d'Artaxerxès, héritier de ses grands desseins ainsi que de sa puis-

Misithée  
gouverne  
sagement  
sous

Gordien III.

Sapor est  
repoussé;  
Misithée  
meurt.

sance , envahit la Mésopotamie. Gordien va l'attaquer, le repousse, reprend Nisibe, qui étoit alors la principale ville du pays. Mais une dyssenterie lui enlève l'auteur de ses succès, Misithée; et il donne sa place à *Philippe*, Arabe perfide et ambitieux, né dans la bassesse, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre son bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les soulever. Il insinue que c'est la faute du prince, que le prince est incapable du gouvernement; il remue si bien les esprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collègue et pour tuteur. Il couronne sa trahison par le meurtre de Gordien, exécuté en secret; et il affecte d'honorer ensuite sa mémoire.

Un attentat en amenoit toujours un autre. A peine Philippe, de retour à Rome, après avoir conclu la paix avec Sapor, se croit-il paisible possesseur de l'empire, que l'armée de Syrie et celle de Mésie

244.  
Philippe,  
préfet  
du prétoire,  
envahit  
l'empire.

Décé,  
empereur;  
Philippe  
tué.

nomment deux empereurs, Jotapien et Marinus. Tous deux périssent. Les Légions de Pannonie et de Mésie proclament *Dèce*, qui aussitôt se met en marche pour attaquer son rival. Philippe est tué avec son fils, dans une bataille près de Vérone. Les auteurs ecclésiastiques le supposent chrétien. Il importeroit fort peu à la religion que ce fait douteux fût constaté. Il importe davantage aux mœurs, d'observer ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étoient si publiques et si communes dans Rome, qu'Alexandre n'avoit osé les interdire. On payoit une taxe au fisc, pour avoir droit d'exercer cette horrible prostitution.

Prostitutions contre nature, défendues.

Dèce est célèbre par la persécution que l'église essuya sous son règne. Les chrétiens l'ont représenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Goths, peuple dont nous aurons souvent occasion de parler \*, l'obligea de

249.  
Les Goths passent le Danube.

---

\* Je ferai connoître les Goths, et les

Révoltes  
contre Dèce.

prendre les armes. Priscus, qu'on croit frère de l'empereur, se joignit à ces barbares, et perdit la vie en voulant usurper l'empire. *Gallus*, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dèce dans une embuscade, où ce prince fut tué par les Goths, après un règne de deux ans. Le projet qu'il avoit formé de rétablir la censure dans la personne de *Valérien*, mériteroit de grands éloges, si le rétablissement des mœurs publiques n'eût été une pure chimère au milieu de tant d'orages et de désordres.

Guerres  
civiles.

*Gallus* est tué à son tour par ses soldats, en combattant *Emilien*, qui lui disputoit le trône. *Emilien* périt de la même manière, et fut remplacé par le sage *Valérien*. Celui-ci, très-estimé jusqu'alors, honnête homme, bon magistrat, devint un foible empereur. Les barbares fondoient de tous côtés sur les

Irruptions  
des  
barbares.

---

autres barbares conquérans, lorsque leurs incursions auront des suites plus considérables, et qu'ils seront prêts à s'établir dans l'empire.

provinces, que les guerres civiles, la marche des armées, l'embaras des nouveaux souverains, exposoient trop à leurs entreprises. Valérien, par ses généraux, remporta sur eux quelques victoires dans la Gaule et en Illyrie; mais des essaims de Scythes ravagèrent l'Asie mineure, prirent Trébizonde, Chalcédoine, Nicée, Nicomédie. En même temps, Sapor fit des conquêtes, et pilla même Antioche. L'empereur, qui s'étoit transporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demande la paix. Il alla en personne négocier avec Sapor, sans aucune précaution; il fut arrêté prisonnier, et traité comme un vil esclave jusqu'à sa mort, pendant trois ans au moins de captivité.

La noblesse de ses sentimens éclate dans un trait, d'autant plus digne d'être cité, que depuis long-temps nous ne voyons presque aucune trace de vertu. Il avoit nommé consul Aurélien, fameux général, mais hors d'état de donner les jeux et de faire les autres dépenses d'usage. Valérien ordonna que le trésor pu-

---

260.  
Valérien,  
prisonnier  
de Sapor.

Beau trait  
de Valérien  
à l'égard  
d'Aurélien.

blic fît tous les frais ; il écrivit l'ordre en ces termes : *Nous avons nommé consul Aurélien. Sa pauvreté, par laquelle il est grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de soutenir la dépense, vous lui donnerez, etc.* Paroles admirables, mais trop faibles contre des mœurs corrompues !

Sous  
le règne de  
Gallien  
son fils, tout  
est  
calamités et  
révoltes.

Gallien, fils de Valérien, déjà Auguste, loin d'ambitionner la gloire de venger son père et de le tirer de prison, se livra tout entier au goût des plaisirs et de la débauche, tandis que des maux affreux, la peste, la famine, la guerre, les révoltes, le mépris des lois, mettoient l'empire en combustion. Les événemens de ce règne forment un chaos ténébreux, où il seroit inutile de vouloir jeter quelque lumière. Ce ne sont que ravages de barbares, que soulèvemens d'armées, etc.

Empereurs  
proclamés  
en grand  
nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs ; la plupart officiers de mérite, quelques-uns revêtus malgré eux de ce titre plus funeste que brillant. Le nombre en a été porté jusqu'à trente,

pour les assimiler sans raison aux *trente tyrans* d'Athènes. Les critiques judicieux n'en trouvent que dix-huit ou dix-neuf. Parmi eux on doit distinguer Posthume, qui régna sept ans dans la Gaule, avec toutes les qualités d'un grand prince. Il repoussa les Germains, et fut, selon la coutume, assassiné par ses soldats.

Posthume.

Un personnage encore plus célèbre est Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins. Ce héros, attaché à l'empereur, méprisé de Sapor, ne cessa de combattre les Perses, porta même la terreur jusqu'à Ctésiphon en Assyrie, leur capitale. Gallien le créa auguste, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuse Zénobie, sa femme. Des embûches domestiques le firent malheureusement périr. Zénobie lui succéda comme *reine d'Orient*; elle prit toutes les marques de la dignité impériale; en exerça toute l'autorité, mais sans être reconnue par Gallien.

Odénat  
et Zénobie.

Celui-ci étoit en Illyrie, pour s'opposer aux invasions des barbares,

---

 268.  
Gallien  
assassiné.

lorsqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil et audacieux, se fit proclamer empereur en Italie, et l'obligea de revenir sur ses pas. Marcien et Claude, deux braves capitaines à qui il avoit laissé le commandement, repoussèrent les Goths ou les Scythes; ( car on leur donne indifféremment l'un et l'autre nom ). S'étant rejoints ensuite à Gallien, ils conspirèrent contre lui et le firent assassiner. Ses vices et ses débauches le rendoient si exécrationnable, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même temps que ses meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéose. Insensible à tout dans l'ivresse des plaisirs, en apprenant que l'Egypte s'étoit révoltée, il avoit dit froidement : *Hé bien, ne pouvons-nous pas vivre sans le lin d'Egypte ?* et en apprenant la perte des Gaules : *La république est-elle donc perdue, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras ?* Il se mêloit de poésie, de sciences, de jardinage, de cuisine ; il sembloit ne dédaigner que les affaires du gouvernement.

Il avoit

Le sénat en particulier ne lui par-

donna point d'avoir interdit aux sénateurs le commandement militaire ; innovation sans exemple. Ils s'accoutumèrent cependant à préférer les paisibles fonctions de la magistrature aux dangers inséparables des armes. Ainsi commence une distinction inouïe entre la robe et l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les sénateurs n'eussent trop de pouvoir dans les armées ; mais des aventuriers, des brigands, des barbares, se faisoient tous les jours empereurs.

réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats.

*Claude* se montra digne de l'être, par l'usage qu'il fit de la souveraineté. On pourroit le comparer à Trajan, si son règne n'avoit pas été trop court. Auréole, qui se soutenoit dans Milan, proposa des conditions de paix ; elles furent rejetées avec mépris, comme dignes d'être acceptées seulement par un Gallien. Alors il hasarda une bataille où il périt. Tétricus possédoit la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ses armes contre lui. *La*

Claude règne avec gloire.

Irruption des Goths en Europe.

*guerre de Tétricus, dit-il noblement, est la mienne : celle des Goths est la guerre de l'état.* Ces barbares, au nombre de plus de trois cent mille, après une vaine tentative sur l'Asie, avoient traversé l'Hellespont, et assiégeoient Thessalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athènes. Ils vouloient y brûler tous les livres. Un d'eux les en dissuada par une réflexion peut-être plus juste qu'on ne pense, quoique fausse à certains égards ; c'est que les Grecs, occupés de la lecture, négligeoient la guerre et étoient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Thessalonique ; il les poursuit vers le Danube, les atteint, les taille en pièces. On connoît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuse, dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troisième année de son règne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être auroit eu aussi le sort des tyrans.

Us laissent  
les livres aux  
Athéniens.

Claude les  
défait,  
et meurt.

## AURÉLIEN.

APRÈS Claude régna *Aurélien*,  
 fils d'un paysan de Pannonie, par-  
 venu depuis long-temps aux hon-  
 neurs du consulat, et capable, sur-  
 tout par les talens militaires, de  
 remplacer un grand prince. Il fut  
 bientôt délivré de Quintillus, frère  
 de Claude, que des troupes avoient  
 proclamé empereur. Les barbares,  
 beaucoup plus à craindre, malgré  
 leurs défaites, inondèrent l'Italie,  
 et le battirent près de Plaisance. Il  
 se vengea promptement par trois  
 victoires, suivies de la paix. Rome  
 avoit tremblé : il entreprit de relever  
 ses murailles et de la fortifier. Il  
 en agrandit l'enceinte, jusqu'à cin-  
 quante milles; ouvrage que finit  
 Probus. La guerre contre Zénobie  
 l'appela en Orient.

Cette héroïne ambitieuse, poli-  
 tique, chaste, savante, instruite par  
 le célèbre Longin, avoit envahi  
 l'Egypte, et soumis à sa domination

---

270.  
 Aurélien en  
 guerre  
 avec les  
 barbares.

---

272.  
 Zénobie  
 le brave ;  
 elle est  
 vaincue et  
 prisonnière.

la Cappadoce et même la Bithynie, d'où le passage en Europe étoit facile. Ses vues embrassoient l'empire romain : son courage égaloit son ambition. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques, dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait son armée à Emèse, la poursuit, et l'assiége dans Palmyre, ville également forte et magnifique, fournie d'abondantes provisions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, et reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siège, la disette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche, en colère, son audace à insulter les empereurs Romains : *Je vous reconnois pour empereur, répond-elle, vous qui savez vaincre; Gallien et ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Mort  
de Longin.

Le vainqueur lui accorda la vie ; mais il fit mourir Longin, comme auteur de la lettre qu'elle lui avoit

adressée. La postérité reprochera toujours à ce prince d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son *Traité du Sublime*. Palmyre s'étant révoltée, lorsqu'il avoit déjà passé le Bosphore, il revint sur ses pas, et la livra au pillage.

Tétricus régnoit encore dans la Gaule, mais au milieu de séditions continuelles, qui le faisoient sou-

Tout  
l'empire  
soumis  
à Aurélien.

pirer pour l'état de particulier. Il se jeta, en quelque sorte, dans les bras d'Aurélien, dès le commencement d'une bataille, près de Châlons-sur-Marne. Alors l'empire cessa d'être démembré. L'empereur étala dans son triomphe une magnificence extraordinaire. Zénobie et Tétricus y brillèrent parmi les captifs. L'un et l'autre furent traités ensuite avec douceur. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau, lui dit Aurélien, de gouverner un canton d'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, et l'opinion aussi.

Son  
triomphe.

L'empereur, après tant de succès

Il perd  
sa modestie.

aussi brillans que rapides, parut oublier son ancienne modestie. Il avoit refusé à sa femme un habit de soie, disant qu'il auroit honte d'acheter une étoffe au poids de l'or; car la soie étoit encore extrêmement rare. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or, couvertes de pierres; il se para du diadème, dont aucun empereur n'avoit osé faire usage. On voit dans ses médailles les titres de *Seigneur* et de *Dieu*.

Largesses  
pour  
gagner le  
peuple.

Naturellement très-sévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain et de vêtemens; il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. L'intérêt et l'ambition avoient depuis longtemps établi ces dangereuses largesses, qui rendoient le peuple avide, paresseux et insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, et non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disoit : *Rien n'est plus gai que le peuple,*

Il en  
résultoit du  
mal.

peuple, quand il a bien mangé. Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contendoit pas ses caprices. Il vouloit vivre aux dépens de l'état, sans rien faire d'utile à l'état; et ce fut une source intarissable de désordres.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre et la justice; il sévissoit contre le crime; il n'épargnoit point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, sous prétexte de zèle pour les droits du fisc; il vouloit que ses propres esclaves fussent jugés par les tribunaux ordinaires; il faisoit de sages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de sévérité; mais en examinant sa conduite, et la modération dont il usa envers ses ennemis, ce reproche paroîtra moins l'effet d'une cruauté réelle, que de la licence de son siècle.

Dans un second voyage en Gaule, il fonda Dijon, et rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appela de son nom *Aurelianum* (Orléans.)

Bon  
gouvernement.  
d'ailleurs

Orléans et  
Dijon,  
ouvrages  
d'Aurélien.

La prudence lui fit abandonner la Dacie, conquête de Trajan, située au-delà du Danube. Il en transporta les habitans dans la Mésie, et le Danube devint la barrière de l'empire. Il se dispoit à venger sur les Perses, les injures qu'on avoit recues de Sapor. Déjà il étoit arrivé en Thrace, prêt à passer le Bosphore. Mnesthée, l'un de ses secrétaires, lui étant devenu suspect et craignant d'être puni, forma une conspiration. L'empereur fut assassiné. On lui érigea un temple sur le lieu même.

---

275.  
Il est  
assassiné.

*TACITE. — PROBUS, etc.  
jusqu'à DIOCLÉTIEN.*

SOIT que la fermeté et les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, soit qu'aucun des prétendants à l'empire ne pût entraîner ses suffrages, les soldats, par une espèce de prodige, renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, et personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin, le sénat élut *Tacite*, un de ses membres, vieillard plein de vertu, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

Son premier soin fut de rétablir l'ancienne majesté de ce corps illustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de confirmer les lois, de nommer les proconsuls,

L'armée et le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur.

*Tacite* règne en prince vertueux.

de juger en dernier ressort ; il le regardoit comme l'arbitre de la paix et de la guerre. Le sénat espéroit que ce changement seroit durable ; tant les corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite, ayant demandé le consulat pour son frère, esstiya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *Ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Son respect  
pour  
l'historien  
Tacite,  
et pour les  
trois  
empereurs.

Il ordonna que toutes les bibliothèques fussent fournies des ouvrages du grand historien dont il portoit le nom, et dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zèle de bon prince ; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages à inspirer l'horreur du vice et de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment respectables. Un plaisant dit, avec assez de raison que tous leurs noms pouvoient se graver sur la pierre d'une bague.

Pendant l'interrègne, les Scythes avoient inondé l'Asie. L'empereur

---

276.  
Il est  
assassiné.

alla en personne les attaquer, et les dissipa. Malheureusement il avoit mis en place un de ses parens, qui ne le méritoit point, et qui fut assassiné pour ses violences. Les assassins ne crurent pouvoir se dérober au supplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même, malgré ses vertus. Selon quelques historiens, le chagrin et la fatigue lui attirèrent une maladie dont il mourut.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le sénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonstances, et non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs : *Florien*, frère du dernier, et *Probus*, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obscurité, mais digne de succéder aux Trajans. *Pensez-y bien*, dit-il aux soldats; *vous serez mécontents de votre choix ; je ne sais pas vous flatter*. Les soldats n'eurent point d'égard à ses remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien se repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, tuèrent

Probus  
lui succède,  
et mérite  
l'empire.

l'empereur qu'ils avoient fait, pour se soumettre à celui qui méritoit leur obéissance.

Le sénat respecté.

Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat, lui représente l'état des choses, et ajoute : « C'est à vous de juger si je suis digne de l'empire ; je vous prie d'en ordonner tout ce que vous jugerez convenable. » Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avoit fait Tacite, lui laissant pleine autorité pour le civil, et se réduisant presque au commandement militaire.

Les Germains chassés de la Gaule.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, remplissoit la Gaule de sang et de ravages. L'empereur les en chassa, et leur imposa des conditions fort dures. Il exigea des otages et un tribut : il enleva leurs bestiaux ; il se réserva seize mille hommes de leur jeunesse, qu'il eut soin de distribuer en divers corps et en diverses provinces. Tirer du secours des barbares, *pourvu qu'on le sente, et qu'on ne l'aperçoive*

*pas*, c'étoit sa politique. Mais c'étoit le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares. Il en périt, dit-on, quatre cent mille; et chaque tête d'officier étoit payée une pièce d'or. Si Probus eut besoin de ce moyen pour sauver la Gaule, que seroit-elle devenue sous un autre prince?

Remarquons en passant une absurdité de Zosime, historien grec, contemporain de Théodose. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une provision de pain suffisante. Plus on s'éloigne des siècles de la bonne littérature, plus l'histoire est défigurée par les fables.

Tantôt en Europe, tantôt en Asie, Probus travailla sans cesse à réprimer les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre usurpateurs succombèrent dans leurs entreprises. Le calme fut rétabli partout. Les soldats furent employés, en temps de paix, à des ouvrages utiles; mais leur esprit séditieux ne fut pas dompté. Le prince leur

Absurdité  
de  
Zosime;

---

282.  
Probus  
périt dans  
une  
sédition.

Vignes  
plantées.

faisant creuser un canal, et dessécher des marais, près de Sirmium, sa patrie, ils le tuèrent dans une sédition. C'est à lui que la France, l'Espagne et la Hongrie sont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter: Probus le permit à ces trois peuples, il exerça même ses légions à leur procurer cet avantage. La nature semble quelquefois n'attendre qu'une bonne loi, pour produire des trésors.

Audace  
des Francs.

Je remarque sous ce règne un fait singulier, qui prouve de quoi les Francs étoient capables, par leur audace et leur amour de la liberté. On en avoit transporté un petit nombre dans le Pont, pour les punir sans doute d'une révolte. Résolus de s'échapper de cet exil, s'étant saisis de quelques vaisseaux, ils passèrent du Bosphore à la mer Egée, ravagèrent les côtes de l'Asie et de la Grèce, pillèrent ensuite Syracuse, naviguèrent jusqu'au détroit de Cadix, pénétrèrent dans l'Océan, firent le tour de l'Espagne, côtoyèrent la Gaule, parvinrent à l'embouchure

du Rhin, et regagnèrent leur pays. Ce ne pouvoient être que des hommes exercés à la navigation, et accoutumés à braver tous les périls.

Après la mort de Probus, l'armée donna l'empire à *Carus*, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat : « Vous devez vous réjouir \* de ce qu'on a fait empereur un \* membre de votre ordre, et un « citoyen de votre ville : nous tâcherons de paroître plus digne de « votre estime que des étrangers. » En effet, Claude, Aurélien et Probus, sortis de l'Illyrie ou de la Pannonie, n'étoient pas regardés comme Romains. Leur mérite n'en devoit paroître que plus grand; et c'eût été beaucoup pour Carus de l'égalier. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, et poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance.

Ses deux fils, *Carin* et *Numérien*, qu'il avoit créés augustes, 284.  
Dioclétien.

parvient  
à l'empire.

lui succédèrent sans élection. Le second périt d'abord; et Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre. *Dioclétien*, élu empereur, l'accusa, le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que *Dioclétien* parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un sanglier: il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de *Carin* le servirent mieux que cette ridicule prophétie. *Carin* lui livra bataille dans la *Mésie supérieure*, et auroit été pleinement victorieux, si les officiers dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion de se venger. Ils l'assassinèrent. Ce prince n'avoit paru à Rome que pour s'y rendre également méprisable et odieux.

Mort  
de *Carin*.

Spectacles à  
Rome.

On admira néanmoins la magnificence des jeux qu'il y donna. Le trésor public s'épuisait en vains spectacles, en funestes profusions. Comment un *Carin*, débauché sans mérite, auroit-il su modérer cette dépense, après qu'on avoit vu, sous le règne du brave et vertueux

Probus, le cirque transformé en une forêt, où des milliers d'autruches, de cerfs, de sangliers, vinrent tout à coup amuser le peuple; où l'on compta le lendemain trois cents ours, deux cents lions, autant de léopards immolés au goût sanguinaire des spectateurs? Les bons princes suivoient en gémissant la coutume: les autres y ajoutoient de nouvelles folies.

---

*DIOCLÉTIEN et MAXIMIEN.*  
— *CONSTANCE-CHLORE et*  
*GALERIUS.*

<sup>284.</sup> Quelle  
idée on doit  
avoir de  
Dioclétien. **DIOCLÉTIEN**, né en Dalmatie, avoit été, selon quelques historiens, esclave et affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Il commandoit sous Numérien, en qualité de *comte des domestiques*, les gardes qui composoient la maison de l'empereur; (les prétoriens, si redoutables par leurs continuelles révoltes, ne servoient plus qu'à l'armée, ou gardoient seulement l'extérieur du palais.) Aux talens militaires, il joignoit le génie, la politique et des vertus. On jugera par ses actions si le reproche de tyrannie, que lui ont fait les auteurs ecclésiastiques, n'est point suspect de partialité; et s'il y a autant de justice que de zèle dans les invectives contre ce prince. Dès le commencement de son règne, Sa  
modération. il donna la plus grande preuve de

modération , puisque après une guerre civile , victorieux et tout-puissant , il n'ôta ni la vie , ni les biens , ni les dignités à aucun partisan de son rival.

Comme l'empire étoit attaqué et pressé de toutes parts , en Orient et en Occident , Dioclétien crut avoir besoin d'un appui pour le défendre. Il s'associa Maximien , né d'un paysan dans la Pannonie , grossier , féroce , mais grand capitaine. Un tel collègue ne lui fut point redoutable : il sut par sa prudence le diriger et le contenir. Maximien chassa de la Gaule ces terribles Germains , dont les incursions se renouveloient sans cesse. Il eut peu de peine à y réprimer les paysans révoltés , qui , sous le nom de *Bagaudes* , commettoient d'affreuses violences. Dioclétien n'eut pas moins de succès contre les Perses et les barbares. Cependant , les périls renaissant toujours après les victoires , il pensa que deux césars adoptés par les deux empereurs , commandant chacun une armée , serviroient également et à repousser les ennemis , et

:86.

Il s'associe  
Maximien.

à réprimer les séditeux. Constance-Chlore et Galérius furent décorés de ce titre; l'un, petit-neveu de Claude, estimable par ses qualités personnelles; l'autre, Dace, de vile origine, et ne connoissant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne; le second, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Les empereurs, sans partager l'empire, qui semble avoir été un sous deux chefs, avoient partagé entre eux l'inspection des provinces: Maximien gouvernoit l'Occident, et Dioclétien l'Orient.

Quoique ce nouveau système eût des avantages dans les circonstances actuelles, quels inconvéniens n'entraînoit-il pas? Outre la jalousie et les discordes, presque inévitables entre plusieurs princes égaux, l'autorité s'affoiblissoit en se partageant. Une seule tête ne conduisoit plus le corps; les provinces s'accoutumoient à ne plus se regarder comme partie du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avoit ses officiers, entrete-

292.  
Il crée aussi  
deux césars:  
Constance-  
Chlore  
et Galérius.

Inconvé-  
niens de ce  
système  
de gouver-  
nement.

nus aux frais du public. Les impôts devoient donc se multiplier, et le trésor s'épuiser. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avoit plus de personnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup d'une assertion si exagérée, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainsi, quand les maux publics sont extrêmes, un remède n'est souvent qu'un nouveau mal.

Impôts  
multipliés

Le faste de Dioclétien, et sa passion de bâtir, furent une autre source de dépenses. Ses Thermes, dont les restes subsistent à Rome, comparés par Ammien à l'étendue d'une province, surpassoient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, son séjour habituel, devenoit une seconde Rome par la somptuosité des édifices. Les finances pouvoient être mieux employées dans les besoins de l'empire.

Thermes et  
autres  
construc-  
tions de  
Dioclétien

Cependant tout réussit. Julien et Achillée, deux usurpateurs, furent abattus, celui-là en Italie, celui-ci en Egypte. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaste pays en

Succès,  
malgré les  
abus.

Egypte, au-dessus d'Eléphantine; mais cette possession étoit onéreuse plutôt qu'utile. Constance - Chlore soumit la Grande-Bretagne, ou Carausius et ensuite Allectus, avoient usurpé le titre d'auguste. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. Enfin, il releva plusieurs villes, et rétablit la fameuse école d'Autun, qu'il confia aux soins d'Euménius, habile orateur, attaché par une charge à sa personne. Il lui assigna six cent mille sesterces d'appointemens.

Euménius à  
Autun.

D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entièrement défait par Galérius, qu'il avoit vaincu l'année précédente. \* Il demanda la paix en suppliant; il se soumit aux conditions qu'on lui

297.  
Paix  
de quarante  
ans avec  
les Perses.

---

\* Après sa défaite, il vint joindre Dioclétien à Antioche. L'empereur le punit d'une manière éclatante; il l'obligea de suivre son char, à pied, revêtu de la pourpre. C'est que Galérius avoit été battu par sa faute. Pour réparer son honneur, il prit toutes les mesures qui pouvoient lui procurer la victoire.

imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, et le Tigre leur servit de frontière. Tiridate, roi d'Arménie, leur allié, fut maintenu dans la possession de ses états. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius-Victor, le royaume de Narsès auroit été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y auroit-on gagné? l'empire n'avoit déjà que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorsqu'on pouvoit à peine se défendre, c'est à quoi un prince prudent ne devoit jamais penser. Dioclétien, en conservant ses propres états, et en leur procurant une paix heureuse et durable, faisoit plus que des conquêtes.

Il régnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collègue et des deux césars; obéi partout, et tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. L'impératrice Prisca, sa fille Valérie, les principaux eunuques du palais, avoient embrassé leur religion, du moins secrètement. Les

Les  
chrétiens  
commen-  
çoient à se  
corrompre.

évêques exerçoient partout une autorité qui devenoit plus importante à mesure qu'elle s'étendoit sur une société plus choisie et plus nombreuse. A Nicomédie même, les chrétiens avoient un temple; déjà l'église s'enrichissoit par de pieuses libéralités. « Mais, dit Eusèbe, « l'envie, l'ambition, l'hypocrisie, « se glissèrent parmi nous : nous « nous faisons la guerre, sinon par « les armes, au moins par les discours et les écrits; les pasteurs « eux-mêmes se livroient à des querelles, à des haines, les uns contre les autres, et se disputoient les premières places de l'église, comme des principautés séculières. » Ce témoignage prouve que de mauvais chrétiens pouvoient attirer une tempête sur l'église; et qu'on ne doit pas s'étonner de voir, même dans l'histoire ecclésiastique, tant de choses qui affligent la religion.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord

---

303.  
Édit  
contre eux,  
déchiré  
par un  
gélateur.

ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où, malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il étoit homme du peuple; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques et les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zèle de la multitude.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour irriter l'empereur, fit mettre le feu au palais, et accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui étoit présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusèbe nous a transmis. Une pareille autorité doit paroître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à

Rapport  
de Lactance  
sur la  
persécution.

prouver que Dieu punit en cette vie les persécuteurs. Les historiens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les relations, ne peuvent se comparer. Il paroît seulement certain que la persécution de Dioclétien ( la dixième générale, selon l'histoire ecclésiastique ) doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, et qu'au fanatisme des magistrats ou à la haine des peuples.

Elle fit  
beaucoup  
d'apostats.

Il y eut beaucoup d'apostats, au rapport d'Eusèbe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les ennemis de la religion ne pouvoient triompher d'elle par les supplices ; car les supplices attachoient à la vérité ceux qui aspiroient aux récompenses éternelles. Tout véritable chrétien soupiroit pour le martyr.

Dioclétien  
dégoûté  
de Rome.

Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son règne, y triompha, avec son collègue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques et une profusion immense, aux-

quels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur*, disoit-il, *doivent être modestes*. Le peuple, incapable de goûter cette modestie, en fit l'objet de ses murmures et de ses sarcasmes. L'empereur partit brusquement, au mois de décembre, d'une capitale qu'il n'aimoit point. Les rigueurs de la saison, la fatigue du voyage, lui causèrent une maladie de langueur dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua sans doute à le dégoûter de sa fortune.

Ennuyé de la grandeur et des affaires, pressé par les sollicitations de l'ambitieux Galérius, il se détermine, et engage son collègue à une abdication. Les deux empereurs cèdent le pouvoir suprême aux deux césars, devenus dès-lors augustes; et pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux césars, Maximien, neveu de Galérius, et Sévère; l'un et l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage

305.

Il abdique

l'empire,

avec

son collègue

Maximien.

de Galérius. Maxence, fils de Maximien, et Constantin, fils de Constance-Chlore, auroient dû à tous égards être préférés; mais Galérius vouloit des césars dont il fût le maître: l'ambition régla son choix, et sacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la solitude. C'est un spectacle bien intéressant, que de voir Dioclétien, après un règne glorieux de vingt ans, retiré à Salone, sa patrie, cultivant son jardin et se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter sur le trône. *O! si vous voyez,* leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains, vous ne me parleriez jamais de l'empire!*

Ses paroles sur les difficultés du gouvernement. Les paroles que Vopiscus rapporte de lui, sur les écueils du gouvernement, citées par Crévier, prouvent combien il connoissoit les écueils du pouvoir suprême, et combien il étoit attentif à les éviter. « Rien n'est plus difficile, dit-il, « que de gouverner avec sagesse. « Quatre ou cinq hommes se réunissent et se concertent pour tromper le prince; ils règlent ses jugemens: le prince, enfermé dans

« son palais, ne voit pas la vérité ;  
 « il est forcé de ne savoir que ce  
 « qu'ils lui disent ; il donne les  
 « charges à ceux qui en sont indi-  
 « gnes ; il éloigne des affaires ceux  
 « à qui il devoit les confier : enfin ,  
 « un bon prince, prudent, plein de  
 « vertu, est vendu par des per-  
 « fides. » Le trône, considéré sous  
 ce point de vue, peut se perdre  
 sans regret. Heureusement pour le  
 genre humain, les grands hommes  
 savent éviter les pièges de l'adula-  
 tion, et placer leur confiance avec  
 discernement.

Constance-Chlore, étant aussi  
 juste, aussi affable et bienfaisant, que  
 Galérius étoit ambitieux et cruel,  
 l'union entre les deux augustes de-  
 venant par-là impossible, ils par-  
 tagèrent le domaine de l'empire,  
 pour gouverner séparément leurs  
 états. Il n'y eut aucune égalité dans  
 le partage. Sévère qui, en qualité  
 de César, devoit être comme le lieu-  
 tenant de Constance, n'agit que  
 comme la créature de Galérius.  
 Celui-ci, maître de l'Asie, de l'Il-  
 lyrie et de la Thrace, le fut aussi de

Partage  
 inégal entre  
 Constance-  
 Chlore  
 et Galérius.

l'Italie et de l'Afrique, département de Sévère; et de l'Orient, depuis le mont Amanus ( en Cilicie ), jusqu'aux extrémités de l'Egypte, département de Maximien.

Le premier  
gouverne  
en père des  
peuples.

Tandis qu'il exerçoit sa tyrannie sur ces vastes régions, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance n'y régnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ses sujets par son luxe, il empruntoit la vaisselle de ses amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avoit-il besoin que d'un signe, pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce grand prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin, son fils, lui succède. Constantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit retenu comme otage, et où Galérius avoit dessein de le garder comme captif. Il n'arriva que pour voir mourir son

Il meurt à  
Yorck.

Constantin,  
son fils,  
lui succède.

son père. Constance le déclara son successeur; l'armée le proclama sans délai. Nous l'allons voir briller sur le trône.

Du temps de Dioclétien, vécutrent les auteurs de l'histoire *Auguste*, Capitolin, Lampride, Trébellius, Spartien, Vopiscus, dont les mauvais ouvrages, nécessaires faute de meilleurs, sont d'autant plus insuffisants pour un corps d'histoire suivie, qu'ils se contredisent les uns les autres, et qu'aucun n'est bien d'accord avec lui-même. Nous l'avons déjà observé, le bon goût dispa-  
Auteurs de l'histoire Auguste.

La philosophie platonicienne avoit été remise en vogue par Plotin, qui, du temps de Gallien, sollicita la permission de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliser le système de la république de Platon. Il auroit dû demander plutôt un désert, loin de tout commerce avec le reste des hommes: encore n'y auroit-il pas réussi; car ses philosophes seroient devenus des hommes. Porphyre, son disciple, florissoit à  
Plotin et Porphyre.

Rome sous le règne de Dioclétien. Le christianisme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorsque Constantin signala son zèle pour la vraie religion, il fit disparaître l'ouvrage où Porphyre la combattoit. Nous n'en connoissons que des fragmens conservés par les saints Pères qui l'ont réfuté.

Nouveaux  
Platoni-  
ciens.

Les rêveries des nouveaux platoniciens, les êtres fantastiques dont ils remplissoient le monde, les mystères superstitieux par lesquels ils prétendoient s'unir à la divinité même, ne semblent propres qu'à dégoûter les esprits solides. Cependant le goût du platonisme se répandit jusques parmi les chrétiens; il fit naître une subtilité abstruse, contentieuse, d'où naquirent une foule d'opinions, également contraires au bien de l'église et à la tranquillité de l'état. Les platoniciens se forgeoient une théologie mystique, pour déguiser ce que le paganisme avoit d'absurde et de révoltant. Il étoit à craindre que les chrétiens, étudiant leur philosophie

pour les combattre, ne prissent quelques-unes de leurs idées, et n'altérassent la simplicité de la foi évangélique par un étalage de vaine science.

*Fin du Tome troisième.*

---

---

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

---

---

CHAPITRE PREMIER.

---

---

Xij

---

---

T A B L E  
D E S M A T I È R E S  
C O N T E N U E S  
D A N S C E T R O I S I È M E V O L U M E .

---

---

S U I T E  
D E L ' H I S T O I R E R O M A I N E .

~~~~~

S E P T I È M E É P O Q U E .

A B A I S S E M E N T D E C A R T H A G E .

R O M E O P P R I M E L E S N A T I O N S
É T R A N G È R E S .

C H A P I T R E P R E M I E R .

*G U E R R E S c o n t r e P h i l i p p e , r o i
d e M a c é d o i n e , e t c o n t r e A n t i o c h u s ,
r o i d e S y r i e ,* page 1

ABAISSEMENT de Carthage. Triomphe de Scipion l'Africain. L'ambition de Rome s'accroît. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine. Il est défait par Flaminus, et soumis à un tribut. Liberté rendue en apparence aux villes grecques. Les Étoliens, et Nabis, roi de Sparte, accusent les Romains de mauvaise foi. Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal. Sage politique de Rome pour se ménager des ressources. État du royaume de Syrie. Mauvaise conduite d'Antiochus. Les Romains forcent les Thermopyles, et accablent leurs ennemis. L. Scipion, avec son frère l'Africain, va finir la guerre. Antiochus est entièrement défait à Magnésie, en Ionie. Dures conditions que lui imposent les Romains. Annibal poursuivi par leur haine. Comment les Romains récompensent les Rhodiens et Eumène leurs alliés. Ils n'agissoient que par ambition.

 CHAPITRE II.

CATON le Censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, etc. 13

LES Romains commencent à se corrompre en Asie. Sévérité excessive de Caton le Censeur. Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames. Raisons que son collègue lui oppose. Il fait accuser indignement Scipion l'Africain. Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique. Il passe les bornes dans sa censure. Par là il se rend agréable au peuple. Découverte d'une société de débauche. L'ambition de Rome, couverte de belles apparences. Mouvemens de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains. On lui déclare la guerre. Les Romains, quoique vaincus, veulent lui faire la loi. Paul-Emile le fait prisonnier. La Macédoine est soumise. Sagesse et vertu de Paul-Emile. Les Etoliens subissent la loi, et sont soumis au tribut. Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée. Bassesse de Prusias à Rome. Conduite despotique des Romains à l'égard de la Syrie.

 CHAPITRE III.

TROISIÈME guerre Punique. —

*Les Romains détruisent Carthage ,
Corinthe et Numance ,* 28

LES différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre punique. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Masinissa. On les désarme sous prétexte de paix. On leur ordonne d'abandonner leur patrie. Le désespoir leur rend le courage. Scipion Emilien sauve l'armée, et acquiert une grande réputation. Il est chargé de la guerre en qualité de consul. Il prend et détruit Carthage. Lélius et Polybe. Les Romains consacrent par la religion les fureurs de la guerre. Imprécations contre les ennemis de la république. Carthage doit succomber tôt ou tard; pourquoi? Sa ruine funeste aux Romains. Rome veut asservir la Grèce. Les Achéens prennent les armes, et sont vaincus. Mummius détruit Corinthe. La Grèce est province romaine. Les chefs-d'œuvre transportés à Rome, y introduisent le goût des arts. Si les Romains avoient eu ce goût plus tôt,

ils auroient commis moins de barbaries. Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe. Ils violent deux traités faits avec Numance. Scipion Emilien est envoyé contre les Numantins. Il détruit leur ville.

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS sur la milice ;
 les mœurs , les finances et la littérature des Romains , 43

FORCE et exercices des soldats romains. Leurs marches. On avoit toujours des soldats dans le besoin. Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincibles. Récompenses et punitions militaires. La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen, sans affoiblir la discipline. La pureté des mœurs augmentoit la population. Premier divorce dans le sixième siècle de Rome. Contrats de mariage. Plusieurs vestales manquoient à leur vœu. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine. Mines d'Espagne ; butin des généraux ; tributs des nations étrangères. Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle.

Premiers poètes. Le goût des lettres s'introduit. Caton déclame contre les rhéteurs et les philosophes. La littérature étoit cependant très-utile. Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption. Remarques sur Caton. Un Romain se signaloit en tout genre.

 HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

 CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

T R I B U N A T *de Tibérius et de*
Caius Gracchus, etc., 56

ÉTAT malheureux du peuple ; source de disputes avec le sénat. Les deux frères Gracchus, et leur mère Cornélie. Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles. Toutes les terres entre les mains des riches. Tibérius propose de rétablir la loi Licinia. Il réussit, malgré toutes les oppositions. Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises. Violences des sénateurs. Tibérius est tué avec ses amis. Scipion Emilien insulté pour avoir approuvé ce meurtre. Sa retraite. Il revient combattre le tribun Carbon. Sa mort. Caius Gracchus est élu tribun. Son zèle

pour le peuple. Ses lois pour affoiblir le sénat. Les tribunaux transférés aux chevaliers. Politique adroite des sénateurs, qui lui opposent Livius. Le consul Opimius fait prendre les armes. Mort des Caius; massacre cruel. Les lois des Cracques abrogées; Opimius justifié; et le sénat triomphant. Si les Cracques aspireroient à la tyrannie. Fin de l'illustre Cornélie leur mère. Révolte des esclaves. Etablissement dans la Gaule. La Dalmatie subjuguée. Marais desséchés par des canaux. Belle action de l'orateur Crassus.

CHAPITRE II.

CRIMES de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince, 75

CORRUPTION affreuse dans le sénat. Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes. Il corrompt les sénateurs, et se fait absoudre. Il continue ses entreprises criminelles. Commencement de la guerre contre Jugurtha. Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité. Scaurus, qui avoit été corrompu, juge et punit les autres coupables. Métellus continue la guerre de Numidie. Jugurtha, vaincu, se défend encore. Marius, lieutenant du
Xvj

consul, homme dangereux. Il décrie son général et la noblesse, pour devenir consul. On lui donne le commandement. Ses invectives contre les nobles. Métellus rappelé, et cependant honoré à Rome. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison. Rome s'enrichit encore par cette guerre.

CHAPITRE III.

INVASION des Cimbres et des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre sociale, 86

INVASION des Cimbres et des Teutons. Révolution qu'ils devoient faire un jour. Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre. Son habileté et sa prudence dans cette guerre. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres. Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer. Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat. Exil de Métellus. Saturninus puni de ses fureurs. Métellus rappelé. Tout dégénéroit dans la république. Vexations des publicains. Luxe énorme des grands. Fantaisie de l'orateur Crassus. Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre sociale. Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux. Il ne peut procurer

aux alliés le droit de citoyens. Drusus assassiné, malgré sa vertu. Guerre sociale. Révolte des alliés. La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens. On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes. Les chevaliers dépouillés des tribunaux. Crime atroce impuni. Victimes humaines défendues.

—

NEUVIÈME ÉPOQUE.
 GUERRES CIVILES.
 RUINE DE LA RÉPUBLIQUE

CHAPITRE PREMIER.

*M*ARIUS et Sylla commencent la
 guerre civile, 99

LA guerre sociale conduit aux guerres civiles. Sylla, distingué par sa noblesse et par ses talens. Il s'élève aux premières dignités. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpicius. Sylla entre à Rome l'épée à la main. Changemens qu'il y fait. Décret de proscription. Marius sur les ruines de Carthage. Cinna, consul, se déclare contre Sylla, et se fait chasser. Marius et Cinna assiègent Rome, et massacrent leurs ennemis. Idée générale des malheurs de Rome. Illustres pros crits. Frère qui a tué son frère. Mort de Marius dans son septième consulat. L'ambition le rendit malheureux. Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

CHAPITRE II.

EXPÉDITIONS de Sylla dans la Grèce et en Asie. — Mithridate, ennemi redoutable de Rome, 109

MITHRIDATE, ennemi redoutable de Rome. Ses conquêtes en Asie et en Grèce. Massacre des Romains. Les Athéniens se livrent à lui. Sylla se rend maître d'Athènes, et l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits. Il remporte deux grandes victoires. Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate. Belles paroles de Sylla. Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria. Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate. Sylla enrichit son armée, qui se corrompt. Désordres dans Rome. Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

CHAPITRE III.

RETOUR de Sylla. — Ses proscriptions. — Sa dictature et sa mort,

118

RETOUR de Sylla. On se jette dans son parti. Il remporte plusieurs grandes victoires. Télésinus défait. Cruauté perfide envers les vaincus. Il proscriit tous ses ennemis. La cruauté poussée aux derniers excès. Catilina se signale dans la proscription. Mort des deux consuls, Marius et Carbon. Sylla, dictateur perpétuel. Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre. Il abdique courageusement la dictature. Ce qui pouvoit le rassurer dans le péril. Il meurt de ses débauches l'année suivante. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition. Il est vaincu, et meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates, 128

SERTORIUS soutient encore en Espagne le parti de Marius. Ses talens et ses victoires. Il résiste à Pompée et à Métellus. Perpenna le fait assassiner. Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate. Pompée finit la guerre. Sa vanité. Il eut les honneurs du triomphe. Révolte et guerre des esclaves gladiateurs. Spartacus, leur général, remporte des victoires. Crassus le défait. Pompée s'attribue l'honneur de la victoire. Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus. La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif. Il dissipe les pirates.

 CHAPITRE V.

FIN de la guerre de Mithridate.
 — Lucullus supplanté par Pompée,

137

MITHRIDATE avoit recommencé la guerre, et aguerri ses troupes. Lucullus envoyé contre ce prince. Conduite et succès de ce général. Il défait Tigrane, roi d'Arménie. La mutinerie de ses troupes occasionne des revers. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée. Pompée dissimule son ambition en hypocrite. Il déprime les exploits de Lucullus. Leurs reproches mutuels. Retraite de Lucullus. Sa magnificence. Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie. Perfidie de son fils, récompensée par les Romains. Expéditions de Pompée en Asie. Syrie, province romaine. Il enrichit ses soldats et ses partisans. Pompée permet tout à ses amis.

 CHAPITRE VI.

CONJURATION de Catilina. —
 Triumvirat de Pompée, Crassus et
 César, 147

CONJURATION de Catilina. Le complot découvert à Cicéron. Il parvient au consulat. Il prévient l'effet de la conjuration. Catilina vaincu et tué. Loi agraire de Rullus. Commencemens de César. Son ambition soutenue par de grands moyens. Traits qui dévoilent son caractère. Il réconcilie adroitement Pompée et Crassus, pour s'appuyer de leur crédit. Triumvirat. Caton en prévoit les suites. César fait passer une loi agraire plus sage que les précédentes. Sa politique, pour s'assurer de Pompée, et pour se défaire de Cicéron. Claudius opprime Cicéron. Il éloigne aussi Caton. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs. Crassus défait, et tué par les Parthes. Meurtre de Claudius. Pompée seul consul. Il viole ses lois.

 CHAPITRE VII.

CONQUÊTE des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile, 164

Succès de César dans la Gaule. Sa conduite pour devenir le maître à Rome. Brouillerie ouverte entre César et Pompée. Ce dernier, par une confiance aveugle, rejette tout accommodement. César passe le Rubicon; Rome est consternée. Bataille de Pharsale. Modération du vainqueur. La cour d'Égypte fait assassiner Pompée. César donne l'Égypte à Cléopâtre. Guerre d'Alexandrie. Sa victoire sur Pharnace. Il revient à Rome, où il est le maître. Guerre d'Afrique. Caton se tue. Ce vertueux Romain manque de prudence. Sa vertu outrée.

CHAPITRE VIII.

CÉSAR devient maître de la république. — Sa mort, 178

HONNEURS excessifs prodigués à César. Ses profusions. Il rétablit l'ordre, et fait des bonnes lois. Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confusion. Ce bel ouvrage fut censuré. César, dictateur perpétuel, après la bataille de Munda. Il irrite les républicains. Conspiration de Cassius et de Brutus. Courage de Porcia. César est assassiné. Réflexions sur ce meurtre. Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César. Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple. Délibération imprudente du sénat. Fausse paix. Marc-Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César. Il trompe le sénat.

 CHAPITRE IX.

*P*OLITIQUE hardie d'Octavius.
 — Triumvirat. — Bataille de Phil-
 lippe, où le parti républicain est
 détruit, 190

OCTAVIUS, adopté par César, se déclare son héritier. Brouillerie ouverte entre Antoine et Octavius. Cicéron prend le parti du dernier. Quel étoit le caractère de cet orateur ? Les petits motifs entraînent à de grandes fautes. Il fait prodiguer les honneurs à Octavius. Antoine, vaincu, se joint à Lépидus. Octavius forme avec eux un triumvirat. Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César. Ils veulent exterminer leurs ennemis. Horrible proscription. Octavius et Antoine marchent contre Brutus et Cassius. Bataille de Philippes. Mort de Cassius et de Brutus. Fautes de ces deux Romains. Réflexions sur le suicide, alors si commun.

CHAPITRE X.

FAUTES d'Antoine utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, et fin de la république, 204

NOUVELLES cruautés d'Octavius. Favonius exécuté. Profusions aux soldats. Antoine captivé par Cléopâtre. Chute de Lépидus. Son peu de mérite. Son orgueilleuse bassesse. Mort du jeune Pompée. Antoine se rend odieux et méprisable. Sa conduite à l'égard des Athéniens et de Cléopâtre. Octavius se déclare son ennemi. Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine et de Cléopâtre. Octavius reste ainsi le maître de la république. Les vices produits par les richesses, devoient entraîner la ruine de la liberté. Abus énormes.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN
MONARCHIE MILITAIRE.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

*RÈGNE d'Auguste , jusqu'à la
mort d'Agrippa ,* 215

IDÉE du règne d'Auguste. Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté. Auguste affecte de vouloir abdiquer. Avis d'Agrippa et de Mécène. Par cette feinte modération, il affermit sa puissance. Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement. Titre d'empereur. Le sénat et le peuple conservent leurs droits en apparence ; mais la liberté n'existe plus en effet. Dispense des lois.

Vertu

Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes. Son règne paisible fournit peu d'événemens. Il donne sa fille en mariage à Agrippa. Il va en Asie; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains. A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse. Ses lois pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute. Il corrompt le peuple. Pilade et Bathille, histrions qui font oublier le gouvernement. Réforme du sénat, suivie de cabales. Précautions d'Auguste pour sa sûreté. Mot hardi de Labéon. Mécontens punis de mort. Dangers du gouvernement militaire.

CHAPITRE II.

GUERRE de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois et littérature, 229

MORT d'Agrippa. Tibère devient le gendre d'Auguste. Guerre de Germanie. Drusus y meurt. Tibère y a des succès. Auguste refuse le triomphe. Le temple de Janus fermé. Règlement odieux pour faire déposer les esclaves contre leurs maîtres. Concussionnaire approuvé par l'empereur.

Tome III, Y

reur. Mort de Mécène. Ses conseils modérés. Auguste malheureux dans sa famille. Retraite de Tibère. Son adoption. Conjuraton de Cinna. Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses. Prodigieuses dépenses pour les troupes. Trésor et impôts pour cet objet. Observation sur l'ère vulgaire. Révolte des barbares opprimés. Varus défait par les Germains. Tibère se fait honneur en Germanie. Il est associé à l'empire. Despotisme d'Auguste. Loi contre les auteurs de libelles. Loi contre les célibataires, mal observée. La corruption y mettoit trop d'obstacles. La noblesse s'avilissoit par les combats de gladiateurs. Mort d'Auguste. Son règne mérite des éloges. Sa maxime sur la guerre. Il sut gagner les éloges des gens de lettres. Le goût étoit formé avant lui. Les Grecs supérieurs aux Romains en philosophie.

 TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

D E P U I S l'avènement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus et de Pison, 245

TIBÈRE monte sur le trône. Son caractère. Il fait assassiner le jeune Agrippa. Il se fait prier d'accepter l'empire. Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs. Sa modestie affectée. Il gouverne d'abord sagement, de peur d'être supplanté par Germanicus. Sédition militaire en Pannonie. Autre sédition en Germanie. Germanicus l'appaise, loin d'en vouloir profiter. Il défait Arminius. Tibère commence à faire connoître sa cruauté. Crime de lèse-majesté. Accusation de sacrilège. Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur. Pison, gouverneur de Syrie. Tremblement de terre. Succès de Germanicus. Il est contrarié en tout par Pison. Il meurt infiniment regrette. Pison est accusé à Rome. Son procès et sa mort. Soupçons sur Tibère à ce sujet.

CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT de Tibère , *jusqu'à la conspiration de Séjan , 257*

LA conduite de l'empereur inspire la crainte. Abus énorme des délations. L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours. On se félicite d'une révolte des Gaulois. Tibère refuse de faire des lois contre le luxe , parce qu'il en prévoit l'inutilité. Il avoit raison en ce point. Moyen de bannir le luxe. L'abus des asiles de la Grèce maintenu , avec des modifications. Servitude et bassesse du sénat. Fait de ce genre. Un fils accuse son père. Procès de Crémutius Cordus , au sujet de ses ouvrages. Sa défense. Sa mort. Ses livres condamnés inutilement. L'empereur quitte Rome , et se retire à Caprée. Calamités accidentelles.

 CHAPITRE III.

CONSPIRATION de Séjan. —

Fin du règne de Tibère, 266

SÉJAN, ministre absolu, aspire à la puissance suprême. Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes. Ses crimes pour anéantir la famille impériale. Son succès. Séjan conspire contre la vie de l'empereur. Manière adroite dont Tibère se défait de Séjan. Perfidie des amis de Séjan. Tibère se livre sans ménagement à la cruauté. Délations affreuses. Massacre des gens suspects. Il balance sur le choix de son successeur, et ne décide rien. Caius Caligula. Tibère est assassiné par Macron. Loué par Velleïus Paternulus. L'ame des grands s'avilit, quand le peuple cesse d'élire les magistrats.

 CAIUS, surnommé CALIGULA.

276

CALIGULA est d'abord chéri, quoiqu'indigne. Il fait quelques actions de bon prince. Mais il prodigue tout pour flatter le peuple. Il devient un monstre de ty-

rannie. Sa démence. Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone. Trait de cruauté. Expéditions militaires ridicules. Meurtre de Caligula. Observations sur les historiens de Caligula.

C L A U D E.

283

LES soldats proclament Claude, qui trembloit d'être tué. Claude incapable de régner. Sa bonté produit du bien au commencement. Etrennes abolies. Défense de faire héritier l'empereur. Il est bientôt l'esclave de Messaline et des affranchis. Comment Messaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu séduire. Conspiration découverte et punie au gré des affranchis. Narcisse dans le sénat. Mort d'Arria et de Pétus. Expédition dans la Grande-Bretagne. Narcisse insulté par les troupes. La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie. Claude fait des ordonnances ridicules, et quelques-unes de bonnes. Il règle le paiement des avocats. Si cette profession pouvoit alors être gratuite. Les étrangers admis parmi les citoyens et dans le sénat. Si ce fut un bien ou un mal. Peu de Romains parmi une infinité de citoyens. Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache. Elle est mise à mort. Claude épouse sa nièce

Agrippine, et le sénat approuve ce mariage. Ambition d'Agrippine; comment elle procure l'empire à Néron. Sénèque et Burrhus à la cour. Domitia condamnée pour magie. L'empereur empoisonné par sa femme. Il avoit livré les provinces aux financiers. Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi. Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes. Rome avilie. Progrès de cet avilissement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

*DEPUIS l'avènement de Néron
au trône, jusqu'à la guerre de Bre-
tagne, 298*

APOTHÉOSE ridicule de Claude. Sénèque y avoit contribué, et s'en moque. Néron commence bien, parce que Sénèque et Burrhus gouvernent pour lui. Les commencemens du règne en imposoient. Néron corrompu veut se défaire de Britannicus. Il l'empoisonne, et maltraite Agrippine. Ses courses nocturnes. Le gouver-

nement se soutient, mais ne peut se soutenir long-temps. Poppée inspire à Néron le parricide. Néron fait assassiner sa mère Agrippine. Artifice pour ce meurtre. Burrhus et Sénèque consultés. Ils calment les remords de l'empereur. Signes suspects de la colère céleste. Néron se livre à des amusemens ridicules. Jeux néroniens. Pantomimes. Goût dépravé des Romains.

CHAPITRE II.

GUERRE de la Grande-Bretagne.
— Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration, 309

RÉVOLTE dans la Grande-Bretagne. Conquête de l'île de Mona. Suétonius défait la reine Boadicée. Rappel de ce général. Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître. Combien la jurisprudence étoit barbare en ce point. Crime de lèse-majesté renouvelé. Mort de Burrhus, et retraite de Sénèque. Meurtre d'Octavie, et autres crimes de Néron. Débauches affreuses. Incendie de Rome. Nouveau palais de Néron. Projet de canal, ruineux et impossible. Les chrétiens accusés de l'incendie, et punis cruellement.

CHAPITRE III.

*F*IN du règne de Néron, 318

CONSPIRATION de Pison et d'Épicaris.
Courage de quelques-uns des conjurés.
Sénèque forcé de s'ouvrir les veines. Il
est un mauvais modèle. Mort de Lucain.
Mort de Pétrone, de Soranus et de Thra-
sée. Procès remarquable du dernier. Son
stoïcisme. Tiridate à Rome, courtise Né-
ron et le méprise. Corbulon condamné,
parce qu'il étoit un grand homme. Volo-
gèse rejete une invitation de l'empereur.
Voyage ridicule de Néron en Grèce. On
le flatte bassement à son retour. Révolte de
Vindex et de Galba. Mort de Vindex, et
modération de Virginius. Néron se livre à
la peur. On le condamne à mort. Il se tue
avec peine. En lui s'éteint la famille d'Au-
guste.

*GALBA. — OTHON.
— VITELLIUS.*

328

GALBA, maître de l'empire, fait de grandes fautes. Il s'attire la haine des soldats. Il donne lieu aux plaintes du peuple. Injustices. Mauvaise économie. Galba adopte Pison, et lui donne de sages conseils. Othon forme le projet d'usurper l'empire. Les prétoriens le proclament. Fin de Galba et de Pison. Vitellius proclamé en Germanie. Ses vices. Ressources d'Othon. On ne connoissoit plus la guerre à Rome; on s'y prépare mal. Bataille de Bédriac, décisive pour Vitellius. Carnage dans les guerres civiles. Othon se tue après un règne de trois mois. Vitellius se rend odieux et méprisable. Qui étoit Vespasien, et comment il avoit fait sa fortune. Oracles en sa faveur. Vespasien est fait empereur en Orient. Bataille et prise de Crémone. Stupidité de Vitellius dans le danger. Il fait un traité honteux pour vivre. Il se dépouille de toute marque de commandement. Le peuple s'y oppose. Terrible sédition. Primus, général de Vespasien, prend Rome. Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

**GOUVERNEMENT REMARQUABLE
DE VESPASIEN.**
Guerre de Judée et prise de Jérusalem.

342

VESPASIEN reconnu. Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie. Explication de ce fait. Il gouverne en bon prince ; mais on lui reproche de l'avarice et des concussions. Emploi qu'il faisoit de l'argent. Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie. Exil d'Helvidius Priscus. Révoltes des Bataves et des Gaulois, réprimées. Classicus ; Civilis ; Cerialis. État de la Judée. Révolutions dans ce pays. Préjugés et enthousiasme des Juifs. Siège de Jérusalem. Excès des Zélateurs. Observations sur Joseph. Mort de Vespasien. Plaisanterie sur l'apparition d'une comète. Dénombrement. Vieillards.

T I T U S.

353

TITUS sacrifie les plaisirs au devoir. Sa bienfaisance. Économie généreuse. Il donna des fêtes, mais il soulagea le peuple. Il ne fit mourir aucun Romain. Sa mort. Terrible éruption du Vésuve. Pline le Naturaliste.

D O M I T I E N.

357

DOMITIEN, insensé et méchant. Trait de sa méchanceté. Il excite et récompense les délateurs. Il bannit les philosophes, etc. Tout trembloit. Domitien assassiné. Agricola illustre sous ce règne. Son testament. Histoire d'Apollonius de Tyane. Ses conseils à Vespasien. Accusé à Rome. Sa mort. Absurdités de son histoire.

 N E R V A.

363

NERVA vertueux, mais foible. Les pré-
toriens abusent de sa foiblesse, et il adopte
Trajan.

T R A J A N.

365

TRAJAN gouverne en chef de la républi-
que. Belle maxime. Délateurs réprimés.
Economie et diminutions d'impôts. Pan-
tomimes chassés et rappelés. Titre de
Très-bon, donné à Trajan. Les Daces,
qui avoient soumis les Romains au tribut,
sont subjugués. Pont du Danube. Colonne
Trajane. Conquêtes inutiles de Trajan
en Asie. Il meurt en Cilicie. Trajan fut-il
persécuteur des chrétiens? Lettres de
Pline en leur faveur. Réponse de Trajan.
Les Plines, Tacite, Juvénal, Plutarque.

A D R I E N.

373

A D R I E N se fait proclamer par les soldats. Sa conduite équivoque. Il abandonne les conquêtes de Trajan, et préfère la tranquillité de l'état. Ses vertus apparentes. Il devient injuste. Retraite de Similis. *A d r i e n* fait de bonnes lois. Son édit perpétuel. Il veille à l'administration de la justice. Il maintient la discipline militaire. Il parcourt l'empire. Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs et les Chrétiens. Révolte des Juifs. Ils sont exterminés ou dispersés. *A d r i e n* adopte Antonin, et meurt. Jalousie d'*A d r i e n* pour les gens de lettres. Trait de Favorin. Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

A N T O N I N.

381

V E R T U S d'Antonin. Quelques traits qui peignent ses sentimens. Son bien est celui de l'état. Pensions supprimées. Lois remarquables. Mort de l'empereur.

 MARC-AURÈLE.

384

MARC-AURÈLE élu avec Vêrus par le sénat. Le premier trop généreux à l'égard de l'autre. Excès de Vêrus. Conduite admirable de Marc-Aurèle. Il n'outroit point la sagesse. Il marche avec Vêrus contre les Germains. Mort de Vêrus. Guerre de Pannonie. Légion *fulminante* ; miracle douteux. Paix accordée aux Germains. Révolte de Cassius. Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, et pour Commode son fils. Mort de Marc-Aurèle. Le stoïcisme en vigueur. Les maximes de Marc-Aurèle. Imposteurs sous le manteau de philosophes. Pérégrin et Alexandre, dépeints par Lucien. Celse, Empiricus, Apulée, Galien. Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

COMMODE.

397

COMMODE révolte par ses vices et sa tyrannie. Conspiration de sa sœur. Conjuración de Perennis, découverte par un

philosophe cynique. Affranchi, vil et odieux ministre. Cruautés, débauches et bassesses de l'empereur. Le tyran assassiné par sa concubine. Avilissement des Romains.

*P E R T I N A X . — D I D I U S
J U L I A N U S .*

403

*P*ERTINAX élevé à l'empire par les soldats. Sagesse de son gouvernement. Les prétoriens l'assassinent. Ils mettent l'empire à l'enchère. Trois empereurs à la fois. Didius, Niger et Septime Sévère. Sévère marche à Rome, et se délivre de Didius. Didius exécuté.

S E P T I M E S É V È R E .

409

*S*EPTIME SÉVÈRE reçoit mal les sénateurs, et il casse les prétoriens. Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais il ne tient point parole. Niger vaincu et tué en Asie. Sévère se défait d'Albin qu'il avoit créé César. Mort d'Albin. Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple et les soldats. Plautien

le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère. Chute et mort de ce favori. Caracalla et Géta, méchans fils de l'empereur. Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès. Il pardonne à Caracalla, qui a voulu l'assassiner. Mort de Sévère. Maxime qu'il donnoit à ses deux fils. Tertullien, et autres auteurs. Décadence du goût.

*CARACALLA ET GÉTA. —
MACRIN.*

419

CARACALLA et *GÉTA* règnent ensemble, et se détestent. Le premier assassine son frère. Il commet d'horribles cruautés. Meurtre de Papinien. Il ne ménage que les soldats. Droit de cité accordé à tous les sujets. Massacre d'Alexandrie. Expéditions ridicules de Caracalla. *Macrin* le tue, et prend sa place. L'usurpateur méprisable et odieux. *Mæsa* fait proclamer *Héliogabale*, son petit-fils.

HÉLIOGABALE.

426

HÉLIOGABALE est un monstre. Il assassine Gannys, son gouverneur. Il crée un sénat de femmes. Ses débauches. Ses superstitions. Il est assassiné.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

430

ALEXANDRE commence bien, malgré sa jeunesse. Ses vertus. Il donne trop de puissance au préfet du prétoire. Licence des prétoriens. Artaxercès rétablit l'empire des Perses. Les Parthes disparaissent. Il revendique les provinces conquises par les Romains. Alexandre va l'attaquer, et rétablit la discipline. Contradictions des historiens. Guerre de Germanie. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre, et le fait assassiner. Vénération d'Alexandre pour les grands hommes. Il ne vouloit pas qu'on vendît les charges. Vendeurs de fumée. On tombe dans l'ignorance. Derniers jurisconsultes. Dion Cassius et Xiphilin.

S U C C E S S E U R S

D'ALEXANDRE SÉVÈRE,
jusqu'à AURÉLIEN.

440

ETAT affreux de l'empire pendant cinquante ans. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes. Les deux Gordiens. Meurtre de Maximin. Maxime et Balbin tués aussi. Mysithée gouverne sagement sous Gordien III. Sapor est repoussé; Mysithée meurt. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire. Déce, empereur. Philippe tué. Prostitutions contre nature, défendues. Les Goths passent le Danube. Révolte contre Déce. Guerres civiles. Irruption des barbares. Valérien, prisonnier de Sapor. Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien. Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamité et révoltes. Empereurs proclamés en grand nombre. Postume, Odenat et Zénobie. Gallien assassiné. Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Claude règne avec gloire. Irruption des Goths en Europe. Ils laissent les livres aux Athéniens. Claude les défait et meurt.

 AURÉLIEN.

453

AURÉLIEN en guerre avec les barbares. Zénobie le brave, elle est vaincue et prisonnière. Mort de Longin. Tout l'empire soumis à Aurélien. Son triomphe. Il perd sa modestie. Largesses pour gagner le peuple. Il en résulloit du mal. Bon gouvernement d'ailleurs. Orléans et Dijon, ouvrages d'Aurélien. Il est assassiné.

TACITE. — PROBUS, etc.
 jusqu'à DIOCLÉTIEN.

459

L'ARMÉE et le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur. Tacite règne en prince vertueux. Son respect pour l'historien Tacite, et pour les bons empereurs. Il est assassiné. Probus lui succède, et mérite l'empire. Le sénat respecté. Les Germains chassés de la Gaule. Absurdité de Zosime. Probus périt dans une sédition. Vignes plantées. Audace des Francs. Carus règne peu de temps. Dioclétien parvient à l'empire.

DIOCLÉTIEN

ET MAXIMIEN.

CONSTANCE - CHLORE

ET GALÉRIUS.

468

QUELLE idée on doit avoir de Dioclétien. Sa modération. Il s'associe Maximien. Il crée aussi deux césars, Constance-Chlore et Galérius. Inconvéniens de ce système de gouvernement. Impôts multipliés. Thermes et autres constructions de Dioclétien. Succès, malgré les abus. Euménus à Autun. Paix de quarante ans avec les Perses. Les chrétiens commençoient à se corrompre. Edit contre eux, déchiré par un zélateur. Rapport de Lactance sur la persécution. Elle fit beaucoup d'apostats. Dioclétien dégoûté de Rome. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien. Il vit heureux dans la solitude. Ses paroles sur les difficultés du gouvernement. Partage inégal entre Constance-Chlore et Galérius. Le premier gouverne en père des peuples. Il meurt à Yorck.

526 TABLE DES MATIÈRES.

Constantin, son fils, lui succède. Auteurs de l'histoire d'*Auguste*. Plotin et Porphyre, nouveaux platoniciens.

Fin de la Table des Matières du troisième Volume.

MUSEO NACIONAL
DEL **PRADO**

**Elémens d'histoire
générale :**

Mad/587



1073281





